Israël Zangwill

Le Roi des Schnorrers

Traduction de Georges Dreyfus

édition Sillage

Le Roi des Schnorrers

Israël Zangwill

Le Roi des Schnorrers

Traduction de Georges Dreyfus

Éditions Sillage

Ce livre électronique est distribué
sous licence Creative Commons.

Pour plus de détails consulter les pages suivantes :
https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/deed.fr
https://editions-sillage.fr/?page_id=1130

ISBN : 979-10-91896-39-9

Conception graphique : Laëtitia Loas

Éditions Sillage
17, rue Linné
75005 Paris
https://editions-sillage.fr/

Repères biographiques

1864 : Israël Zangwill naît à Londres le 21 janvier dans une famille juive pauvre. Ses parents, Mose Zangwill et Ellen Hannah Marks, ont émigré d'Europe de l'Est avant la naissance de leurs cinq enfants.

1872 : Après quelques années à Plymouth et Bristol, Zangwill grandit dans le quartier populaire juif de Whitechapel, dans l'est de Londres. Il est écolier à la *Jews' Free School*, où il donnera plus tard des cours.

1880 : Grand lecteur, il commence à écrire des nouvelles. Grâce à l'une d'entre elles, *Professor Grimmer*, publiée dans la revue *Society*, il remporte un prix de cinq livres lors d'un concours littéraire.

1882 : Il écrit avec un camarade de classe, sous le pseudonyme de Shloumi Ben Shlemeal, une nouvelle intitulée *Motso Kleis*. Il s'agit d'une fiction satirique inspirée de l'univers yiddish mettant en scène un juif londonien. La direction de l'école la censure pour ne pas donner une image caricaturale de la communauté.

1884 : Diplômé de l'université de Londres, il est instituteur à la *Jews' Free School*.

1888 : Avec Lewis Cowen, il publie sous le pseudonyme de J. Freeman Bell son premier roman, *The Premier and The Painter*. La même année, il démissionne

de la *Jews' Free School*, se libérant de la censure exercée par l'*establishment* juif qui la finance.

1888-1891 : Il est chroniqueur humoristique au *Jewish Standard*, où il tient une rubrique sous le nom de Marshallik (« le bouffon des mariages »).

1889 : Il écrit dans la *Jewish Quarterly Review* un article intitulé « *English Judaism, a Criticism and a Clarification* » qui connaît un certain retentissement.

1890 : Zangwill crée le magazine humoristique *Ariel or The London Puck*, sur le modèle de la revue *Punch*. Il le dirigera durant plusieurs années. Tout au long de cette décennie, il continue de rédiger articles et chroniques pour des magazines britanniques et américains. Il appartient à un groupe de jeunes intellectuels juifs londoniens : les *Wanderers of Kilburn* (Solomon Schechter, Moses Gaster, Israël Abrahams...).

1891 : Zangwill remporte un franc succès avec la publication des nouvelles de *The Bachelors' Club*. Il peut désormais compter sur ses textes pour vivre.

1892 : Il participe à la revue de son ami Jerome K. Jerome, *The Idler*, avec d'autres *new humourists* comme Twain, Conan Doyle ou Kipling. La même année, le juge américain Mayer Sulzberger lui commande un roman social se déroulant dans l'univers juif, à la manière du *Robert Ellsmere* de Mary Ward, afin de promouvoir une littérature juive de langue anglaise. *Children of The Ghetto* permet à Zangwill d'accéder à la notoriété aussi bien en Grande-Bretagne qu'aux États-Unis et lui vaut le surnom de « Dickens juif ». Sa pièce *The Great Demonstration* est jouée au *Royalty Theatre* de Londres.

1894 : Publication de *The King of Schnorrers*, après une première parution en livraison dans la revue *The Idler*. Cette longue nouvelle comique met en scène un personnage de *schnorrer*, figure récurrente de la littérature yiddish, mendiant qui permet au riche de pratiquer la charité requise par les textes sacrés.

1895 : Zangwill rencontre Theodor Herzl, qui prépare la fondation du mouvement sioniste. La même année, il rencontre Edith Ayrton, sa future femme, chez une amie commune.

1896 : Parution de *Without Prejudice*, compilation d'essais adaptés de ses articles de presse.

1897 : Zangwill voyage en Europe et au Moyen-Orient. Au mois d'août, il assiste au premier congrès sioniste de Bâle.

1898 : Parution des nouvelles *Dreamers of The Ghetto*, qui dressent une galerie de portraits fictionnels de membres de la communauté juive, tels que Theodor Herzl, Spinoza ou encore le messie autoproclamé Sabbataï Tsevi. Il entreprend au mois de septembre un tour des États-Unis au cours duquel il propose des lectures.

1899 : Dans les nouvelles de *Ghetto Tragedies*, Zangwill décrit une communauté qui s'adapte à une société assimilatrice tout en revendiquant son identité singulière. Sa pièce *Children of The Ghetto* est interprétée à New York, Washington, Baltimore et Philadelphie.

1900 : *The Mantle of Elijah* paraît en volume après avoir été publié en livraison dans la revue *Harper's*. Zangwill en envoie une copie inédite à Edith Ayrton qu'il emmène cette année-là à la synagogue pour Yom Kippour. Il l'encourage dans l'écriture de ses nouvelles et l'aide à se faire publier.

1901 : Il devient l'ami d'un des principaux dirigeants du mouvement sioniste, Max Nordau.

1903 : Zangwill soutient le « projet Ouganda » au sixième congrès sioniste de Bâle, proposition britannique d'implantation temporaire de la communauté juive en Afrique de l'Est. Il publie un recueil de poèmes, *Blind Children*, ainsi que *The Grey Wig, Stories and Novelettes*. Le 26 novembre, Zangwill épouse Edith Ayrton.

1904 : Péguy publie une nouvelle de Zangwill, *Chad Gadya*, dans les *Cahiers de la Quinzaine*, ce qui le fait découvrir du public français. Avec son épouse, il passe la majeure partie de l'année à New York où ils assistent aux répétitions et aux représentations de ses pièces. Zangwill donne de nombreux discours en faveur du « projet Ouganda ».

1905 : Lors du septième congrès sioniste, le « projet Ouganda » est finalement rejeté. Zangwill forme alors la *Jewish Territorial Organization* : son but est de trouver une terre d'accueil pour le peuple juif, pas nécessairement en Palestine (principe du territorialisme). Le plus grand succès de l'organisation de Zangwill sera le *Galveston Plan*, établi en collaboration avec Jacob Schiff. Il permettra à 10 000 juifs d'émigrer aux États-Unis entre 1907 et 1914.

1906 : Naissance de son premier enfant, George.

1907 : Parution des *Ghetto Comedies*. Zangwill consacre désormais une grande partie de son temps à une carrière politique et milite pour le droit de vote des femmes, avec son épouse et sa belle-mère, au sein de la *Women's Social and Political Union*. Il est aussi l'un des fondateurs de la *Men's League for Women's Suffrage*.

1908 : Première représentation aux États-Unis de sa pièce la plus célèbre : *The Melting Pot* (à l'origine de l'expression encore utilisée aux États-Unis). Le président Roosevelt assiste à la première le 5 octobre.

1910 : Naissance de son deuxième enfant, Margaret. En octobre, il écrit « *Mr. More and The Congo* », qui dénonce l'exploitation du Congo par les colons belges.

1912 : Sa pièce *The Next Religion* est montée à Londres, mais censurée pour raison religieuse.

1913 : Naissance de son troisième enfant, Oliver.

1914 : Zangwill s'engage dans l'*Union of Democratic Control*, qui s'oppose à l'entrée en guerre de la Grande-Bretagne.

1915 : *Children of The Ghetto* et *The Melting Pot* sont adaptés au cinéma aux États-Unis. Zangwill apporte son soutien aux brigades juives dirigées par le colonel Patterson afin de combattre l'Empire ottoman en Palestine aux côtés des Anglais.

1916 : Publication de *The War for The World*.

1917 : Après la déclaration Balfour, Zangwill n'a pas d'autre choix que de revenir vers le mouvement sioniste et d'abandonner l'idée du territorialisme – tout en insistant sur le fait que le peuple juif a besoin d'une terre autonome qui ne serait pas sous autorité britannique. Mort de sa mère au mois de mars.

1919 : Parution de son roman *Jinny The Carrier*.

1922 : Au mois d'octobre, Edith et Israël font un voyage à vélo en Italie et rendent visite à Bernard Berenson à la *Villa I Tatti*.

1923 : Zangwill déclare : « Le sionisme politique est mort » à *Carnegie Hall* et critique la politique sioniste de

l'époque. Il publie une traduction des poèmes de Salomon Ibn Gabirol.

1925 : Des problèmes de santé le contraignent à abandonner la direction de la *Jewish Territorial Organization*.

1926 : Il meurt le 1er août d'une pneumonie.

Repères bibliographiques

Le Roi des Schnorrers parut pour la première fois dans la revue de Jerome K. Jerome, *The Idler*, en 1893. Le texte fut repris en volume l'année suivante dans le recueil *The King of Schnorrers, grotesques and fantasies,* à Londres, chez l'éditeur W. Heinemann.

Trois traductions de ce texte ont été réalisées en français à ce jour :

Le Roi des Schnorrers, trad. par Georges Dreyfus, Paris, Ollendorff, 1920.
Le Roi des Schnorrers, trad. par Sylvie Finkielsztajn, Paris, J.-C. Lattès, 1980.
Le Roi des Schnorrers, trad. par Isabelle Di Natale et Marie-Brunette Spire, Paris, Autrement, 1994.

Œuvres en anglais

The Works of Israel Zangwill, Londres, Globe Publishing, 1925 (14 volumes).
Speeches, articles and letters of Israel Zangwill, Maurice Simon ed., Londres, The Soncino Press, 1937.

Traductions françaises

Chad Gadya !, trad. par Mathilde Salomon, Paris, Cahiers de la Quinzaine, 1904 (retraduit sous le titre : *'Had Gadya*, par Marcel Girette, Paris, G. Crès, 1921 ; *'Had Gadya*, par Richard Zrehen, Paris, Les Belles Lettres, 1999).

Le Principe des nationalités, trad. par Marcel Girette, Paris, Didier, 1918.

Ce n'est que Mary-Ann, trad. par Marcel Girette, Paris, G. Crès, 1919.

Les Rêveurs du Ghetto, trad. par Marcel Girette, Paris, G. Crès, 3 vol., 1920-1922 (retraduit sous le titre : *Rêveurs du Ghetto*, par Marie-Brunette Spire, Bruxelles, Éditions Complexe, 1994).

Les Enfants du Ghetto, trad. par Pierre Mille, Paris, G. Crès, 1921 (retraduit sous le titre : *Enfants du Ghetto : étude d'un peuple singulier*, par Marie-Brunette Spire, Paris, Les Belles Lettres, 2012).

« Flutter-Duck », ou Le Canard agité, trad. par L. Blumenfeld, Paris, Stock, Delamain, Boutelleau et Cie, 1923.

Fantaisies italiennes, trad. par Marcel Girette, Paris, G. Crès, 1924.

La Voix de Jérusalem, trad. par Andrée Jouve, Paris, Rieder, 1926.

Tragédies du Ghetto, trad. par Charles Mauron, Paris, Hazan, 1928.

Comédies du Ghetto, trad. par Marcel Girette, Paris, Rieder, 1928.

Nouvelles Comédies du Ghetto, trad. par Marcel Girette, Paris, Rieder, 1930.

Le Grand Mystère du Bow, trad. par Sylvie Rozenker, Toulouse, Éditions Ombres, 1998.

Bibliographie critique

LIPMAN V. D., *Social History of The Jews in England, 1850-1950*, Londres, Watts, 1954.

LEFTWICH Joseph, *Israel Zangwill*, Londres, James Clarke, 1957.

WOHLGELERNTER Maurice, *Israel Zangwill, a Study*, New York, Columbia University Press, 1964.

FISHMAN William J., *East End Jewish Radicals, 1875-1914*, Londres, Duckworth, 1973.

GARTNER Lloyd P., *The Jewish Immigrant in England, 1870-1914*, Londres, Simon Publications, 1973.

UDELSON Joseph H., *Dreamer of The Ghetto, The Life and Works of Israel Zangwill*, Tuscaloosa et Londres, University of Alabama Press, 1990.

ROCHELSON Meri-Jane, *A Jew in The Public Arena : The Career of Israel Zangwill*, Detroit, Wayne State University Press, 2008.

Le Roi des Schnorrers

Tous les hommes sont mendiants, c'est bien facile à voir,
Les uns sont d'humble extrace, les autres de haute lignée.
Vos ministres d'État vous diront tous sans doute
Que jamais Roi ne mendiera de ses sujets,
Mais vous savez que tout cela n'est que sornettes, balivernes
et billevesées
Vous le savez.

Ancienne Comédie.

Chapitre premier

Dans lequel le méchant philanthrope est changé en porteur de poisson.

C'était au temps où Lord Georges Gordon, venant de se convertir au judaïsme, était tenu pour fou. Par respect pour la parole des prophètes, l'Angleterre refusait aux Juifs tout droit civique, sauf celui de payer des impôts. Le *Gentleman's Magazine* maltraitait dans ses colonnes ces étrangers infidèles. Les mariages juifs étaient déclarés nuls et les legs en faveur de collèges hébraïques non avenus. Quiconque eût osé prophétiser le « Primrose Day » aurait été cloué au pilori, bien que Pitt consultât – en cachette – Benjamin Goldsmid au sujet des emprunts étrangers. Tevele Schiff était rabbin en Israël. Il y avait foule dans Wellclose Square où demeurait le docteur de Falk, grand maître en l'art de la Kabbale et du Tétragramme ; enfin le compositeur de *La Mort de Nelson* était un enfant de chœur de la Grande Synagogue. Par un après-midi printanier et ensoleillé, Joseph Grobstock, pilier de ce temple, en sortait avec les derniers groupes de fidèles. Il avait un grand sac de toile à la main, et un malicieux clignement de l'œil.

Il y avait eu un service d'actions de grâces en l'honneur de l'heureux rétablissement de Sa Royale Majesté, et le ministre officiant avait mélodieusement attiré la

bénédiction divine sur le Roi Georges et « notre très gracieuse Reine, Charlotte ». Les fidèles étaient élégants et nombreux – beaucoup plus que s'il ne s'était agi que du Très-Haut. Tels des laquais dans le vestibule de l'opéra, un rassemblement de *schnorrers* faisait la haie dans la cour, attendant la fin du service.

Ils formaient un groupe bizarre, avec leurs barbes incultes et leurs longs cheveux bouclés, boucles qui n'étaient d'ailleurs pas à la mode. La gabardine des ghettos allemands avait été, dans la plupart des cas, troquée contre la culotte et l'habit à boutons des Londoniens : une fois usés les vêtements apportés du continent, il fallait soit en acheter de nouveaux, soit adopter ceux de ses protecteurs. La plupart étaient munis de bâtons, et leurs reins étaient ceints de foulards bariolés, comme s'ils attendaient à tout moment la fin de la Captivité. Leur apparence misérable était rarement causée par des difformités, elle était obtenue autrement : ils ne se lavaient presque jamais. À peine si quelques-uns se plaignaient de douleurs physiques ; ils n'exposaient point leurs plaies comme les lépreux italiens, ou leurs membres abîmés comme les mutilés de Constantinople. Le véritable *schnorrer*, réel artiste, dédaigne de telles méthodes. L'aveugle ne portait aucun écriteau ; il n'était pas de ces atomes anonymes qu'on voit craintifs et timides, errant par la chrétienté ; sa cécité était comme un vieux et respectable fonds de commerce qui lui conférait un statut bien défini dans la communauté.

Aussitôt que les *schnorrers* aperçurent Joseph Grobstock, ils se précipitèrent, appelant à grands cris sur lui la bénédiction divine. Il n'en parut pas autrement surpris. Ses

clins d'œil devinrent cependant de plus en plus malicieux ; il s'avança parmi les quémandeurs, les écartant avec des gestes pompeux et, toujours poursuivi par eux, s'arrêta en dehors de la grille où la foule était la plus dense. Alors que les élégants carrosses se préparaient à ramener leurs propriétaires vers Hackney, il plongea lentement et cérémonieusement sa main dans le sac. À cet instant il y eut parmi les mendiants un moment d'attente angoissée, pendant lequel Joseph Grobstock, inondé de soleil, jouit avec délice de l'importance de sa position. Il n'y avait pas de classe moyenne parmi les Juifs du XVIIIe siècle. Le monde était divisé en riches et en pauvres ; les riches étaient très, très riches, les pauvres, très, très pauvres, de sorte que la position sociale de chacun était nettement définie. Joseph Grobstock était satisfait du sort qu'il avait plu à Dieu de lui assigner ; il était d'humeur joviale, avait les pommettes saillantes, un double menton complètement rasé, et portait, comme les hommes de qualité, un magnifique pourpoint de drap bleu rehaussé d'une rangée de gros boutons jaunes. Un col à la toute dernière mode, une chemise ornée d'un magnifique jabot, une volumineuse cravate mettaient en relief sa gorge rouge et plantureuse. Il portait un chapeau du genre *quaker* et, bien entendu, la perruque à queue de cochon, cette dernière n'étant hérétique que de nom.

Joseph Grobstock retira du sac un petit paquet de papier blanc et le plaça, geste d'humour, dans la main la plus éloignée de lui. Il avait l'esprit si subtil, et la plaisanterie si délicate ! Tel était l'homme devenu le point de mire de tous, même de ceux qui ne voyaient plus, dès que les pauvres hères eurent compris qu'il s'agissait d'une distribution

d'aumônes. Le premier *schnorrer*, ouvrant fiévreusement son paquet, venait d'y trouver un florin. Électrisés, tous sauf l'aveugle devinèrent que Joseph Grobstock distribuait des florins. Les lèvres du distributeur tressaillirent d'aise. Silencieusement il fouilla dans le sac et, choisissant cette fois la main la plus rapprochée, y plaça un second paquet blanc. Illuminé d'un éclair de joie fugitif, le visage encrassé se contracta bientôt d'horreur.

– Vous vous êtes trompé, vous m'avez donné un penny ! s'écria le mendiant.

– Gardez-le en récompense de votre honnêteté, répondit Joseph Grobstock imperturbable, tout en affectant de ne pas rire avec les autres.

Le rire d'un troisième mendiant se figea, grimaçant, quand celui-ci ne découvrit dans son paquet soigneusement enveloppé qu'une petite pièce de six pence. Il devenait clair maintenant que le grand homme distribuait des paquets-surprise, et l'excitation allait grandissant de minute en minute dans cette foule disparate. Grobstock continuait à plonger la main dans son sac, ignorant inexorablement les supplications de ceux que le sort n'avait pas favorisés. Une des rares pièces d'or échut au seul amputé qui en dansa de joie sur sa bonne jambe, tandis que le pauvre aveugle empochait son demi-penny, inconscient de son infortune, sans toutefois s'expliquer pourquoi la pièce était recouverte de papier.

Grobstock ne put conserver son sang-froid plus longtemps et son clignement d'œil méphistophélique se transformait maintenant en un gros rire. Profonde et complexe était sa satisfaction. Non seulement il innovait

en matière d'aumônes, mais la scène était si curieuse : la joie succédait au désappointement, les plaintes aux bénédictions, les mains remplaçaient les mains, le tout au milieu d'une bousculade, d'un tohu-bohu de tous les instants. Le visage de Grobstock reflétait l'amusement, et aussi le contentement : il aimait certes à plaisanter mais il avait tout de même bon cœur, car n'était-il pas heureux ? Tout ne lui avait-il pas souri dans la vie ? Chaque *schnorrer* était maintenant pourvu de son paquet ; cependant notre philanthrope était peu pressé de vider le fond de son sac déjà fortement allégé. Refermant l'ouverture de sa poigne solide, la gravité revenue sur son visage, il s'éloigna lentement, tel un galion éclaboussé de soleil emportant majestueusement un trésor. Son chemin le conduisait dans la direction de Goodman's Fields, où il demeurait ; il savait que le beau temps attirerait sur la route un nombre suffisant de *schnorrers*. Et il n'avait pas fait trois pas qu'il croisait un visage inconnu.

Appuyé au poteau planté à l'entrée de l'étroit passage qui menait à Bevis Marks, se trouvait un personnage de haute taille, enturbanné, la figure encadrée d'une barbe noire. Un regard rapide suffisait pour convaincre qu'il s'agissait d'un représentant de la vraie tribu. Machinalement, Joseph Grobstock plongea la main dans le sac à surprises et en tira un petit paquet soigneusement plié qu'il tendit à l'étranger.

Celui-ci accepta le don gracieusement et l'ouvrit avec gravité, tandis que notre philanthrope ralentissait sa marche, pour juger de l'effet produit. Tout à coup le visage bronzé s'assombrit et, ses yeux lançant des éclairs :

– Un mauvais sort sur les os de vos ancêtres, siffla l'étranger, les dents serrées. Êtes-vous venu ici pour m'insulter ?

– Pardon, mille pardons, balbutia le financier complètement désorienté. J'ai cru que vous étiez un... un... pauvre homme.

– Et c'est pour cela que vous m'insultez ?

– Non, non, je pensais vous être de quelque secours, murmura Grobstock, passant du rouge à l'écarlate.

Qu'avait-il fait ? Se serait-il mépris ? S'agissait-il d'un millionnaire ? Non ! Malgré sa propre émotion, malgré la colère de son interlocuteur, il était évident, à en juger par l'aspect général de l'inconnu, qu'il était bien en présence d'un *schnorrer*. Un *schnorrer* seul pouvait porter un turban artisanal, formé d'une calotte noire entourée d'un foulard blanc. Un *schnorrer* seul pouvait déboutonner les neuf premiers boutons de son gilet, et si ce relâchement était causé par l'élévation de la température, porter dans le même temps un manteau aussi épais qu'une couverture. Et ces boutons aussi gros qu'une boussole ! Et ces pans qui touchaient les boucles de ses souliers ! Il est vrai que la longueur du vêtement s'harmonisait avec celle des basques du pourpoint, qui dépassaient les culottes. Qui enfin, à part un *schnorrer*, pouvait porter son pardessus à la façon d'une mantille, les manches pendantes, laissant ainsi, vues de côté, planer un doute sur la condition physique de leur contenu ? Même sans insister sur l'état de vétusté de cette étoffe couleur tabac, il était évident que son propriétaire ne se faisait pas habiller sur mesure. Et pourtant ce manque complet de proportions dans l'ajustement ne faisait que mettre davantage en relief le pittoresque du personnage, qui eut d'ailleurs été tout aussi frappant vu dans des bains, bien

qu'il fût fort douteux qu'on le rencontrât jamais dans un tel endroit. La barbe, noire comme jais, était longue et inculte ; elle allait à la rencontre de cheveux d'ébène, encadrant de noir une figure longue et expressive. Les lèvres rouge sang semblaient comme étinceler au cœur d'un buisson noir. Sous les sourcils arqués s'enfonçaient profondément deux grands yeux farouches. Le nez était long et égyptien, le front bas mais large, avec des touffes de cheveux vagabondes échappées du turban. Dans la main droite, un simple bâton de hêtre.

Le digne Joseph Grobstock ne trouvait la figure du mendiant que trop expressive, et son regard ne pouvait que malaisément soutenir celui du *schnorrer*.

– Je pensais vous être de quelque secours, répéta-t-il.

– Et c'est ainsi que vous secourez un frère d'Israël ? dit le *schnorrer*, jetant avec mépris le papier à la face du philanthrope.

Celui-ci fut atteint au nez, mais le choc fut si bénin qu'il comprit aussitôt toute l'affaire. Le paquet-surprise était en même temps un paquet-attrape : le *schnorrer* avait reçu l'unique paquet vide que contenait le sac de toile !

Tout de même, c'en était trop, l'audace du mendiant dépassait les bornes. Joseph Grobstock se ressaisit complétement ; sa colère était telle qu'il aurait pu battre l'impudent – mais il n'en fit rien. Le meilleur de sa nature prévalut. Tout honteux il fouilla dans sa poche, cherchant une couronne ; puis il hésita, craignant que cette offrande de paix ne satisfît pas un homme d'une indépendance de caractère aussi rare. Enfin il s'exécuta libéralement, mais maladroitement, comme quelqu'un qui n'a pas l'habitude de telles générosités.

– Vous êtes un impudent coquin mais je suis sûr que vous regrettez votre acte. Pour moi, je vous assure que j'ignorais que le paquet fût vide. En vérité, je l'ignorais.

– Alors votre intendant m'a volé, s'écria le *schnorrer* surexcité. Vous lui avez fait préparer les paquets et il a soustrait mon argent, le voleur, le transgresseur : trois fois maudit, celui qui vole les pauvres.

– Vous me comprenez mal, interrompit Grobstock avec indulgence. J'ai fait les paquets moi-même.

– Alors pourquoi m'avoir dit ignorer leur contenu ? Allons, vous vous moquez de ma misère !

– Mais non ! Écoutez-moi donc, implora le financier. Dans quelques-uns j'ai mis des pièces d'or, dans la plupart des pièces d'argent, les autres contenaient de la menue monnaie, et un seul, un seul, vous m'entendez, ne contenait rien. Vous êtes tombé sur celui-là. Vous n'avez pas eu de chance.

– Comment, moi, je n'ai pas eu de chance ! C'est vous qui n'avez pas eu de chance ! Je n'ai pas tiré moi-même. L'Éternel, béni soit-il, vous a puni, parce que, tels les Philistins avec Samson, vous vous faites une distraction de la misère des pauvres. Dieu n'a pas permis que vous fassiez une bonne action. Il vous a déclaré indigne de faire le bien par mon intermédiaire. Allez-vous en, meurtrier !

– Meurtrier ! répéta le philanthrope, bouleversé par tant de sévérité.

– Oui, meurtrier ! N'est-il pas écrit dans le Talmud : « Celui qui humilie son prochain répand son sang » ? Ne m'avez-vous pas humilié ? Un témoin de votre manière de faire l'aumône ne m'aurait-il pas ri à la barbe ?

Le pilier de la synagogue sentit la respiration lui manquer.

– Mais les autres, murmura-t-il d'une voix suppliante, je n'ai pas répandu leur sang : ne leur ai-je pas libéralement distribué l'or que j'ai tant de peine à gagner ?

– Oui, pour vous distraire, répondit le *schnorrer*, implacable. Mais que dit la Midrash ? « Une roue tourne de par le monde. Celui qui est riche aujourd'hui ne le sera peut-être pas demain. Il élève celui-ci. Il abaisse celui-là, dit le psaume LXXV. Tu ne sonneras donc pas de la trompette sur la montagne, ni ne parleras en raidissant le cou. »

Instinctivement Grobstock porta la main à son col comme pour excuser son apparente arrogance ; en réalité parce qu'il se sentait étouffer sous la violence de l'attaque du *schnorrer* qui, tel un prophète antique dénonçant d'une voix vengeresse un orgueilleux monarque, dominait maintenant le malheureux capitaliste.

– Vous êtes un homme peu charitable, dit celui-ci, haletant, réduit à une défense brusquée. Je n'ai pas agi avec légèreté, mais bien parce que j'avais foi en Dieu. Je sais parfaitement que le Très-Haut trône en tournant une roue et, par conséquent, je n'ai pas poussé la témérité jusqu'à la tourner moi-même. N'ai-je pas laissé la Providence choisir qui aurait l'or, l'argent ou la menue monnaie, et qui n'aurait rien ? Et puis, Dieu seul connaît celui qui a réellement besoin de mon secours, je me suis déchargé sur le Seigneur, je l'ai fait mon aumônier.

– Épicurien, hurla le *schnorrer*, blasphémateur ! C'est ainsi que vous vous jouez des textes sacrés ? Oubliez-vous ce que dit le verset suivant ? « Les années des hommes avides de sang et de fraude sont abrégées. » Honte sur vous – vous, trésorier de la Grande Synagogue ! Oh ! Je

vous connais bien, Joseph Grobstock. Le bedeau de votre synagogue – il s'en est vanté devant moi – n'a-t-il pas reçu une guinée pour avoir brossé votre habit ? Auriez-vous jamais osé lui offrir un paquet, à lui ? Non, ce sont les pauvres qui sont piétinés, ceux dont le mérite dépasse de beaucoup celui des bedeaux. Mais le Seigneur trouvera d'autres instruments pour dispenser ses biens – car celui qui a pitié du pauvre prête à l'Éternel. Vous n'êtes pas un vrai fils d'Israël.

La tirade du *schnorrer* avait été suffisamment longue pour permettre à Grobstock de retrouver son haleine et sa dignité.

– Si vous me connaissiez bien, reprit-il tranquillement, vous sauriez que le Seigneur est mon débiteur. La prochaine fois que je ferai l'objet de vos discussions, parlez avec ceux qui chantent les Psaumes, oui, parlez avec les choristes, et non pas avec le bedeau. Je n'ai jamais négligé les nécessiteux. Même maintenant, malgré votre défaut d'indulgence et votre insolence, je suis prêt à vous venir en aide si vous en avez besoin.

– Si j'en ai besoin ! répéta le *schnorrer*, ironique. Est-il quelque chose dont je n'ai pas besoin ?

– Êtes-vous marié ?

– Là, vous m'avez pris en défaut : une femme et des enfants, voilà bien les seules choses dont je ne manque pas.

– Aucun pauvre n'en manque, répartit Grobstock, un clignement d'œil marquant le retour de son sens de l'humour.

– Non, acquiesça le *schnorrer*, sévèrement. Le pauvre craint le Seigneur. Il obéit à sa Loi et à ses commandements.

Il se marie jeune et son épouse n'est pas frappée de stérilité. C'est le riche qui transgresse l'Écriture, qui diffère de venir sous le dais.

– Bon. Alors voici une guinée, au nom de ma femme, interposa Grobstock en riant. Ou plutôt, attendez, en voilà une autre parce que vous ne brossez pas les taches des habits.

– Au nom de ma femme, répondit le *schnorrer* avec dignité, je vous remercie.

– Remerciez-moi plutôt en votre nom, dit Grobstock, ou plutôt, dites-le moi.

– Je suis Manasseh Bueno Barzillaï Azevedo da Costa, répondit-il simplement.

– Un sépharade ! s'écria le philanthrope.

– N'est-ce pas écrit sur mon visage, de même qu'il est écrit sur le vôtre que vous êtes un *tedesco* ? C'est la première fois que j'accepte de l'or d'un des descendants de votre lignée.

– Oh ! Vraiment, murmura Grobstock, recommençant à se sentir très petit.

– Oui. Ne sommes-nous pas beaucoup plus riches que votre communauté ? Pourquoi empêcherais-je les gens de mon rite d'accomplir de bonnes actions ? Les occasions leur sont déjà bien trop rares : presque tous sont riches, ou bien agents de change, ou bien trafiquent avec les Indes Occidentales, ou bien…

– Mais moi aussi, je suis financier, et l'un des directeurs de la Compagnie des Indes Occidentales.

– C'est possible, mais votre communauté est jeune et se débat encore : vous autres, hommes riches, êtes perdus dans la multitude comme les hommes de bien dans Sodome. Vous êtes les immigrés d'hier, naufragés des ghettos de Russie,

de Pologne et d'Allemagne. Mais nous autres, vous le savez fort bien, sommes établis ici depuis des générations. Dans la péninsule ibérique nos ancêtres ont été l'ornement de la cour des rois et les conseillers financiers des princes. En Hollande, nous tenions le commerce. Nous avons été les savants et les poètes d'Israël. Vous ne pouvez prétendre à ce que nous nous commettions avec votre canaille, qui nous compromet aux yeux de l'Angleterre. Nous avons rendu le nom d'Israël honorable : vous le dégradez. Vous êtes cette foule très mélangée sortie d'Égypte avec nos ancêtres.

– Trêve de balivernes, interrompit brusquement Grobstock. Tous les Juifs sont frères.

– Esaü était frère d'Israël, répondit Manasseh sentencieusement. Mais excusez-moi, je vous quitte pour faire mon marché ; il est tellement agréable de palper de l'or.

Cette dernière remarque fut accompagnée d'un soupir si pathétique qu'elle enleva ce que la première pouvait avoir de touchant, de sorte que Joseph eut honte de discuter avec un homme qui avait faim, et dont la femme et les enfants, à bout de forces, mais résignés, attendaient sans doute le retour dans leur pauvre demeure.

– Certainement, allez vite, dit-il avec bonté.

– Nous nous reverrons, dit Manasseh en lui faisant un signe amical de la main en guise de bonsoir.

Et, enfonçant son bâton dans le gravier, il s'éloigna sans une seule fois daigner se retourner vers son bienfaiteur.

Le chemin de Grobstock le conduisait à Petticoat Lane ; il marchait donc dans le sillage de Manasseh sans avoir aucunement l'intention de le suivre. Pourquoi aurait-il changé son itinéraire à cause du *schnorrer* ? D'autant plus

que celui-ci ne regardait pas derrière lui. Il s'aperçut à ce moment qu'il portait toujours le sac, mais ne se sentit pas le cœur de continuer à s'amuser. Bien plus, il se trouvait coupable et, tout en se frayant un passage à travers la foule populeuse qui circulait dans cette rue transformée en marché, il distribuait des aumônes, issues celles-là des profondeurs des poches de son pourpoint. D'ailleurs, dans ces parages, il n'achetait guère que du poisson ou des bonnes actions : il était également connaisseur de l'un et de l'autre. Il venait déjà d'acheter – bon marché – de bonnes actions, distribuant des pennies pour de menus articles qu'il n'emportait pas avec lui, des boucles de chaussures, des cordes pour cannes, des sucres d'orge, des gâteaux au beurre. Tout à coup, à travers un interstice, dans la foule opaque, il aperçut, sur l'étal d'un marchand de poissons, un petit saumon appétissant. Son œil s'illumina et l'eau lui vint à la bouche. Jouant des coudes, il parvint au vendeur qui l'accueillit d'un sourire et toucha son chapeau d'un doigt respectueux.

– Bonjour, Jonathan, dit Grobstock, jovial, je prends ce saumon-là. Combien ?

– Pardon, je suis en train de le marchander, dit une voix dans la foule.

Grobstock tressaillit. Il avait reconnu la voix de Manasseh.

– Allons, pas de bêtise, da Costa, répondit le marchand. Vous savez bien que vous n'en donnerez pas le prix. C'est le seul qui me reste, ajouta-t-il en partie pour flatter Grobstock. Je ne peux le laisser partir à moins de deux guinées.

– Voilà votre argent, cria Manasseh, écrasant de mépris.

Et il lança les deux pièces d'or qui tournoyèrent musicalement sur l'étal.

Sensation dans la foule. Surprise, indignation, amertume dans le cœur de Grobstock. Sa face s'empourpra. Les écailles du saumon brillaient comme une vision céleste qui allait s'évanouir grâce à sa stupidité.

– Je prends ce saumon, Jonathan, bégaya-t-il. Trois guinées !

– Pardon, c'est trop tard, il ne s'agit pas d'une vente aux enchères, dit Manasseh en saisissant le poisson par la queue.

Grobstock se tourna vers lui, apoplectique et fou de rage.

– Vous… Vous… Coquin ! Vous osez acheter du saumon !

– Coquin vous-même ! Voulez-vous que je le vole ?

– Vous avez volé mon argent, vilain, coquin.

– Meurtrier ! Homme avide de sang ! Ne m'avez vous pas donné l'argent, comme une offrande volontaire, pour le bien de l'âme de votre femme ? Avant tout, reconnaissez, je vous prie, devant tous ces témoins que vous êtes un calomniateur.

– Calomniateur, oui-da ! Et moi je répète que vous êtes un butor et un faquin. Vous, un pauvre, un mendiant, avec femme et enfants ! Comment pouvez-vous avoir l'audace de dépenser deux guinées, deux belles guinées – tout ce que vous possédez au monde – pour une chose de luxe comme du saumon ?

Manasseh éleva ses sourcils arqués vers le ciel.

– Si je n'achète pas de saumon quand j'ai deux guinées, répondit-il avec calme, quand en achèterais-je ? Comme vous le dites, c'est un luxe ; un luxe très cher. Ce n'est que rarement que mes moyens me le permettent.

Il y avait quelque chose de pathétique dans ce reproche. Grobstock mollit. Il sentait qu'il y avait du vrai dans ce que disait le mendiant, bien qu'il n'eût jamais, de lui-même,

porté la discussion sur ce terrain. Cependant un juste courroux couvait encore en lui. Il sentait qu'il y avait une réponse à faire, mais, en admettant même qu'il ait su quoi répondre, il se rendait compte que le ton devait être moins élevé, de façon à s'accorder avec celui de Manasseh dont le diapason avait beaucoup baissé depuis le début de cette joute oratoire. Ne trouvant par la répartie juste, il se tut.

– Au nom de ma femme, continua Manasseh, en donnant un mouvement oscillatoire au saumon qu'il tenait toujours par la queue, je vous prie de laver mon nom que vous avez terni en présence de mon fournisseur. Je vous prie de dire à tous ces témoins que vous m'avez, vous-même, donné cet argent par charité. Osez-vous le nier ?

– Non, je ne le nie pas, murmura Grobstock, honteux, comme un renard qu'une poule aurait pris et ne voyant pas comment d'accusateur il était métamorphosé en accusé : car n'en était-il pas réduit à s'excuser devant le mendiant ?

– Au nom de ma femme, je vous remercie. Elle aime le saumon à la folie et le frit avec amour. Et maintenant que vous n'avez plus besoin de ce sac, je vais vous en débarrasser pour y placer mon poisson et l'emporter plus commodément chez moi.

Joignant l'acte à la parole il prit le sac des mains du *tedesco* qui, stupéfait, céda. Le saumon y fut précipité : sa tête dépassait et semblait regarder cette scène d'un œil froid, vitreux et ironique.

– Bonsoir à tous, dit le *schnorrer* courtoisement.

– Un moment, cria le philanthrope dès qu'il eut retrouvé sa langue. Le sac n'est pas vide, il contient encore quelques paquets.

– Tant mieux, dit Manasseh avec bonhommie. Cela vous enlèvera toute tentation de continuer à répandre le sang des malheureux, et de plus, je n'aurai pas de cette manière dépensé la totalité de votre don en poisson seulement – extravagance que vous déploriez avec juste raison.

– Mais… mais…

– Il n'y a pas de mais ; vous aviez parfaitement raison. Vous avez admis que vous aviez tort tout à l'heure. Serais-je moins généreux que vous ? En présence de tous ces témoins, je reconnais la justice de votre reproche. Je n'aurais pas dû gaspiller ces deux guinées pour un poisson. Il ne les valait pas. Venez par ici, je vais vous confier quelque chose.

Il s'éloigna hors de portée des curieux et, se dirigeant vers une petite allée latérale fit, avec le sac de poisson, signe à Grobstock de le suivre.

Le directeur de la Compagnie des Indes Orientales n'avait pas le choix : il obéit. Il l'aurait sans doute suivi en tous cas afin d'avoir une explication décisive avec lui ; mais maintenant il éprouvait le sentiment quelque peu humiliant d'être à la disposition du *schnorrer*.

– Eh bien ! Qu'avez-vous encore à dire ? demanda-t-il d'un air renfrogné.

– Je veux vous éviter des dépenses inutiles, à l'avenir, répondit le mendiant, à voix basse, confidentiel. Ce Jonathan est un fils de la séparation. Ce saumon ne vaut pas deux guinées – non, sur mon âme ! Si vous n'étiez pas arrivé, je l'aurais eu pour vingt-cinq shillings. Jonathan vous a fait un prix spécial. J'espère que vous ne permettrez pas que je sois perdant à cause de vous et je suis convaincu

que, si je ne trouve pas au moins dix-sept shillings dans le sac, vous m'en tiendrez compte.

Le financier, ensorcelé, sentit son grief s'évanouir comme par enchantement. Manasseh, bonhomme, ajouta : « Je sais que vous êtes un gentilhomme capable de vous conduire aussi bien qu'un sépharade. »

Ce joli compliment acheva la victoire du *schnorrer*, surtout après qu'il eut ajouté : « Et je ne voudrais pas que vous ayez sur la conscience ce remords : avoir refait un pauvre homme de quelques shillings. »

Grobstock répondit avec douceur :

– Vous trouverez plus que dix-sept shillings dans le sac.

– Ah ! pourquoi êtes-vous né *tedesco* ? s'exclama Manasseh avec extase. Savez-vous ce que j'ai envie de faire ? Être votre hôte de Shabbat ! Oui, je souperai avec vous vendredi prochain et nous souhaiterons ensemble la bienvenue à la Fiancée, au Saint Shabbat. Je ne me suis jamais encore assis à la table d'un *tedesco*, mais vous, vous êtes un homme selon mon cœur. Votre âme est fille de l'Espagne. À vendredi soir, six heures – n'oubliez pas.

– Mais je n'ai jamais d'hôte de Shabbat !

– Pas d'hôte de Shabbat ! Non, non, je ne croirai jamais que vous êtes un fils de Belial dont la table n'est dressée que pour les riches. Comment ? Vous ne proclamerez pas même une fois par semaine l'égalité de ceux qui ont et de ceux qui n'ont pas. Allons donc ! Vous cachez vos bonnes actions parce que vous êtes une belle nature. Est-ce que moi, Manasseh Bueno Barzillaï Azevedo da Costa, je n'invite pas à ma table, chaque Shabbat, Yankelé ben Yitzchok – un polonais ? Et si j'ai un *tedesco* à ma table, pourquoi n'irais-je

pas plus loin encore ? Pourquoi ne vous permettrais-je pas, à vous, un *tedesco*, de me retourner l'hospitalité à moi, un sépharade ? À six heures, donc. Je connais votre habitation ; c'est une maison dont le style élégant est une preuve de votre bon goût. Soyez sans crainte – je ne serai pas en retard. A Dios !

Cette fois il agita son bâton fraternellement et disparut avec fierté au premier tournant. Grobstock resta un instant rivé au sol, comme écrasé par le destin. Puis une pensée horrible lui traversa l'esprit.

Brave homme qu'il était, il aurait pu à la rigueur s'accommoder de la visite de Manasseh. Mais il avait une femme, et pis encore, un laquais à perruque poudrée. Est-ce qu'un laquais à perruque poudrée tolèrerait un tel hôte ? Il est vrai qu'il pouvait prendre une échappatoire : aller à la campagne vendredi soir, mais cela rendrait nécessaire des explications ennuyeuses. D'ailleurs une chose était certaine : Manasseh reviendrait le vendredi suivant. Il serait comme une tunique de Nessus ; sa visite, bien que remise, serait inévitable. Oh ! c'était par trop cruel. Il fallait, à tout prix, annuler « l'invitation ». Placé entre Charybde et Scylla, entre Manasseh et son valet, il préférait encore affronter le premier.

– Da Costa ! cria-t-il angoissé. Da Costa !

Le *schnorrer* se retourna : c'est alors que Grobstock trouva qu'il avait eu tort de préférer avoir à faire à lui.

– Vous m'avez appelé ?

– Oui, balbutia le directeur de la Compagnie des Indes ; puis il se tut, paralysé.

– En quoi puis-je vous être utile ?

– M'en voudriez-vous… vraiment… beaucoup si… je… vous demandais…

Il voulait dire de ne pas venir, mais ces mots restèrent dans sa gorge.

– Si vous me demandiez… dit Manasseh, encourageant.

– D'accepter quelques-uns de mes vêtements, dit Grobstock soudain inspiré.

Après tout Manasseh était un bel homme. Si seulement il pouvait obtenir qu'il enlevât ses vêtements qui sentaient le moisi, il pouvait presque passer pour un prince – étranger à cause de sa barbe, mais à coup sûr acceptable pour un laquais à perruque poudrée. Il respira plus librement, heureux d'avoir trouvé cette solution.

– Vos vêtements usagés ?

L'intonation était-elle empressée ou arrogante ? Grobstock n'en était pas bien sûr. Il se dépêcha d'ajouter : « Non, pas tout à fait. Des vêtements qui ne sont plus entièrement neufs, mais que je porte encore. J'ai déjà donné mes vieux habits à Simon le choriste à l'occasion de Pâques. Ceux dont je parle sont pour ainsi dire presque neufs. »

– Dans ces conditions je préférerais m'abstenir, si vous le permettez, dit Manasseh, balançant le sac d'un mouvement majestueux.

– Oh ! Mais pourquoi ? murmura Grobstock, avec une sueur froide.

– Je ne peux pas.

– Mais ils sont à votre taille.

– Il est alors d'autant plus ridicule de les donner à Simon, le chanteur de Psaumes. Mais puisqu'il est votre dépositaire attitré… Il s'agit d'une question d'étiquette : je ne puis

intervenir. Je m'étonne même que, dans ces conditions, vous me demandiez si je vous en voudrais d'accepter vos vêtements. Oui, je vous en voudrais beaucoup.

– Mais il n'est en aucune façon mon dépositaire attitré. C'est la première fois que je lui donne mes vêtements et seulement parce que mon cousin Hyam Rosenstein, à qui j'avais l'habitude de les donner, est mort.

– Il doit se considérer comme l'héritier de votre cousin, et il compte sans doute recevoir tous vos habits à l'avenir.

– Non, je ne lui ai rien promis de tel.

Manasseh hésita.

– Alors... dans ce cas...

– Dans ce cas ? répéta Grobstock, haletant.

– Mais à une condition, la nomination sera à titre définitif, bien entendu.

– Bien entendu, répéta Grobstock avec empressement.

– Parce que, voyez-vous, cela fait du tort de perdre un client.

– Oui, oui, je comprends parfaitement.

Puis timidement, entrevoyant déjà des difficultés futures :

– Naturellement, ils ne seront pas toujours en aussi bon état que ceux que je vais vous donner parce que...

– N'en dites pas davantage, interrompit Manasseh, très rassurant. Je vais les chercher avec vous immédiatement.

– Non, je vous les enverrai, s'écria Grobstock à nouveau terrifié.

– Vous n'y pensez pas. Comment ! Vous déranger encore ! Je vous accompagne immédiatement ; comme il est écrit : « Je me suis hâté, et n'ai pas remis. » Suivez-moi.

Grobstock étouffa un grognement. Malgré toutes ses manœuvres, sa situation empirait. Fallait-il donc que son laquais à perruque poudrée vit Manasseh, sans que celui-ci se fût même lavé la figure ? En somme, il était en droit d'espérer ce sacrifice au Shabbat. Malgré le texte cité par l'érudit *schnorrer*, il essaya de reculer l'heure fatale.

– Allez d'abord porter ce saumon à votre femme.

– Mon devoir est de vous aider à compléter votre bonne action. Ma femme ignore tout du saumon, elle n'est aucunement inquiète.

Pendant que le *schnorrer* parlait, un éclair traversa l'esprit de Grobstock. Manasseh ne serait-il pas plus présentable avec que sans saumon ? Bien plus, le saumon sauvait la situation. Souvent lorsque Grobstock achetait du poisson, il donnait quelques pennies à un malheureux pour porter son butin. Manasseh aurait tout à fait l'air d'un de ces commissionnaires. Il ne viendrait jamais à l'idée de quiconque de soupçonner que le poisson, et même le sac, pussent appartenir au porteur, bien qu'acheté et payé par le gentleman. Le directeur de la Compagnie des Indes rendit grâce à la Providence d'avoir préservé sa dignité d'une façon si ingénieuse. Dans cette fonction le mendiant passerait inaperçu de ses gens ; une fois entré, il lui serait relativement facile de l'escamoter. Et vendredi soir, métamorphosé, il ferait sa réapparition, vêtu d'un glorieux pourpoint, son inexprimable vêtement de corps transformé en chemise et son turban en tricorne.

Ils débouchèrent dans Aldgate, prirent la sélecte Leman Street, puis Great Prescott Street. Au tournant critique, Joseph commença à faiblir, il sortit sa tabatière

magnifiquement ciselée et s'administra une forte prise. Cela le remonta. Il arrivait presque à sa porte quand soudain Manasseh, le saisissant par un bouton, l'arrêta.

– Une seconde, cria-t-il impérieusement.

– Qu'y a-t-il, murmura Grobstock, alarmé.

– Vous allez laisser tomber du tabac sur le jabot de votre pourpoint, répartit le *schnorrer*, sévèrement. Tenez le sac un instant, tandis que je vous époussète.

Joseph obéit. Et scrupuleusement, minutieusement, Manasseh se mit en devoir d'enlever grain par grain, l'objet de son émoi ; si scrupuleusement, si minutieusement que Grobstock perdit patience.

– Merci, dit-il aussi poliment que possible. Cela suffira comme cela.

– Non, cela ne suffira pas, répliqua le mendiant. Je ne peux pas laisser mon vêtement s'abîmer. Si je n'y veille pas, il ne sera plus qu'une masse de taches lorsque je le recevrai.

– Oh ! Voilà pourquoi vous êtes si méticuleux !

– Et pour quelle autre raison le serais-je ? Me prenez-vous pour un bedeau ? Un brosseur de guêtres ? Voilà, j'ai fait de mon mieux. Tout cela n'arriverait pas si vous teniez votre tabatière comme ceci.

Manasseh prit doucement, gentiment cette œuvre d'art, et commença à expliquer tout en continuant à marcher.

– Ah ! nous voici arrivés, s'écria-t-il, interrompant brusquement sa leçon de choses.

Il poussa la grille entr'ouverte, monta rapidement les marches, heurta l'huis avec autorité. Puis, d'un geste large, il puisa dans la tabatière richement ornée.

Derrière lui, Joseph Grobstock, la tête basse, suivait, portant le poisson de Manasseh da Costa.

Chapitre II

Dans lequel le Roi règne.

Quand il se fut rendu compte qu'il avait été transformé en porteur de poisson, le financier monta rapidement les marches, de façon à se trouver aux côtés du *schnorrer* lorsque la porte s'ouvrirait.

Le laquais à perruque poudrée fut visiblement interloqué par cette juxtaposition.

– Ce saumon à la cuisinière, ordonna Grobstock, désespéré, en lui tendant le sac.

Le visage de da Costa s'assombrit, précurseur de l'orage ; il allait tonner, mais sentant l'œil de Grobstock s'attacher sur le sien d'un air navré, il se rendit à cette supplication muette.

– Attendez un instant, je vais régler ça avec vous, dit le philanthrope, se congratulant intérieurement de cette phrase à double sens, qui sonnerait comme il fallait aux oreilles de Wilkinson.

Il poussa un soupir de soulagement lorsque le laquais disparut, les laissant tous deux dans le spacieux vestibule, au milieu des statues et des plantes.

– Alors voilà comme, en fin de compte, vous me volez mon saumon ?

– Chut ! Chut ! Je n'ai pas l'intention de vous le voler ; je vais vous le payer.

– Je refuse de le vendre ! Vous l'avez convoité dès que vous l'aperçûtes, violant ainsi le dixième commandement, de même que ces statues violent le deuxième. Votre invitation à vous accompagner jusqu'ici n'était donc qu'une fourberie. Je comprends maintenant votre empressement.

– Non, non, da Costa. Vous aviez mis le poisson entre mes mains, je n'ai pas eu le choix, il a fallu que je le donne à Wilkinson, parce que... parce que...

Grobstock aurait éprouvé de grandes difficultés à s'expliquer clairement. Manasseh les lui évita en l'interrompant.

– Il a fallu que vous donniez mon poisson à Wilkinson ! Je vous croyais un gentleman, un homme honorable. Je vous concède avoir placé mon poisson entre vos mains. J'avais confiance, je n'ai pas hésité à vous permettre de le porter, et c'est ainsi que vous me payez de retour !

Entraîné dans un tourbillon de pensées, Grobstock s'accrocha au mot « payer », comme un homme qui se noie s'accroche au moindre fétu.

– Je vais vous payer, vous rembourser : voici vos deux guinées. Vous pouvez ainsi acheter un autre saumon, et meilleur marché. Comme vous l'avez dit, vous auriez pu obtenir celui-ci pour vingt-cinq shillings.

– Deux guinées ! répondit le *schnorrer* avec mépris. Comment ! Vous en avez offert trois à Jonathan, le marchand de poissons !

Grobstock resta frappé de stupeur, mais il n'était pas de sa dignité de marchander. Après tout il se régalerait avec le saumon. Aussi, pacifiquement :

– Voilà trois guinées !

– Trois guinées ! répéta Manasseh en les repoussant. Et mon bénéfice !

– Bénéfice ?

– Puisque vous me transformez en intermédiaire, en revendeur, puisque vous me forcez à faire le commerce de poissons, je dois avoir mon bénéfice, comme tout autre agent.

– Voilà une demi-couronne.

– Et les dommages et intérêts ?

– Que voulez-vous dire ? demanda Grobstock, exaspéré. Dommages ! Pourquoi ?

– Pourquoi ? Pour au moins deux raisons. Premièrement – et sa voix revêtit pour cette démonstration le ton doctoral et monotone cher aux dialectitiens talmudiques – parce que je ne mangerai pas le poisson moi-même. Car je ne vous l'ai pas offert, mais simplement remis en dépôt et il est dit dans l'Exode : « Si tu dérobes l'âne, le bœuf, la brebis ou tout autre chose qui appartienne à ton prochain, pour chaque âne, bœuf, brebis ou tout autre chose, l'homme recevra le double », par conséquent vous me devez six guinées. Et deuxièmement…

– Pas un farthing de plus, lâcha Grobstock, rouge comme un dindon.

– Très bien, dit le *schnorrer*, imperturbable ; puis, élevant la voix, il appela : « Wilkinson ! »

– Chut ! Que faites-vous ?

– Je vais dire à Wilkinson de me rendre mon bien.

– Il ne vous obéira pas.

– Il ne m'obéira pas ? À moi ? Un domestique ! Mais il n'est pas même nègre ! Et les sépharades que je visite ont

des laquais noirs beaucoup plus imposants que Wilkinson, et ils tremblent sur un signe de moi. Le Baron d'Aguilar qui habite Broad Street a une suite de vingt-quatre laquais et...

– Quelle est votre deuxième demande ?

– Des dommages pour avoir dérogé jusqu'à trafiquer d'un poisson. Je ne suis pas de ceux qui vendent dans les rues. Je suis un fils de la Loi, un Étudiant du Talmud.

– Si une couronne pour chacune de vos demandes vous donne satisfaction...

– Je ne suis pas un buveur de sang, une sangsue. Comme il est dit dans le Talmud : « L'Éternel aime celui qui ne cède pas à la colère ou qui ne s'acharne pas à défendre ses droits. » Cela fera ensemble trois guinées et trois couronnes.

– Entendu. Les voilà.

Wilkinson apparut :

– Vous m'avez appelé, monsieur ?

– Non, c'est moi qui vous ai appelé, dit Manasseh. Je désire vous donner une couronne.

Et il lui tendit une pièce. Wilkinson la prit, stupéfait, et se retira.

– Ne me suis-je pas débarrassé de lui habilement ? Vous voyez qu'il m'a obéi !

– Oui...

– Je ne vous demanderai rien de plus que cette couronne donnée pour sauver votre honneur.

– Pour sauver mon honneur ?...

– Auriez-vous préféré que je lui dise la véritable raison pour laquelle je l'appelais ? Que son maître est un voleur ? Non, monsieur, j'ai eu soin de ne pas répandre votre sang

en public, bien que vous n'ayez pas montré de tels égards pour le mien.

– Voilà la couronne ! dit Grobstock, sauvagement. Non ! En voilà trois.

Puis, retournant ses poches, il les montra, complètement vides !

– Non, non, dit Manasseh, tendrement. Je n'en prendrai que deux, gardez l'autre ; vous pourriez avoir besoin d'argent.

Et il força la pièce dans la main du financier.

– Ne soyez pas si prodigue à l'avenir, reprocha-t-il avec bonhomie. Il est désagréable de ne rien avoir dans sa bourse. C'est une sensation que j'ai déjà éprouvée et je sympathise avec vous.

Grobstock demeura muet, abasourdi, serrant dans sa main la couronne donnée par charité. Debout, près de la porte, il ressemblait à Wilkinson surpris par une généreuse gratification.

Da Costa mit fin à son embarras en offrant à son hôte une prise de la tabatière incrustée de diamants. Grobstock s'empara avidement de la boîte et du tabac, le *schnorrer* la lui abandonnant d'ailleurs sans protestation. Devant cette faveur inattendue, Grobstock empocha sans plus de façon l'insulte et précéda Manasseh vers la chambre aux vêtements usagés.

Il marchait sans bruit pour ne pas réveiller sa femme, grande amatrice de sieste, dans la crainte de la voir surgir de sa chambre, telle une araignée de sa toile, mais Manasseh monta lourdement l'escalier en s'aidant avec bruit de sa canne.

Heureusement le tapis était épais.

Les vêtements étaient suspendus dans une armoire à glace en acajou qui se trouvait dans l'élégante chambre à coucher de Grobstock. Pendant que ce dernier fouillait sa garde-robe, Manasseh, soulevant les blancs rideaux de Perse, regardait par la fenêtre en direction du Tenterground, à l'arrière de la maison. Appuyé sur son bâton, il observait les couples qui se promenaient dans la fraîcheur du jour déclinant au milieu des parterres et des bosquets encore ensoleillés. Çà et là le visage frappant d'une jeune beauté aux yeux noirs brillait comme une grenadille. Le mendiant examinait la scène avec mansuétude, en paix avec Dieu et avec les hommes.

Il ne daigna jeter un regard sur les vêtements que lorsque Grobstock eut dit : « Voilà ! C'est tout ce que je puis faire. » Il se retourna alors lentement et regarda, avec une égale mansuétude, le tas d'articles de toutes sortes, encore en excellent état, jetés pêle-mêle sur le lit : de magnifiques foulards s'entassaient dans des tricornes, des souliers à boucles piétinaient des gilets blancs. Mais son regard s'était à peine posé sur cet étalage qu'un éclair traversa son visage.

– Excusez-moi, cria-t-il en se hâtant vers la porte.

– Qu'y a-t-il ? demanda Grobstock, étonné et alarmé.

Faisait-il fi de son don ?

– Je reviens dans un instant.

Et il se précipita dans l'escalier. À peine débarrassé d'un souci, Grobstock se sentait envahir par de vagues alarmes. Il courut au seuil de la porte et, aussi fort qu'il l'osa, lui cria :

– Que voulez-vous ?

– Mon argent.

S'imaginant que le *schnorrer* avait oublié dans le vestibule l'argent provenant de la vente du saumon, Joseph retourna dans sa chambre et s'occupa, machinalement, à mettre un peu d'ordre parmi les vêtements qu'il avait entassés sur le lit. Ce faisant, il remarqua une paire de pantalons flambant neuf qu'il avait pris par inattention. Il les replaçait dans l'armoire quand tout à coup un bruit de discussion monta jusqu'à lui ; son cœur battit à grands coups en entendant la voix irlandaise et perçante de la cuisinière. Il se précipita de nouveau dans l'escalier et tendit le cou par-dessus la balustrade ; mais oh ! bonheur, les sons allaient s'atténuant. Une minute après apparut la tête de Manasseh, puis la main, tenant le sac à surprises, le même dont certain philanthrope s'était promis de tirer un après-midi de bon temps.

– Je l'ai, observa le *schnorrer*, tout joyeux. Comme il est écrit : « Et David rentra en possession de tout ce que les Amalécites avaient dérobé. » Vous voyez, dans l'excitation du moment, je ne m'étais pas aperçu que vous aviez volé non seulement mon saumon, mais aussi le sac et ses paquets. Fort heureusement votre cuisinière n'avait pas encore retiré le poisson du sac – je lui fis quand même le reproche de ne pas l'avoir mis dans l'eau ; j'ajoute qu'elle me répondit par des paroles qui n'étaient pas de paix. Si elle n'avait pas été une infidèle, je l'aurais suspectée de malice, car j'ignorais complètement le montant de la somme d'argent restée dans le sac. J'avais bien votre assurance qu'elle dépassait dix-sept shillings mais il lui

eut, en vérité, été facile d'en distraire quelques-uns et ensuite de replacer le poisson. Aussi, répétant les paroles de David, je te rends grâce, oh ! Seigneur, de m'avoir protégé au milieu des païens.

L'irruption de Manasseh dans la cuisine évoquait dans l'esprit de Grobstock d'amères pensées. Néanmoins il se contenta de murmurer :

– Qu'est-ce qui vous fit si soudainement vous ressouvenir du sac et des paquets ?

– Vos vêtements. En les regardant, je me demandais si vous aviez laissé quelque chose dans les poches.

Notre philanthrope tressaillit ; il se savait peu méthodique, et en esquissait déjà le geste. Il allait vérifier l'état interne de ses vêtements ; un regard de Manasseh le pétrifia.

–Vous permettez, n'est-ce pas ? Vous permettez... balbutia-t-il, s'excusant.

– Suis-je un chien ? répondit le *schnorrer* avec dignité. Suis-je un voleur que vous vous croyez obligé de fouiller mes poches ? Craignez-vous donc – et il souligna la distinction d'un geste du pouce – qu'au cas où, une fois rentré chez moi je trouverais, dans mes poches, quelqu'objet n'ayant de valeur que pour vous, je ne vous le restituerais pas ? Ou, d'autre part, craignez-vous qu'au cas où je trouverais quelque chose qui puisse m'être utile, à moi, je ne le conserverais pas ?

– Non, mais, mais... Grobstock s'interrompit, ne pouvant suivre ce raisonnement malgré sa haute compétence financière, sentant cependant vaguement que le *schnorrer* se rendait coupable d'une pétition de principes... au nom de ses principes professionnels, sans doute.

– Mais quoi ? demanda Manasseh. Je n'ai pas besoin de vous enseigner votre devoir. Vous n'ignorez certes pas la loi de Moïse sur ce point.

– La loi de Moïse ne dit rien sur ce point.

– Ah ! vraiment ? Et le Deutéronome : « Quand tu feras la moisson dans ton champ, tu ne cueilleras pas les grappes restées dans la vigne, et tu ne ramasseras pas les grains qui en seront tombés. Tu abandonneras cela au pauvre et à l'étranger. Je suis l'Éternel, ton Dieu. » Vous admettrez que Moïse aurait étendu cette prohibition à la vérification minutieuse du contenu des poches des vieux vêtements, si ce n'avait été que nos ancêtres ont, pendant quarante années, erré dans le désert portant les mêmes vêtements qui, miraculeusement, grandissaient avec eux. Non, je suis convaincu que vous respecterez l'esprit de la Loi : en bas, dans votre cuisine, j'ai vu que vous aviez fixé une *mezouzah* sur la porte. Cela m'a rempli de joie, car bon nombre de nos coreligionnaires ne les attachent que sur les poteaux de leurs maisons, bien exposées à la vue des visiteurs.

Le grand cœur de Grobstock répondit à cet appel. Il serait, en effet, petit et mesquin d'inspecter les poches ou de tâter les doublures. Après tout, Manasseh lui avait promis de lui retourner ses papiers ou tout autre objet sans valeur.

– Allons, emportez-les, dit-il, bon enfant, trop heureux d'en être quitte – pour le moment du moins.

– C'est très joli de dire : « Emportez-les », mais dans quoi ?

– Ah… Euh… Il doit y avoir un sac quelque part…

– Croyez-vous que je vais les emporter dans un sac ? Voulez-vous que je passe pour un fripier ? Il me faut une malle. J'en vois plusieurs dans votre chambre de débarras.

– Bon, dit Grobstock avec résignation, si vous en trouvez une vide, prenez-la.

Manasseh posa son bâton sur la toilette et examina avec attention les caisses. Quelques-unes avaient été négligemment ouvertes, mais chacune avait sa clef. Elles avaient voyagé par-delà les mers avec Grobstock qui combinait toujours le plaisir et les affaires.

– Aucune n'est complètement vide, déclara le *schnorrer*, mais il n'y a dans celle-ci que quelques petites choses, une paire de houseaux et autres brimborions de même nature, de sorte que si vous me faites don de ces menus objets la malle sera alors tout à fait vide, en ce qui vous concerne.

– Entendu, dit Grobstock, riant cette fois franchement.

L'approche du départ du *schnorrer* ramenait sa belle humeur.

Manasseh traîna la caisse vers le lit et, pour la première fois depuis son retour des basses régions où s'élaboraient sauces et saumons, jeta un coup d'œil circulaire sur l'assemblage de vêtements.

Pauvre philanthrope au cœur allégé ! Il vit le visage de Manasseh passer du bronze au noir, tel un paysage des tropiques. Le sien blêmit : le mendiant poussa un cri inarticulé et, interrogatif, fixa son « client ».

– Qu'y a-t-il encore ? demanda ce dernier, peu rassuré.

– Il me manque un pantalon.

Grobstock devint plus blême encore.

– Balivernes ! Balivernes ! répondit-il.

– Il-me-manque-un-pan-ta-lon, répéta le *schnorrer*, appuyant sur chaque mot.

– Oh ! non, vous avez tout ce que je puis vous donner.

De nouveau le *schnorrer* regarda rapidement le tas. Ses yeux lancèrent des éclairs, son poing frappa la toilette, scandant chaque syllabe.

– Il me manque un pan-ta-lon, hurla-t-il.

Le faible et malléable homme de bien passa un mauvais moment.

De guerre lasse, il bégaya :

– Vous voulez peut-être parler du pantalon neuf que j'ai trouvé accidentellement mélangé à ces vêtements.

– Mais, bien entendu, c'est du pantalon neuf que je parle. Ah ! voilà ! Vous l'avez soustrait, juste au moment où je ne regardais pas. J'ai quitté la chambre, pensant avoir à faire à un homme d'honneur. Si vous aviez subtilisé une vieille paire, je ne vous en tiendrais pas rigueur, mais voler à un pauvre homme son pantalon tout neuf !

– Il faut que je le garde, dit Grobstock, irascible. Je dois aller à une réception demain et c'est la seule paire que je puisse mettre. Vous voyez...

– Oh ! très bien, interrompit le *schnorrer*, à voix basse, indifférent.

Silence de mort. Majestueusement le *schnorrer* plia quelques paires de bas de soie et les plaça dans la malle. Puis, sévèrement, avec hauteur, mais non sans une pointe de tristesse, il acheva d'empaqueter. La conscience de Grobstock commença à se sentir picoter par les remords. Da Costa avait fini, mais il lui était impossible de fermer la malle trop pleine. Silencieusement, Grobstock, homme de poids, s'assit sur le couvercle. Manasseh ne le repoussa ni ne le remercia. Il tourna simplement la clef et, culbutant son bienfaiteur, mit la malle sur son épaule avec aise et

habileté. Puis il prit son bâton et sortit de la chambre. Grobstock l'aurait volontiers accompagné, mais, d'un geste significatif, le *schnorrer* l'en dissuada.

– À vendredi alors ! dit Grobstock faiblement, la conscience agitée.

Pas de réponse. Manasseh se contenta de fermer la porte avec fracas.

Comme une loque, Grobstock se laissa tomber sur son lit, épuisé, ressemblant étrangement à la litière de vêtements dont il prenait la place. Une ou deux minutes après il se releva et se dirigeant vers la fenêtre contempla le soleil qui disparaissait derrière les arbres du Tenterground.

– En tout cas, j'en ai fini avec lui, pensa-t-il, et il se mit à chantonner un air.

Tout à coup la porte s'ouvrit avec un tel fracas qu'il en resta bouche bée. Il fut presque soulagé de voir que le nouvel arrivant n'était que sa femme.

– Qu'avez-vous fait de Wilkinson ? demanda-t-elle indignée.

C'était une matrone au visage pâle mais bouffi, à la carrure ronde et imposante et dont l'aspect montrait bien qu'elle n'oubliait jamais le chiffre de sa dot.

– De Wilkinson, chérie ? Rien.

– Eh bien ! Il n'est pas à la maison. J'en ai besoin, mais la cuisinière dit que vous l'avez envoyé en course.

– Moi ? Oh ! non, répondit-il avec un malaise grandissant, fuyant le regard sceptique.

Soudain, ses pupilles se dilatèrent. Une scène de l'extérieur venait de s'imprégner sur sa rétine : Wilkinson, l'austère Wilkinson, le digne Wilkinson, foulant le gravier

du Tenterground, courbé sous le poids d'une malle. Devant lui, le précédant, le *schnorrer*.

Jamais depuis qu'il servait à Goodman's Fields, Wilkinson n'avait porté autre chose que sa livrée. C'était aussi invraisemblable que de voir, en rêve, sa femme habillée de cotonnade. Il se frotta les yeux, mais l'image persista. Il s'agrippa aux rideaux pour recouvrer son équilibre.

– Mes rideaux de Perse ! Mais qu'avez-vous donc ?

– Ce doit être Baal Shem en personne, prononça Grobstock, sans répondre directement.

– Qu'y a-t-il ? Que regardez-vous ?

– Rien...

Madame Grobstock, incrédule, s'approcha de la fenêtre ; elle aperçut Wilkinson dans le jardin, mais ne le reconnut pas dans l'exercice de sa nouvelle fonction. Elle en conclut que l'agitation de son mari devait être causée par une jolie petite brune qui prenait le frais dans une chaise à porteurs. Aussi ajouta-t-elle avec sévérité :

– La cuisinière se plaint d'avoir été insultée par l'impertinent coquin qui a apporté votre poisson.

– Oh ! laissa échapper le pauvre Grobstock.

N'en finirait-il donc jamais avec cet homme ?

– Pourquoi l'avez-vous envoyé à la cuisine ?

Le ton cruellement cassant et bourru de sa femme ranima le courroux qu'il ressentait contre Manasseh.

– Ma chère, je ne l'ai envoyé nulle part, sinon au diable.

– Joseph ! Gardez ces expressions pour les créatures qui se promènent en chaise à porteurs...

Et madame Grobstock disparut précipitamment, dans un tourbillon de satin tout aussi froissé qu'elle.

Wilkinson reparut, boitant et fatigué, suant sa dignité par tous ses pores, et prévenant le flot de questions qui allaient s'échapper des lèvres de son maître :

– M. da Costa présente ses compliments et dit qu'après avoir à nouveau examiné la question il décide de ne pas reprendre sa parole : il sera des nôtres vendredi soir.

– Oh ! Vraiment ! Et qui donc, je vous prie, vous a dit de porter sa malle ?

– Vous, monsieur !

– Moi ?

– Du moins il m'a dit que l'ordre venait de vous. N'en est-il pas ainsi ?

Grobstock hésita. Puisque Manasseh serait son hôte, était-il de bonne politique de le lâcher devant son laquais à perruque poudrée ? Et puis, il ressentait un malin plaisir, il jouissait secrètement de l'humiliation de Wilkinson. Sans le *schnorrer* il n'aurait jamais soupçonné ce que l'or massif de la livrée de son domestique recouvrait de malléable et de souple. Le proverbe « Tel maître, tel valet » ne lui venait pas à l'esprit à ce moment.

– Je voulais dire jusqu'à la voiture.

– Il a dit que cela n'en valait pas la peine étant donné la petite distance.

– Ah ! Avez-vous vu sa maison ? demanda Grobstock curieux.

– Oui, une très belle maison dans Aldgate, avec une entrée magnifique encadrée de deux lions de pierre.

Grobstock fit de grands efforts pour ne pas laisser paraître sa surprise.

– J'ai donné la malle au valet de pied.

Grobstock redoubla d'efforts. Wilkinson ajouta avec un sourire :

– Me croiriez-vous, monsieur, au premier abord, j'ai cru qu'il portait votre poisson. Il s'habille de façon si bizarre. Ce doit être un original.

– Oui, oui, un excentrique, comme le baron d'Aguilar auquel il rend visite, dit Grobstock, avec empressement.

En vérité, il se demandait s'il ne disait pas vrai. Aurait-il été victime d'une farce, d'une mauvaise plaisanterie ? La noblesse n'exsudait-elle pas de toute la personne du mystérieux visiteur ? Le ton de la voix, le geste n'étaient-ils pas ceux d'un homme né pour commander ? Et il ajouta :

– Rappelez-vous d'ailleurs qu'il est du rite espagnol comme lui.

– Ah ! bon, répondit Wilkinson, avec un accent profond.

– Je suppose, cependant, qu'il s'habille comme nous tous quand il dîne ou soupe en ville. Je ne l'ai amené ici que par accident. Mais allez chez votre maîtresse ; elle a besoin de vous.

– Bien, monsieur. Oh ! à propos, j'oubliais de vous dire qu'il espère que vous lui garderez une tranche de son saumon.

– Allez chez votre maîtresse.

Dans la soirée le pauvre Grobstock eut à subir un autre assaut.

– Vous ne m'avez pas dit qu'un noble Espagnol venait souper vendredi ? lui demanda son épouse.

– Non, admit-il, nerveux et sec.

– Est-ce exact ?

– Non… du moins pas un noble.

– Alors qui ? Il faut que j'apprenne par mes domestiques que j'ai des invités !

– Il paraît.

– Ah ! Et vous trouvez cela convenable ?

– De bavarder avec vos domestiques ? Certainement non.

– Si mon mari ne me met au courant de rien, s'il n'a d'yeux que pour les chaises à porteurs...

Joseph trouva que la meilleure solution était d'embrasser madame Grobstock.

– Un co-directeur, je suppose ? demanda-t-elle plus doucement.

– Un co-religionnaire. Il a promis de venir à six heures.

Manasseh fut exact, à la seconde. Wilkinson l'introduisit. L'hôtesse avait revêtu ses plus beaux atours pour faire honneur à son hôte ; elle était resplendissante dans sa robe de soie bleue ; ses cheveux étaient noués en chignon, et son cou rehaussé d'un *esclavage* formé de chaînettes d'or festonnées. Quant à son mari, il attendait les événements avec tout le sang-froid dont il était capable. La table du Shabbat était surchargée de candélabres en argent massif, d'urnes à café, de vases consacrés, de coupes de fleurs et de fruits. Dans la vaste salle à manger, les verreries de Venise et les porcelaines de Dresde scintillaient sur le buffet et, çà et là, un piédestal doré supportait des globes où nageaient des poissons argentés et dorés.

Au premier coup d'œil jeté sur son hôte, Grobstock sentit son sang se glacer dans ses veines : Manasseh

n'avait pas peigné le moindre de ses cheveux ni changé le moindre de ses vêtements. Au second coup d'œil son sang bouillit : dans le sillage de da Costa suivait un petit *schnorrer*, aux teintes plus neutres que celles de son patron mais sans rien de la dignité de celui-ci, un petit *schnorrer* barbu, voûté, grimaçant, gauche et plein d'obséquiosité. Aucun d'eux ne se découvrit.

Madame Grobstock restait clouée sur sa chaise, stupéfaite.

– Que la paix soit avec vous, dit le Roi des *schnorrers*, j'ai amené avec moi mon ami Yankelé ben Yitzchok, dont je vous ai parlé.

Yankelé approuva de la tête, plus grimaçant que jamais.

– Vous ne m'avez pas prévenu, répartit Grobstock, apoplectique.

– Ne vous ai-je pas dit qu'il soupait avec moi tous les vendredis soirs ? C'est si aimable à lui de bien vouloir m'accompagner, même ici. Il fera le troisième pour la prière après le repas.

L'amphitryon regarda furtivement sa femme. Il était évident qu'un tumulte de pensées agitaient son cerveau ; avait-elle devant elle un Grand d'Espagne ? Son mari était-il tout à fait sain d'esprit ?

Grobstock résolut de bénéficier de ce doute.

– Je te présente monsieur da Costa, ma chérie.

– Manasseh Bueno Barzillaï Azevedo da Costa, rectifia le *schnorrer*.

La maîtresse de maison sembla quelque peu impressionnée. Elle inclina la tête, mais les paroles de bienvenue s'étranglèrent dans sa gorge.

– Et voici Yankelé ben Yitzchok, ajouta Manasseh, un pauvre mien ami. Je ne doute pas un seul instant, madame, qu'une femme pieuse comme vous, la fille de Moïse Bernberg – que sa mémoire soit bénie – ne préfériez dire les prières à trois.

– Vos amis sont les bienvenus !

Ces mots conventionnels lui échappèrent malgré elle, machinalement.

– Je n'en ai jamais douté, répondit gracieusement Manasseh. L'hospitalité de la jolie fille de Moïse Bernberg n'est-elle pas proverbiale ?

La jolie fille de Moïse Bernberg ne pouvait nier que son salon était le rendez-vous de riches commis-voyageurs, banquiers ou courtiers, égayés de temps en temps par quelques jeunes et vieux beaux qui ne croyaient ni au Dieu d'Israël, ni à aucun autre. Mais jamais, jamais, elle n'avait rencontré un personnage aussi superbement gueux, ni offert sa proverbiale hospitalité à un *schnorrer* polonais aussi absolument miséreux. Joseph n'osait lever les yeux sur sa femme.

– Asseyez-vous là, Yankelé, dit-il rapidement, d'une voix de revenant, en montrant la chaise la plus éloignée de l'hôtesse.

Il plaça Manasseh à côté de son parasite et s'assit lui-même, tel un tampon, entre sa femme et ses hôtes. Il brûlait d'indignation en pensant à l'inutile pillage de sa garde-robe, mais il n'osa y faire allusion en présence de sa femme.

– Quelle belle et noble coutume que celle de l'hôte de Shabbat ! N'est-ce pas, madame Grobstock ? remarqua Manasseh en prenant son siège. Je me fais un devoir et un

plaisir de toujours m'y conformer... même lorsque je sors, comme ce soir.

Madame Grobstock, née Bernberg, revécut par la pensée les usages du bon vieux temps, alors que son père (qui, selon une boutade de l'époque, avait divisé ses activités entre la Loi et le Profit) était le pieux dépositaire des saintes traditions. Ces usages surannés, qui cadraient peu avec des temps plus prospères, étaient-ils restés plus vivaces parmi les Grands d'Espagne ? Elle saisit le moment où Wilkinson offrait le café au *schnorrer* sépharade pour se renseigner auprès de son mari ; celui-ci entretint mollement ses illusions. Il savait fort bien ne risquer aucun démenti, car Manasseh n'était pas homme à jamais trahir sa misérable condition par des remerciements excessifs. Il alla même jusqu'à laisser croire que l'accoutrement de da Costa avait pour but de ne pas mettre en relief celui de son pauvre ami. En tout cas, madame Grobstock, bien que n'étant pas sans quelque admiration pour ce Don Quichottisme, aurait certes préféré ne pas y être mêlée de si près. Charité bien ordonnée commence et finit chez soi.

– Je vois que vous m'avez gardé une tranche de saumon, dit Manasseh en tripotant le poisson.

– De quel saumon parlez-vous ? demanda madame Grobstock, intéressée.

– De celui que monsieur da Costa m'a donné mercredi dernier, se hâta de répondre Grobstock.

– Oh ! Celui-là ! Il était délicieux. Vous êtes tout à fait aimable, monsieur da Costa, de nous avoir fait don d'une si belle pièce. Nous avions du monde hier soir et votre poisson a succombé sous le poids des éloges. Celui-ci est

un autre saumon ; j'espère qu'il est à votre goût, demanda-t-elle, laissant percer une légère inquiétude.

– Oui, oui, il est ma foi bon, très bon même. Je ne crois pas en avoir mangé de meilleur, sauf cependant à la table du président des *deputados*. Mais Yankelé est un connaisseur en poisson, difficile à satisfaire. Qu'en dites-vous, Yankelé ?

Yankelé grogna, approuvant du mufle, tout en continuant à manger.

– Servez-vous, Yankelé, prenez plus de pain beurré, dit Manasseh. Mettez-vous à votre aise : n'oubliez pas que vous êtes mon hôte.

Et plus bas, il lui glissa, prévenant : « L'autre fourchette ! »

Grobstock était furieux : il se soulagea en se plaignant du manque de vinaigre dans la salade.

– Comment pouvez-vous dire cela ! s'écria madame. Elle est parfaite : la salade est la spécialité de la cuisinière.

Manasseh la goûta, en critique accompli, et il laissa tomber son verdict :

– Je m'y connais en salade. Elle ne manque pas de vinaigre, mais pour être tout à fait à point, il faudrait un peu plus d'huile. Oh ! pour les salades, personne ne vient à la cheville de Hyman.

La renommée de Hyman, le maître-coq qui officiait à la « London Tavern », était venue aux oreilles de madame Grobstock, qui en fut d'autant plus impressionnée.

– On dit que sa pâtisserie est si bonne, ajouta-t-elle pour faire voir qu'elle suivait le courant.

– Oui, dit Manasseh, pour les pâtes feuilletées, il n'a pas son pareil.

– Les tartes de notre cuisinière sont tout aussi bonnes, interposa Grobstock, vexé.

– Nous verrons, répondit « l'invité », réservé. Bien que pour les gâteaux aux amandes, Hyman lui-même n'en fasse pas de meilleurs que ceux que je mange chez mon cousin Barzillaï, de Fenchurch Street.

– Votre cousin ! s'exclama Grobstock. Le grand marchand indien ?

– Lui-même, autrefois de la Barbade. Je dois cependant dire que votre cuisinière s'entend à la confection du café, bien que, je le devine, vous ne le receviez pas directement du planteur, comme les administrateurs de ma synagogue.

La curiosité de Grobstock reprit le dessus. Qui diable était cet homme ? Quel personnage se cachait derrière le *schnorrer* ?

– Vous m'accusiez d'avoir des statues de pierre dans ma maison. Et les lions qui se trouvent devant la vôtre ?

– Je n'ai pas de lions.

– Wilkinson me l'a dit. N'est-ce pas, Wilkinson ?

– Wilkinson est un calomniateur. Il s'agissait de la maison de Nathaniel Furtado.

Grobstock s'étouffa presque de chagrin. Il vit tout de suite que le *schnorrer* l'avait roulé : il était simplement allé tout droit porter les vêtements chez un riche revendeur.

– Faites attention, dit le *schnorrer*, vous répandez de la sauce sur votre gilet sans aucune considération pour moi.

Joseph se contint avec effort. Il se trahirait en discutant ouvertement, devant sa femme, pris qu'il était maintenant entre un réseau d'inexactitudes et son silence complice.

Il ne put cependant s'empêcher de murmurer, courroucé :

– Pourquoi avez-vous dit à Wilkinson que je lui avais donné l'ordre de porter votre malle ?

– Pour sauver les apparences. Comment pouvait-il savoir que nous nous étions disputés ? Il aurait pu penser que vous aviez manqué à vos devoirs envers votre hôte.

– Tout cela est bien joli. Mais pourquoi avez-vous vendu mes vêtements ?

– Vous ne vous attendiez pas à ce que je les porte ? Non, grâce à Dieu, je sais me tenir à ma place.

– Que dites-vous, monsieur da Costa ? demanda son hôtesse.

– Oh ! Nous parlons de Dan Mendoza, interrompit Grobstock, volubile. Nous nous demandions s'il va battre Dick Humphreys, à Doncaster.

– Oh ! Joseph ! N'avez-vous pas suffisamment parlé de Dan Mendoza, hier soir, à souper ?

– Ce n'est pas un sujet dont, moi, je parle jamais, dit da Costa, fixant son hôte d'un ton de reproche.

En désespoir de cause, Grobstock exerça une pression sur le pied du mendiant, sachant bien qu'il vendait son âme au Roi des *schnorrers*, mais se sentant trop faible pour s'élever à la hauteur de la situation.

– Non, en général, la boxe ne forme pas le thème des conversations de da Costa, admit-il. Comme Dan Mendoza est du rite portugais, je demandais tout simplement s'il fréquentait parfois la synagogue.

– Si on me laissait faire, grogna da Costa, il serait excommunié. C'est une brute, un profanateur, il défigure l'image de Dieu.

– Non, par Dieu ! s'écria Grobstock, excité. Si vous l'aviez vu tomber le Badger en trente-cinq minutes sur un ring de vingt-quatre pieds !

– Joseph, Joseph ! Souviens-toi, c'est le jour du Shabbat, aujourd'hui, intervint madame Grobstock.

Et da Costa, sévère :

– J'échangerais volontiers notre Dan Mendoza pour votre David Lévi.

David Lévi était l'ornement, la parure littéraire du ghetto : c'était un humble savetier-chapelier qui cultivait la langue hébraïque et les muses.

Il avait même entamé une polémique avec le docteur Priestley, qui venait de découvrir l'existence de l'oxygène, et Tom Paine, qui venait de découvrir l'existence de la raison.

– Peuh ! David Lévi ! Le fou ! Il ne gagne rien avec ses livres.

– Vous devriez souscrire davantage à ses œuvres, répliqua Manasseh.

– Oui, si vous étiez l'auteur, répondit Grobstock, grimaçant.

– J'ai acheté six exemplaires de sa *Lingua Sacra* et une douzaine de sa traduction du Pentateuque, déclara Manasseh, digne et sentencieux.

– Vous pouvez vous le permettre. Moi, il faut que je gagne mon argent.

L'hôtesse s'interposa :

– Cela est bien quand même à monsieur da Costa ; combien d'hommes, nés fortunés, restent indifférents aux sciences et aux arts !

– Vrai, trop vrai, hélas ! dit da Costa. Des hommes attachés aux biens de ce monde, pour la plupart.

Après souper, il débita les grâces des plus gaiement, assisté de Yankelé. Avant de se retirer, il dit à son hôtesse :

– Que le Seigneur vous donne une nombreuse postérité.

– Merci, répondit-elle, émue.

– Je serais si heureux de marier votre fille, si vous en avez une.

– Vous êtes bien aimable, murmura-t-elle.

Mais ces mots furent étouffés par une exclamation de son mari :

– Vous, épouser ma fille !

– Et qui donc se meut dans une meilleure société ? Qui serait plus à même de lui trouver un meilleur parti ?

– Oh ! Dans ce sens-là !

– Quel autre sens ? Vous ne voudriez pas que moi, un sépharade, je l'épouse moi-même ?

– Ma fille n'a pas besoin de vos services, répartit Grobstock sèchement.

– Pas encore, assentit Manasseh, en se levant pour partir. Mais quand le moment viendra, où trouverez-vous un meilleur agent matrimonial ? On reconnaît ma main dans le mariage des filles de plus grands hommes. Vous voyez, quand je protège un jeune homme ou une jeune fille, ce n'est pas à la suite d'une connaissance superficielle. J'ai pu les étudier dans la vie intime de leur foyer et, avant toutes choses, je suis à même de dire s'ils ont des dispositions bonnes et charitables. Bon Shabbat !

– Bon Shabbat ! répondirent l'hôte et l'hôtesse, en guise d'adieu.

Monsieur Grobstock pensa que, malgré ses belles connaissances, l'énigmatique personnage aurait pu lui serrer la main.

– Par ici, Yankelé, dit Manasseh, entraînant son protégé vers la porte. Je suis si heureux que vous ayez pu m'accompagner ! Nous reviendrons.

Chapitre III

Dans lequel Sa Majesté va au théâtre et est courtisée.

Manasseh le Grand, premier mendiant d'Europe, flânait au Goodman's Fields, escorté par son parasite polonais, tous deux digérant avec sérénité le souper offert par le trésorier de la Grande Synagogue, Joseph Grobstock. Tout à coup une musique martiale, déchirant l'air silencieux du crépuscule, fit tressaillir le *schnorrer*. Du Tenterground débouchait un détachement de recrues, pittoresques dans leurs uniformes de corvée blancs, sur lesquels se dessinait gracieusement la silhouette des officiers montés, magnifiques dans leur pourpoint bleu et leur pantalon à bande écarlate.

– Ah ! dit da Costa, la poitrine gonflée, voilà mes soldats qui passent.

– Qva, vos soldats ! cria Yankelé, étonné.

– Oui ! Ne les voyez-vous pas là-bas, qui s'en retournent à l'India House, Leadenhall Street ?

– Voï, et pvis après ? demanda Yankelé, haussant les épaules, la paume des mains tournée en dehors.

– Et puis après ? J'espère que vous n'avez pas encore oublié que le gros benêt à la maison duquel je viens de vous inviter est un directeur de la Compagnie des Indes Orientales : ce sont ses soldats.

– Oh ! dit Yankelé, dont l'air mystifié s'épanouit en un sourire, sourire tôt disparu sous le regard sévère de l'Espagnol.

Yankelé était, par nature, un fin comique ; il lui en coûtait de prendre son patron aussi au sérieux qu'il le faisait lui-même. Il est vrai que si Manasseh Bueno Barzillaï Azevedo da Costa avait eu un sens de l'humour plus développé, sa majesté en aurait souffert. Les hommes d'action ne voient que d'un œil. César ne serait pas venu et n'aurait pas vaincu, s'il avait vraiment vu.

Blessé dans sa vanité par l'expression sarcastique de son client, le patron marchait silencieusement, emboîtant le pas aux soldats.

– Quelle belle nvit ! risqua Yankelé, pour se faire pardonner.

Sans le vouloir il disait vrai. La lune perçait les nuages, la brise était embaumée, l'ombre irrégulière du feuillage barrait le sentier et la musique jouait un air à la fois de guerre et d'amour. Comment cela lui vint-il à l'esprit, on ne sait au juste ; en tout cas Yankelé se mit à penser à l'adorable fille de da Costa. Il entrevoyait son visage flottant dans le clair de lune.

Manasseh haussa les épaules, inapaisé.

– Quand on a bien soupé, la nuit est toujours belle, répondit-il, maussade.

On eut dit que les nuages avaient effacé la lune et qu'un voile épais était tombé sur le doux visage de la charmante fille de da Costa. Mais Yankelé se ressaisit complètement.

– Ah ! voï, dit-il, vous m'avez offert une bien belle svarée.

Le Roi des *schnorrers* agita son bâton d'un air détaché.

– La nvit est toujours belle, quond jé svis avec vous, ajouta Yankelé, intrépide.

– Il est vraiment étrange, répliqua Manasseh, méditatif et rêveur, que j'aie admis à mon foyer et à la table de Grobstock quelqu'un qui, après tout, n'est qu'un demi-frère en Israël.

– Mais Grobstock est aussi un *tedesco*, protesta Yankelé.

– C'est ce qui m'étonne aussi d'ailleurs ; je ne comprends pas comment j'ai pu me laisser aller à devenir aussi familier avec lui.

– Vous voyez, risqua timidement Yankelé. Pét-être que si Grobstock il avait eu une fille, vous auriez pu l'épouser.

– Gardez votre langue ! Un sépharade ne peut épouser une *tedesco* : ce serait déroger.

– Voï, mais en rétournant le raisonnement, un *tedesco* il peut épouser une sépharade ; il s'élève, non ?

Et d'un air ingénu :

– Si la fille de Grobstock elle vous avait épousé, elle sé serait élevée.

– C'est juste, admit Manasseh. Mais comme la fille de Grobstock n'existe pas et que ma femme, elle, existe...

– Voï, mais si vous étiez moi, préféreriez-vous épouser une *tedesco* ou une sépharade ?

– Une sépharade, bien entendu. Mais...

– Jé veux, on toutes choses, être guidé par vous, interrompit en toute hâte le Polonais. Vous êtes l'homme lé pliss sage qué j'aie jamais connu.

– Mais…

– Né lé niez pas. Vous l'êtes. Lé pliss sage. Je vais mé mettre dès à présont en campagne ; il faut qué jé trouve une fille sépharade et qué jé l'épouse. Mais pét-être couronnerez-vous vos conseils on choisissont pour moi.

Manasseh était visiblement attendri. Puis, hésitant :

– Je ne connais pas votre goût.

– Oh ! N'importé quelle jeune fille Espagnole sérait une perle, même si son visage ressomble à un pain azyme. Je préférerais quond même une fleur dé Pontecôte.

– Quel genre de beauté préférez-vous ?

– Célvi de votre fille, répondit carrément le Polonais.

– Il n'y en a pas beaucoup comme elle, répartit da Costa, ne se doutant de rien.

– Non. Elle est comme la rose dé Sharon. Il faut aussi dire qué les pères beaux ils né sont pas nombreux.

Manasseh réfléchit.

– Il y a la fille de Gabriel, le veilleur. On le considère comme bien fait et de tenue irréprochable.

– Pvah ! Merci ! Elle est laide à ompêcher la vénue du Messie. On dirait son père craché ! Et pvis, quelle occupation ? Vous, mé conseiller de choisir mon épouse dons une famille d'une si basse classe ? N'êtes-vous pas mon bienfaiteur ?

– Oui, mais je ne vois pas, pour le moment, parmi mes connaissances, une jeune fille, jolie, qui pourrait vous convenir.

Yankelé le regarda d'un air fripon et, avec un sourire insinuant :

– Né dites pas cela ! N'avez-vous pas expliqué à Grobstock qué vous étiez lé prémier des entremetteurs ?

Manasseh secoua la tête.

– Non, non, vous avez raison, dit Yankelé, humblement. Il mé sérait difficile dé trouver une jeune fille réellemont belle, à moins qué jé n'épouse votre Deborah on personne.

– En effet, vous avez raison, ce serait difficile.

Yankelé fit le plongeon, hardiment.

– Et pourqva ne pourrai-je espérer vous appéler beau-père ?

Le visage de Manasseh se tordit d'indignation et de stupéfaction.

Il s'arrêta.

– Oh ! cé doit être un spectacle intéressont, dit rapidement Yankelé, montrant une affiche flamboyante représentant un terrible fantôme planant sur de sombres remparts.

Ils étaient arrivés à Leman Street et se trouvaient devant le *Goodman's Fields Theater*. Le visage de Manasseh s'éclaircit et, gracieux :

– C'est le « Spectre du Château ». Aimeriez-vous voir cette pièce ?

– Voï, mais la représontation est presque terminée…

– Oh ! non.

Et parcourant le programme :

– On a commencé par une farce de O'Keefe. La soirée est à peine entamée ; la pièce doit tout juste commencer.

– Mais c'est Shabbat… Il est défondu dé payer.

Le front de Manasseh se plissa de nouveau, justement courroucé et surpris.

– Croyez-vous donc que j'allais payer ?

– Non... mais vous n'avez pas dé billet ?

– Un billet ? Moi ? Voulez-vous me faire le plaisir d'accepter une place dans ma loge ?

– Dons votre loge ?

– Oui, elle est très spacieuse. Suivez-moi. Par ici. Je n'ai pas mis les pieds au théâtre depuis plus d'un an ; j'ai trop à faire. Ce sera un changement agréable.

Yankelé, déconcerté, n'osait avancer.

– Par cette porte, montra Manasseh, encourageant. Allons, venez ! Marchez devant.

– Mais ils né mé laisseront pas ontrer...

– Ils ne nous laisseront pas entrer ! Quand, moi, je vous offre une place dans ma loge ! Êtes-vous fou ? Puisqu'il en est ainsi, j'insiste pour que vous entriez seul, sans moi. Je vais vous montrer que Manasseh Bueno Barzillaï Azevedo da Costa est un homme dont la parole fait aussi autorité que la loi de Moïse et est aussi vraie que celle du Talmud. Entrez tout droit, par la porte du milieu, et si l'employé essaye de vous arrêter, dites-lui simplement que M. da Costa vous a donné une place dans sa loge.

N'osant faire voir son scepticisme – bien plus, presque hypnotisé par son extraordinaire protecteur – Yankelé posa un pied dans le vestibule. Puis se retournant :

– Mais vous allez vénir aussi ?

– Oh, oui ! Je n'ai pas l'intention de manquer la pièce. N'ayez crainte.

Yankelé entra hardiment, frôlant le gardien du petit théâtre, sans avoir l'air de s'apercevoir de sa présence. En vérité ce dernier fut tellement impressionné qu'il allait presque laisser passer le *schnorrer* comme il faisait pour les spectateurs qui sortaient pendant les entr'actes. Mais Yankelé était vraiment trop loqueteux pour entrer par une porte autre que celle des coulisses ; il ressemblait à ces créatures indéfinissables qui gravitent mystérieusement autour des portes de service des théâtres. Se ressaisissant juste à temps, le préposé (un jeune cockney à l'air peu déluré) interpella l'intrus.

– Eh, là-bas !

– Qué voulez-vous ?

– Où est votre billet ?

– J'ai pas bésoin dé billet.

– Ah ? Mais moi, j'en ai besoin, rétorqua l'humoriste.

– M. da Costa m'a donné une place dons sa loge.

– Oh ! Vraiment ! Vous en feriez serment à la barre ?

– Voï ! Sur ma tête.

– Une place dans sa loge ?

– Voï.

– Vous avez bien dit M. da Costa ?

– Lvi-même.

– Bon ! Alors, par ici.

Et l'humoriste montra la rue. Yankelé ne bougea pas.

– Par ici, mon gars, répéta le petit cockney, péremptoirement.

– Jé vous dis qué jé vais dons la loge dé M. da Costa.

– Et moi je vous dis que vous allez voir dans le ruisseau si j'y suis.

Et saisissant Yankelé par la peau du cou, il s'aida du genou pour mettre l'indésirable à la porte.

– Qu'est-ce à dire ?

Ces mots retentirent comme un coup de tonnerre. L'humoriste relâcha le *schnorrer* et, levant les yeux, vit, se dressant devant lui et le dominant, un personnage étrange, dépenaillé mais imposant, drapé dans une dignité courroucée.

– Pourquoi houspillez-vous ce pauvre homme ?

– Il voulait se faufiler sans payer, répondit le petit cockney, s'excusant et accusant à la fois. Il arrive sans doute de Saffron Hill. Il m'a raconté une blague, une histoire de brigands sur une place dans une loge.

– Dans la loge de M. da Costa, je suppose ? demanda Manasseh avec un calme de mauvais augure, l'œil menaçant.

– Oui… répondit l'humoriste, surpris et quelque peu inquiet.

Alors l'orage éclata.

– Impertinent coquin ! Petit freluquet ! Vilain drôle ! C'est ainsi que vous refusez d'admettre mon hôte dans ma loge !

– Vous êtes monsieur da Costa ? bredouilla l'employé.

– Oui, je suis monsieur da Costa, mais vous, vous ne resterez pas longtemps au contrôle si c'est ainsi que vous traitez les gens qui viennent voir vos pièces. Oui dà ! Parce que cet homme a l'air pauvre, vous vous croyez autorisé à faire le bravache, à le prendre de haut ; pardonnez-moi, Yankelé, je regrette de ne pas avoir pu arriver ici avant vous ; je vous aurais épargné cette insulte. Quant à vous, jeune homme, apprenez qu'il ne faut pas juger sur les apparences. J'ai de bons amis qui pourraient, quand il

leur plaira, acheter votre théâtre, vous et votre misérable petite âme et, à les regarder, vous les prendriez pour des vagabonds. Ouvrez l'œil, sinon, un jour ou l'autre, vous tomberez sur une personne de qualité, qui à son tour vous tombera dessus.

– J'en suis bien fâché, monsieur.

– Ne vous adressez pas à moi. C'est à mon hôte que vous devez une excuse. Oui, et par Dieu, il faudra que vous vous excusiez, bien qu'il ne soit pas un ploutocrate, mais bien ce dont il a l'air. Si je veux faire plaisir à un malheureux qui n'a peut-être jamais été au théâtre de sa vie, je ne suis pas obligé, ce me semble, de l'envoyer à l'amphithéâtre ? Je peux lui donner un coin dans ma loge, je présume ? Il n'y a aucune règle contre cela, je suppose ?

–Non, M'sieur ; j'peux pas dire qu'il y en ait une. Vous conviendrez cependant que c'est plutôt étrange.

– Étrange ? Bien sûr que c'est étrange. La bienveillance et les égards envers les pauvres sont, en effet, étranges. Les pauvres sont toujours piétinés, traités, non comme des hommes, mais bien comme des chiens. Si j'avais invité un petit fat, pris de boisson, vous l'auriez reçu chapeau bas (non, non, inutile de l'ôter maintenant ; c'est trop tard). Mais, par Dieu, un pauvre homme sobre !... Je me plaindrai à la Direction, et vous pouvez vous estimer heureux de ne pas recevoir ma canne sur vos épaules par-dessus le marché.

– Mais comment pouvais-je deviner, M'sieur...

– Ne vous tournez pas vers moi, je vous l'ai déjà dit. Si vous avez quelque chose à dire pour excuser votre honteuse conduite, adressez-vous à mon invité.

– Vous me pardonnerez cette fois, M'sieur, implora le jeune humoriste, en se tournant vers Yankelé.

– La prochaine fois vous mé croirez pét-être, quond jé vous dirai qué j'ai une place dons la loge dé M. da Costa, répondit Yankelé d'un ton de léger reproche.

– Allons, si vous êtes satisfait, Yankelé, ajouta Manasseh, bourru, je n'ai plus rien à ajouter. Montrez-nous le chemin de notre loge, jeune homme.

Le jeune homme s'inclina et les précéda dans le corridor. Tout à coup il se retourna et, timide :

– Quelle loge, s'il vous plaît ?

– Triple sot ! De laquelle peut-il s'agir ? Celle qui est inoccupée, bien entendu.

– Mais, M'sieur, il y a deux loges vides : celle d'avant-scène et celle de la galerie.

– Benêt ! Ai-je l'air de quelqu'un qui a sa loge au poulailler ? Retournez à votre poste, je trouverai la loge tout seul. Que Dieu vous envoie un peu de sagesse ! Allez vite, on pourrait se faufiler dans le théâtre pendant votre absence – et ce serait justice.

Le petit homme s'esquiva, abasourdi mais heureux d'échapper à cette écrasante personnalité, et quelques secondes après, Manasseh entrait d'un pas majestueux dans la loge vide, suivi par Yankelé dont la bouche n'était plus qu'une grimace et l'œil un clignement. Au moment où l'Espagnol s'asseyait, quelques spectateurs trouvant que l'entr'acte avait suffisamment duré frappaient des pieds et des mains. Manasseh allongea le cou pour mieux embrasser l'ensemble de la salle. De leur côté les spectateurs, trop heureux de se distraire, s'efforcèrent de

le voir – et allongèrent les leurs. D'aucuns, croyant qu'on applaudissait le nouvel arrivé, qui semblait être un étranger noble et distingué, se joignirent à cette manifestation. Tel un crépitement, les applaudissements se propagèrent et, en un instant, Manasseh devint le point de mire de tous. Ovationné, il s'inclina à deux ou trois reprises, digne et nullement ému.

Quelques-uns le reconnurent ; ce ne furent pas ceux qui s'amusèrent le moins. L'auditoire était, en effet, composé en grande partie de Juifs, car *Goodman's Fields* était le théâtre du ghetto et le Shabbat ne formait plus un obstacle suffisant pour cette génération relâchée. Allemands et Polonais formaient une joyeuse famille, et fréquentaient régulièrement ce théâtre inélégant. Les distinctions de rang et de classe étaient abolies. L'amphithéâtre interpellait le balcon, et le parterre fraternisait avec les loges. Les soupers étaient dressés sur les bancs.

Dans une loge qui donnait immédiatement sur le parterre, une corpulente juive se tenait raide dans sa robe de mousseline indienne dernier cri, le cou agrémenté d'une rivière de diamants, un croissant en brillants surmontant une tête qui disparaissait sous des cascades de boucles et de fleurs.

– Betsy ! cria une voix féminine et joviale venant du parterre.

Betsy ne bougea pas, mais ses joues s'empourprèrent. Elle s'était élevée dans le monde et « semait » maintenant son ancienne amie.

– Betsy ! répéta la brave femme bien intentionnée. Il faut que vous goûtiez un morceau de mon poisson frit.

Et elle lui tendait une tranche de carrelet froid, d'un magnifique brun caramel.

Betsy se dissimula en se reculant dans le renfoncement de sa loge, essayant sans succès de se composer un air indifférent. Le lever du rideau vint à point à son secours. Le fantôme apparut. Yankelé, qui n'avait jamais vu que quelques représentations privées, telles que la punition du méchant Haman et le triomphe de la reine Esther (il avait même joué ce dernier rôle déguisé avec les vêtements de sa mère), était aux anges et frémissait de joie, profondément remué par les tableaux terribles et émouvants du mélodrame fantasmagorique. L'impression produite fut si forte qu'à la fin du second acte seulement il put maîtriser l'émotion que lui causaient les malheurs de la belle héroïne, et remettre insensiblement la conversation sur le terrain matrimonial.

– Nous terminons la svarée de splondide façon.

– J'en suis fort aise. C'est, en effet, un spectacle plaisant, répondit Manasseh, plein de dignité satisfaite.

– Et votre fille Deborah ? Va-t-elle quelqué fois au théâtre ? risqua Yankelé timidement.

– Non, je ne sors pas mes femmes. Leur place est à la maison. Comme il est écrit, je n'appelle pas ma femme « femme », mais bien « foyer ».

– Voï, mais ponsez comme elles s'amuséraient.

– Nous ne sommes pas ici-bas pour nous amuser.

– Vrai, très vrai. Nous sommes sur terre pour observer la loi dé Moïse : né mé rappelez pas qué jé svis un pécheur on Israël.

– Comment cela ?

– J'ai vingt-cinq ons... et pas oncore dé femme.

– Oh ! Vous deviez en avoir plusieurs en Pologne.

– Sur mon âme, non ! Une seulemont et j'ai obtenu un *gett*[1] pour cause dé stérilité. Vous pouvez écrire au rabbin dé ma ville.

– Pourquoi écrirais-je ? Je ne m'occupe que de mes affaires.

– Mais jé désire que vous on fassiez votre affaire.

Manasseh le fixa :

– Vous recommencez ?

– Ce n'est pas tont votre fille qué jé désire avoir comme femme mais bien vous comme beau-père.

– Cela ne se peut, répondit da Costa plus doucement.

– Oh ! Qué ne suis-je né sépharade ! soupira Yankelé dans un gémissement.

– C'est trop tard, maintenant.

– On dit qu'il est jamais trop tard pour bien faire. On peut pas sé convertir au rite portugais ? Jé pourrais facilemont prononcer l'hébreu de votre façon, pliss savonte et pliss distinguée.

– Notre judaïsme ne diffère pas essentiellement du vôtre. C'est une question de naissance, de sang. Vous ne pouvez pas changer votre sang. Et comme il est dit : « Le sang est la vie. »

– Voï, jé sais, jé sais qué jé veux monter trop haut ! Oh ! Pourqva êtes-vous dévenu mon ami ? Pourqva m'avez-vous laissé croire qué vous aviez dé la sympathie pour moi – jé ponse à vous nuit et jour – et maintenont, quond jé vous

1. Divorce. (NdT).

demande d'être mon beau-père, vous mé répondez : « Impossible. » Vous m'onfoncez un couteau dons lé cœur. Ponsez un peu comme jé serais fier et heureux dé pouvoir vous appeler mon beau-père. Ma vie elle vous appartiendrait. Mon unique ponsée sérait d'être digne d'un homme comme vous.

– Vous n'êtes pas le premier que je me suis vu obligé de refuser, répondit Manasseh ému.

– Qué m'importe ! Vous né mé consolez pas en m'apprenont qu'il y a d'autres *schlemihls*. Commont jé vais pouvoir vivre sons vous comme beau-père ?

– Cela me fait de la peine, beaucoup, beaucoup de peine.

– Alors jé né vous suis pas indifféront ! Jé né veux pas désespérer ! Jé n'accepte pas votre réponse. Qu'est-ce que cé song qui divisérait les Juifs ? Lé song qui m'ompêcherait dé dévénir lé geondre du seul homme que j'aie jamais aimé ? Né dites rien. Laissez-moi vous réfaire ma démonde – dons un mois, dons un on – j'attondrais même douze mois, si vous mé promettez dé né pas vous ongager onvers un autre homme.

– Mais si je devenais votre beau-père – remarquez bien que je dis si – non seulement je ne vous entretiendrais pas, mais vous auriez à entretenir ma Deborah.

– Eh bien ?

– Mais vous n'êtes pas capable d'entretenir une femme !

– Pas capable ? Qu'est-ce qui vous a dit céla ? cria Yankelé, indigné.

– Vous-même ! Au début de notre amitié, ne m'avez-vous pas dit que vous étiez pauvre comme Job ?

– C'est lé *schnorrer* qui parlait alors. Maintenont c'est lé prétondont qui vous parle.

– C'est exact, admit Manasseh, appréciant instantanément le *distinguo*.

– Et comme prétondont jé vous dis qué jé *schnorre* suffisammont pour ontretenir deux femmes.

– Et, comme prétendant, vous adressez-vous à da Costa père ou à da Costa agent matrimonial ?

– Chut ! crièrent les spectateurs de tous les côtés de la salle, tandis que le rideau se levant, le bruit des conversations mourait. Mais l'esprit de Yankelé n'était plus sur la scène. Le fantôme avait cessé de le faire tressaillir et son cœur ne battait plus pour l'héroïne. Sa cervelle était bourrée de chiffres, il additionnait tous les sous qu'il *schnorrait* de bric et de broc, se livrant ainsi, fiévreusement, à des calculs sur son revenu. Il sortit même un morceau de papier chiffonné et un crayon, mais les remit rapidement dans sa poche sous le regard de Manasseh et, s'excusant :

– J'oubliais. Étont au théâtre j'avais perdu dé vue que c'était Shabbat.

Et il continua à calculer mentalement – ce qui, bien entendu, n'était plus travailler...

À la sortie du théâtre les deux mendiants décidèrent de profiter de l'air frais du soir pour se promener. Ils n'étaient pas encore sortis du vestibule que Yankelé, empressé, commença :

– Jé gagne au moins çont cinquonte livres sterling – il s'interrompit pour répondre au salut du petit contrôleur qu'il coudoyait – çont cinquonte livres par on.

– Oh ! fit Manasseh respectueusement étonné.

– Voï. Je viens dé faire lé calcul. J'ai dix sources dé charité.

– Comme il est écrit, interrompit Manasseh, parlant avec onction : « Le monde a été créé avec dix maximes. Il y a eu dix générations de Noë à Abraham. Notre père Abraham a été mis à l'épreuve dix fois. Il y eut dix miracles en Égypte et dix dans la mer Rouge. Dix choses furent créées la veille du Shabbat, dans le crépuscule. Et l'on dira à l'avenir : "Le riche donne de dix façons au pauvre." » Continuez, Yankelé.

– Il y a d'abord mon allocation dé la synagogue – huit livres. Jé mé présonte une fois par sémaine et reçvuas une démi-couronne.

– Est-ce tout ? Notre synagogue alloue trois shillings six pence.

– Ah ! jé vous disais bien que vous étiez une race sipérieure !

– Mais cela ne fait que six livres dix !

– Jé sais. Les autres tronte shillings sont représontés par les pains azymes, et les provisions dé la Pâques, fournies gratvitemont. Onsvite, il y a dix livres pour aller frapper aux portes...

– Arrêtez ! Arrêtez ! cria Manasseh pris d'un scrupule soudain. Dois-je écouter ces détails financiers le jour du Shabbat ?

– Certainemont, quond ils ont trait au mariage qui est un commondemont. On réalité, nous discutons dé la Loi.

– Vous avez raison. Continuez. Mais rappelez-vous bien que même si vous prouvez que vous *schnorrez* suffisamment pour nourrir une femme, je ne m'engage pas à donner mon consentement.

– Vous êtes déjà un père pour moi – pourqva né voulez-vous pas être un beau-père ? On tout cas vous m'on trouvérez un, ajouta rapidement Yankelé, voyant de nouveau le regard de Manasseh s'assombrir.

– Non, non, ne parlons pas affaires le jour du Shabbat, répondit ce dernier évasivement. Continuez l'exposé de vos revenus.

– Dix guinées pour aller frapper aux portes. J'ai vingt clionts qui...

– Une minute ! Je ne puis laisser passer ceci comme une source de charité.

– Pourqva pas ? Elle est pourtont exacte.

– Peut-être. Mais aller frapper aux portes, c'est nettement travailler.

– Travailler ?

– Ou alors, si, dans ces conditions, aller de bonne heure, le matin, de porte en porte, réveiller vingt personnes pieuses qui désirent assister au service matinal n'est pas travailler, le sonneur de cloches chrétien est un mendiant. Non ! Non ! Je ne puis reconnaître cette source de bénéfices comme légitime.

– Mais la plipart des *schnorrers* ils sont « frappeurs »...

– La plupart des *schnorrers* sont payés pour assister aux offices ou chanter les Psaumes, répartit l'Espagnol, cinglant. Mais je trouve que c'est déroger. Comment ! Assister à un office contre paiement ? Se louer pour adorer son Créateur ? Prier dans de telles conditions, c'est travailler.

Sa poitrine était gonflée d'une majestueuse colère. Le petit *schnorrer* protesta :

– Jé né svis pas dé votre avis. Travailler ? Dons cé cas qué dites-vous des ministres officionts, des prédicateurs ? Être attaché à la congrégation mé rapporte quatorze livres par on.

– Quatorze livres ? Tant que cela ?

– Voï. Voyez-vous, jé n'ai pas seulemont la synagogue, j'ai aussi mes clients particuliers. Quond une famille est on deuil, les dix personnes indisponsables à la prière né sont pas toujours présontes, alors j'offre mes services. Commont pouvez-vous appéler cela travailler ? C'est dé l'amitié. Et pliss on mé paie, pliss jé mé sons d'amitié, déclara Yankelé avec un clignement d'œil. Et pvis l'administration mé donne un pétit extra comme crieur public, pour annoncer les morts.

Dans ces temps primitifs, alors qu'un journal israélite était une chose dont on n'avait aucune idée, les avis de décès étaient criés par un *schnorrer* péripatéticien qui parcourait le ghetto en agitant une pyxide – un tronc de cuivre avec une poignée et un couvercle fermé par un cadenas. En entendant cet avertisseur de mort, les curieux demandaient : « Qui est mort aujourd'hui ? » Et le *schnorrer* répondait : « Untel ben Untel. Enterrement tel jour. Prières funèbres telle heure. » L'interrogateur mettait pieusement son obole dans la pyxide, et le produit de la quête était remis à la « Sainte Confrérie », la confrérie des Derniers Devoirs.

– Pét-être appélez-vous cela travailler ? conclut Yankelé d'un ton de timide défi.

– Mais certainement. Comment l'appelez-vous, vous ?

– Dé la marche. Ça mé maintient on bonne sonté. Une fois, un dé mes clionts (à qui jé *schnorrais* deux shillings six

par sémaine), fatigué dé mé voir révénir chaque vendredi, mé proposa dé mé donner six livres, on bloc, pour l'année. J'ai refusé.

– Mais c'était une proposition très intéressante. Il ne déduisait que dix shillings pour l'intérêt.

– Oh ! Ça m'était égal. Jé voulais qu'il mé donne une livre dé pliss pour mé dédommager dé mé priver dé promenade ; il n'a pas voulu, dé sorte qu'il continue à mé donner une démi-couronne par sémaine. Il y a dé ces personnes charitables qui sont terriblemont mesquines. Mais cé que jé veux surtout vous faire remarquer c'est que, avec ma boîte, jé parcours surtout les ries où demeurent mes clionts, cé qui réhausse oncore ma situation auprès d'eux.

– Non, non, c'est une grave erreur. Comment pouvez-vous être assez sot pour croire cela ? Certes les philanthropes sont de cet avis, mais vous savez fort bien que *schnorrer* et travailler doivent être tenus strictement séparés. Un seul homme ne peut faire deux choses proprement. Il doit choisir une profession et s'en tenir là. Un jour, un mien ami, au lieu de me consulter, succomba sous les avis des philanthropes. Il avait un des circuits provinciaux les plus rémunérateurs du Royaume mais, dans chaque ville, il eut le tort d'écouter les exhortations au travail des présidents de consistoires ; aussi, en fin de compte, plaça-t-il ses économies en bijouterie et il se mit à exercer le métier de colporteur. Tous les présidents de consistoires lui achetèrent quelque chose pour l'encourager (tout en marchandant tellement qu'il ne restait presque plus de bénéfice) et tous lui exprimèrent leur plaisir de le voir travailler pour gagner sa vie, montrant ainsi une mâle indépendance. « Mais je

schnorre aussi », ajouta-t-il en tendant la main. Ce fut en vain. Il ne reçut pas un farthing : il avait commis une erreur irréparable. Un mot, un seul mot avait suffi pour lui faire perdre une des plus belles clientèles que *schnorrer* ait jamais eue, sans même obtenir un sou, comme compensation, pour son fonds de commerce. Yankelé, si vous voulez être guidé par moi, croyez-en ma vieille expérience, n'indiquez jamais aux philanthropes le moyen de vous venir en aide. Cela leur ôte toute satisfaction. Un *schnorrer* ne saurait faire trop attention. Et une fois que vous commencez à travailler, où vous arrêterez-vous ?

– Mais n'êtes-vous pas vous-même ageont matrimonial ?

– Ça ! tonna Manasseh, courroucé, ce n'est pas un travail, c'est un plaisir.

– Régardez-donc là-bas ! Voilà Henry Simons, s'écria Yankelé, espérant détourner l'attention de Manasseh.

Il ne fit qu'empirer les choses. Henry Simons était connu sous les noms de « Juif saltimbanque », « Henry le danseur », « Juif jongleur ». Il devint plus tard le héros d'un fameux procès en diffamation, pendant lequel l'Angleterre fut inondée d'un déluge de brochures pour et contre lui ; pour l'instant, il s'était simplement acquis un titre au mépris de ses confrères *schnorrers* en embrassant une carrière si anormale qu'elle laissait croire à un baptême préalable. Entouré par la foule, il faisait des singeries et des tours de passe-passe : une barbe irrégulière encadrait un ovale olivâtre empreint d'une profonde mélancolie. Une calotte de velours d'où s'échappaient quelques boucles et un mouchoir écarlate qui entourait sa ceinture complétaient ce curieux personnage.

– Voilà où mène le travail ! cria Manasseh. Cet Épicurien profane le saint Jour du Shabbat. Venez, venez. Un *schnorrer* est beaucoup plus certain de sa félicité dans le monde à venir. Non, décidément je ne donnerai pas ma fille à un homme qui travaille ou à un *schnorrer* qui fait des bénéfices illégitimes.

– Voï, mais tout céla n'ompêche pas que jé gagne de l'argent, persista Yankelé.

– Aujourd'hui, peut-être. Mais demain ? Vous n'avez aucune certitude. Le commerce peut se ralentir. Les gens peuvent devenir moins pieux, et vous perdrez votre place de « frappeur », ou plus pieux, et alors les assistants rétribués deviendront inutiles.

– Mais dé nouvelles synagogues s'ouvrent !

– Les nouvelles synagogues sont pleines d'enthousiasme, et leurs membres sont leurs propres assistants rétribués.

Yankelé cligna de l'œil :

– Au début, admit-il, mais lé *schnorrer* sait attondre ; son heure viendra.

Manasseh secoua la tête :

– Seul *schnorrer* est une occupation qui ne connaît pas de morte-saison. Tout peut disparaître, les plus grandes maisons de commerce peuvent s'effondrer, comme il est écrit : « Il humilie l'orgueilleux », mais le *schnorrer* est toujours en sûreté. Qu'importe ceux qui tombent ; il en reste toujours assez pour avoir soin de lui. Si vous étiez père, Yankelé, vous comprendriez mes sentiments. Comment puis-je permettre que le bonheur futur de ma fille repose sur une base aussi incertaine que le travail ? Non, non. Combien vous rapportent vos visites à domicile ? Tout dépend de cela.

– Vingt-cinq shillings par sémaine.

– Vraiment ?

– Par la loi dé Moïse. On pièces dé six pence, shillings, démi-couronnes. Qva ! À Houndsditch seulemont, j'ai deux ries ontières, sauf quelqués maisons.

– Oui, mais sont-elles sûres ? Les populations émigrent. Les bonnes rues deviennent mauvaises.

– Ces vingt-cinq shillings sont aussi sûrs qué la maison Mocatta. D'ailleurs j'ai tout inscrit chez moi ; vous pouvez inspecter mes livres si vous voulez.

– Non, non ! Si je n'avais pas confiance en vous, je ne m'arrêterais pas à votre proposition un seul instant. Je suis fort aise de voir que vous vous êtes spécialisé dans cette branche. J'ai toujours été d'avis que les riches devaient être visités chez eux, et je suis peiné de voir que cette note personnelle, ce contact avec ceux auxquels nous donnons l'occasion de faire de bonnes actions, sont remplacés par des circulaires impersonnelles. Nous nous devons à nous-mêmes de procurer aux classes riches le moyen de faire le bien avec leur cœur ; nous ne devons pas, en les négligeant, les acculer à la nécessité d'écrire, d'un cœur sec, un chèque, et leur faire perdre toute cette sympathie qui naît de la fréquentation personnelle – comme il est écrit : « La Charité délivre de la Mort. » Croyez-vous que des souscriptions publiées annuellement par un secrétaire ont un pouvoir rédempteur aussi grand que l'aumône glissée discrètement dans la main d'un pauvre homme qui se fait un point d'honneur de ne pas révéler à un autre donateur ce qu'il vient de recevoir ?

– Jé suis heureux qué vous né qualifiez pas dé travail cette quête à domicile, dit Yankelé, avec une pointe de sarcasme qui fut d'ailleurs perdue pour da Costa.

– Non, tant que le donateur ne peut montrer de reçu en échange. Et croyez-moi, Yankelé, il y a plus de cordialité dans une telle visite qu'il n'y en a à prier, contre argent, dans une maison en deuil.

– Oh ! dit Yankelé regimbant. Alors vous allez supprimer tous les anniversaires ?

– Anniversaires ? Qu'est-ce ?

– Comment ? Vous né savez pas ? Quond un homme a un anniversaire, il sé sont charitable cé jour-là !

– Ah ! Vous voulez dire quand il commémore l'anniversaire de la mort d'un membre de sa famille ? Nous, les sépharades, nous appelons cela la « Fête du Souvenir ». Mais y a-t-il suffisamment d'anniversaires, comme vous dites, dans votre synagogue ?

– Il pourrait y on avoir davontage. Jé né gagne que quinze livres onviron. Comme vous dites, notre colonie est trop réçonte. Lé cimetière dé Globe Road est aussi vide qu'une synagogue un jour dé semaine : les pères ont laissé leurs pères sur le continont et ont célébré les anniversaires là-bas. Mais dons quelqués années, il faudra bien qué des pères et des mères meurent ici, et chacun laisse deux ou trois fils qui auront des anniversaires, et chaque onfont deux ou trois frères et un père. Et pvis, chaque jour, dé nouveaux Jvifs allemonds débarquent ici, dé sorte que lé nombre des morts augmontera de pliss en pliss. En vérité, jé ponse qu'il né serait que justice dé doubler cette somme.

– Non, non, des faits ; il est indigne de spéculer sur les malheurs de nos semblables.

– Il faut que quelqu'un meure afin que jé pvisse vivre, répliqua Yankelé, malicieux. Lé monde est ainsi fait.

N'avez-vous pas dit que la charité délivre dé la mort ? Si les geons vivaient éternellemont, les *schnorrers* ils pourraient plus vivre du tout.

– Allons donc ! Le monde ne saurait exister sans *schnorrers*. Comme il est écrit : « Et le repentir, et la prière, et la charité évitent le châtiment. » La charité vient en dernier lieu ; c'est le summum, la plus grande chose du monde. Et le *schnorrer* est le plus grand homme du monde, car il est dit dans le Talmud : « Celui qui fait agir est plus grand que celui qui agit. » Par conséquent, le *schnorrer* qui provoque la charité est plus grand que celui qui la fait.

– Parlez du diable… interrompit Yankelé qui ne gardait son sérieux qu'avec difficulté quand Manasseh devenait grandiloquent et dithyrambique. N'est-ce pas Grunbaum, dont lé père a été enterré hier ? Traversons, sons lé faire exprès, et svhaitons-lvi une vie longue et heureuse.

– Grunbaum mort ! Quoi, le Grunbaum de la Bourse, ce fameux coureur de filles ?

– Lvi-même, dit Yankelé.

Puis, s'approchant du fils, il lui souhaita :

– Bon Shabbat, monsieur Grunbaum. Jé vous svhaite une longue vie. Quel coup pour la communauté !

– Cela me fait du bien de vous l'entendre dire, répondit le jeune Grunbaum, un sanglot dans la voix.

– Ah ! voï, dit Yankelé, étouffant. Votre père était un bon et brave homme – jiste dé ma taille.

– Je les ai déjà donnés à Baruch, le vitrier.

– Mais il a ses vitres ! Moi, jé né possède pour tout vêtemont que célvi que jé porte, et il ne va pas aussi bien que né l'auraient fait ceux dé votre papa.

– Baruch a été très malheureux, répondit Grunbaum sur la défensive. Il a eu un gros chagrin cet hiver et ne s'est pas encore remis d'aplomb. Un de ses enfants est mort et, malheureusement, juste au plus fort de la saison des boules de neige, de sorte que, par son deuil, il perdit une semaine de travail.

Et il s'éloigna.

– Ne vous ai-je pas dit que le travail était incertain ? s'écria Manasseh.

– Pas du tout, maintint le jeune *schnorrer*. Que dites-vous des dix guinées que jé mé fais en allont, à domicile, pondont la fête des Tabernacles, porter les bronches dé palmiers à faire agiter par les femmes qui né peuvent sé rondre à la synagogue, ou on allont, au Nouvel An, sonner dé la corne dé bélier pour ces mêmes mères afin qu'elles pvissent rompre leur jeûne ?

– Cette somme est trop minime pour faire l'objet d'une discussion. Continuez.

– Il y a aussi une somme, plus modeste oncore – juste la moitié –, qui provient des dons faits aux pauvres à l'occasion de la fête de Pourim ou des Lois, et onfin il y a environ dix livres par on, produit dé la vonte des vieux vêtemonts qui mé sont donnés. Et pvis on m'offre une quontité dé répas ; j'ai compté que ça représonte bien sept livres. Onfin, dé-ci, dé-là, jé récolte au moins dix guinées : vous savez bien, il y a toujours des legs, des dons, des distributions – l'imprévu. On ne sait jamais qui va mourir.

– Oui, admit Manasseh, je crois que le pourcentage que vous prévoyez pour l'imprévu n'est pas trop élevé. Je

me suis, moi-même, promené du côté d'Exchange Alley ou du café Sampson alors que les marchands de titres venaient de réussir un gros coup, et ils m'ont accordé un pourcentage très raisonnable de leurs bénéfices.

Et Yankelé, piqué d'une noble émulation :

– J'ai, on une minute, reçu deux souvérains dé Gédéon, lé chongeur. Il aime à distribuer des souvérains aux *schnorrers*, on faisont comme s'il né donnait qué des shillings, pour voir cé qu'ils feront. Les imbéciles s'en vont, lontemont ou à toute vitesse, faisant comme s'ils né s'étaient aperçus de rien, ou ils empochent l'argeont rapidemont. Mais les sages ils lvi font rémarquer qu'il y a erreur – et il leur donne un autre souvérain. Avec Gédéon, l'honnêtété est la meilleure ligne de conduite. Et pvis il y a lé rabbin de Falk, lé Baal Shem, lé grond kabbaliste. Quond...

– Mais, interrompit Manasseh avec un geste d'impatience, vous n'êtes pas encore arrivé à vos cent cinquante livres par an !

Le visage de Yankelé s'assombrit.

– Évidemmont, si vous refusez dé reconnaître dé si nombreuses sources dé bénéfices...

– Non, mais même en les comprenant toutes, vous n'arrivez qu'à cent quarante-trois livres, dix-neuf shillings.

– Allons donc ! s'exclama Yankelé stupéfait. Commont vous pouvez arriver à tont dé précision ?

– Croyez-vous que je ne sache pas faire une simple addition ? demanda Manasseh sévèrement. Ne sont-ce pas là vos dix propositions ?

	Livres	Shillings	Pence
1. Pension de la synagogue avec les extras de Pâques	8	0	0
2. Aller frapper aux portes	10	10	0
3. Visites à domicile	65	0	0
4. Comme assistant rétribué et porteur de pyxide	14	0	0
5. Anniversaires	15	0	0
6. Gratifications : branches de palmiers et trompettes	6	6	0
7. Cadeaux à l'occasion de Pourim etc.	3	3	0
8. Ventes de vieux effets	4	10	0
9. Repas gratuits représentant	7	0	0
10. Divers et imprévus	10	10	0
	143	19	0

– Un enfant pourrait faire cette addition, ajouta Manasseh durement, en guise de conclusion.

Yankelé était subjugué et consterné par la merveilleuse mémoire et le génie arithmétique de da Costa. Il se reprit cependant immédiatement :

– Bien ontondu, jé compte sur une dot que m'apportérait ma fioncée, né serait-ce que çont livres.

– Eh bien ? Placé en valeurs consolidées, cela ne vous rapporterait pas même quatre livres de plus, répondit Manasseh, instantanément.

– Lé reste viendra dé répas supplémontaires gratvits, répliqua Yankelé, non moins rapidement. Car lorsque j'aurai diminvé votre ménage dé votre fille, vos moyens vous permettront dé m'inviter à votre table pliss souvont que vous né lé faites maintenont.

– Pas du tout ! Car je sais maintenant combien vous êtes à votre aise, et vous inviter ne serait plus vous faire la charité.

– Oh ! si, dit Yankelé, insinuant. Vous êtes trop homme d'honneur, et lé philonthrope ignoréra certes cé qué j'ai dit à l'ageont matrimonial, au beau-père et au confrère *schnorrer*. Et pvis d'ailleurs, cé sérait on ma qualité de geondre et non pas dé *schnorrer* que vous m'invitériez à votre table.

– Oui, mais si nous nous plaçons sur ce terrain, vous m'inviteriez également à votre table.

– Je n'osais espérer que vous mé feriez cet honneur ; mais même dons ces conditions jé né pourrai jamais vous faire profiter dé répas aussi bons que ceux que vous m'offrirez ; vous voyez que la balonce ponche toujours on ma faveur.

– C'est exact, répondit da Costa, songeur. Mais il vous manque quand même environ une guinée.

Cette fois Yankelé était acculé. Mais, aussitôt, presque du tac au tac :

– Vous né comptez pas sur cé que j'économise par ma piété. Jé jeûne à peu près vingt fois par on ; sûremont céla réprésonte oncore une guinée au moins.

– Mais vous aurez des enfants !

Yankelé fit un geste vague et haussant les épaules :

– Ça, c'est l'affaire dé l'Éternel, béni soit-Il. Quond Il nous on onverra, Il leur donnéra la patûre. Et pvis n'oubliez pas que votre fille né saurait apporter une dot de çont livres. Cé serait insignifiont.

– Ma fille aura certainement une dot en rapport avec sa situation. Mais je lui cherchais un Roi des *schnorrers*.

– Eh bien ! Quond jé l'aurai épousée, jé lé serai.

– Comment cela ?

– J'aurai *schnorré* votre fille – la chose la pliss précieuse di monde. Bien pliss, j'aurai *schnorré* du Roi des *schnorrers* et, par-dessus lé marché, j'aurai *schnorré* vos bons offices comme ageont matrimonial.

Chapitre IV

Dans lequel le mariage royal est arrangé.

Manasseh Bueno Barzillaï Azevedo da Costa fut tellement impressionné par le dernier argument de son

aspirant-gendre qu'il y réfléchit en silence pendant toute une minute. Lorsqu'il répondit, le ton de sa voix fut plus respectueux encore qu'il ne l'avait été après la déclaration des revenus du jeune prétendant. Manasseh n'était pas de ces hommes qui vouent un culte à l'argent : de simples demandes ne l'en pourvoyaient-elles pas ? Il réservait son admiration pour l'intelligence – et l'intelligence, elle, n'était ni transférable, ni cessible.

– Il est vrai, dit-il, que si je cédais à vos importunités et vous donnais ma fille, vous vous seriez, par cela même, élevé au rang de Roi des *schnorrers*, mais une analyse de votre raisonnement va nous montrer que vous faites une pétition de principes.

– Quelle meilleure preuve désirez-vous obténir dé mes talonts dé mondiont ?

– Une preuve beaucoup plus solide : donnez m'en un échantillon. Je vous ai vu, une seule fois, essayer de *schnorrer*, et vous avez échoué.

– Moi ? Quond ?

– Ce soir, quand vous avez demandé au jeune Grunbaum les vêtements de son père mort.

– Mais il les avait déjà donnés !

– Et puis après ? Si quelqu'un avait donné mes vêtements, j'aurais demandé une compensation. Il faut vraiment vous élever au-dessus des rebuffades de cette espèce, Yankelé, si vous voulez être mon gendre. Non, non, je n'oublie pas le dicton des sages : « Donner sa fille à un ignorant, c'est la jeter, ligotée, à un lion. »

– Mais vous m'avez aussi vi *schnorrer* avec succès.

– Jamais ! protesta Manasseh avec véhémence.

– Si, souvont.

– De qui ?

– Dé vous, répliqua Yankelé, hardiment.

– De moi ! ricana Manasseh, appuyant sur le pronom avec un mépris indéfinissable. Qu'est-ce que cela prouve ? Je suis un homme généreux. Une véritable épreuve serait de *schnorrer* d'un avare.

– Eh bien, jé *schnorrérai* d'un avare, annonça Yankelé, dans un élan de désespoir.

– Vraiment ?

– Voï, choisissez un avare.

– Non, choisissez vous-même, dit da Costa, courtois.

– Voyons... Sam Lazarus, le boucher ?

– Non, pas Sam Lazarus. Il a une fois donné onze pence à un *schnorrer*.

– Onze pence ? murmura Yankelé, incrédule.

– Oui, c'était la seule façon qu'il avait de se débarrasser d'un shilling. Ce n'était pas une fausse pièce, elle avait simplement un défaut, mais personne n'en voulait. Il ne se trouva qu'un *schnorrer* pour l'accepter – encore fallut-il que le malheureux lui rendit un penny. Il est vrai que, par la suite, il dépensa ce même shilling dans la boutique de Lazarus. Mais un véritable, un grand avare, aurait plutôt ajouté à son magot ce mauvais shilling qu'un bon penny.

– Non, soutint Yankelé, il n'y aurait aucvne différonce, pvisqu'il né déponse pas.

– C'est juste, mais alors, dans ce cas, un avare n'est pas la personne dont on vient le plus difficilement à bout.

– Commont ça ?

– N'est-ce pas évident ? Voilà déjà Lazarus qui donne onze pence. Un avare qui ne dépense rien pour lui-même peut, exceptionnellement, être amené à se départir de quelque chose. C'est de l'homme qui ne se refuse aucun luxe et ne fait jamais aucun acte de charité qu'il doit être le plus difficile de *schnorrer*. Il a un emploi pour son argent : lui-même. Si vous diminuez ses réserves, vous le touchez à l'endroit le plus sensible, vous le volez dans son confort. *Schnorrer* d'un tel homme serait un acte plus haut et plus noble que de *schnorrer* d'un simple avare.

– Bien. Nommez votre homme.

– Oh ! non ! Je m'en garderai bien. Votre choix sera mon choix. Si je ne me fiais entièrement à votre honneur, rêverais-je un seul instant de faire de vous mon gendre ?

– Alors jé vais aller chez Mendel Jacobs, dé Mary Axe.

– Mendel Jacobs ? Oh ! non, voyons, il est marié. Un homme marié ne peut être tout à fait égoïste.

– Pourquva pas ? Une femme n'est-elle pas un confort ? Et pvis elle révient pét-être moins cher qu'une femme dé ménage.

– Ne discutons pas. Je ne veux pas de Mendel Jacobs.

– Simon Kelutski, lé négociont on vins ?

– Lui ? Il est généreux de son tabac à priser. Il a même été jusqu'à m'offrir une prise – à moi ! Bien entendu, je n'ai pas accepté.

Yankelé choisit successivement plusieurs noms, mais chaque fois Manasseh usa de son droit de veto et, en fin de compte, il eut lui-même une inspiration.

– N'y a-t-il pas, dans votre communauté, un rabbin dont l'avarice est proverbiale ? Quel est donc son nom ?

– Un rabbin ? murmura Yankelé, ingénument.

Son cœur battit plus vite.

– Oui, quelque chose comme rabbin Hareng !!

Yankelé secoua la tête. La ruine le guettait. Ses espérances s'effondraient.

– Je sais que c'est un nom dans ce goût-là. Rabbin Haddock ? Non, ce n'est pas cela. C'est rabbin Remords... quelque chose.

Yankelé vit que tout était fini pour lui.

– Voulez-vous dire lé rabbin Harong du Rémords ? demanda-t-il faiblement.

– Ah ! oui. C'est bien cela. Rabbin Hareng du Remords. Je ne l'ai jamais vu, mais d'après ce que j'entends, c'est un ivrogne, un sac à vin de l'espèce la plus méprisable. Si vous pouviez arriver à dîner avec lui, vous seriez, en vérité, un Roi des *schnorrers*.

Yankelé était pâle et tremblant.

– Mais il est marié ! dit-il.

– Dînez avec lui demain, répondit Manasseh, inexorable. Il fait spécialement bonne chère le jour du Shabbat. Soyez admis à sa table, et je vous admettrai dans ma famille.

– Mais vous né lé connaissez pas ! C'est impossible !

– Voilà bien l'excuse du mauvais *schnorrer*. Vous avez entendu mon ultimatum. Pas de dîner, pas de femme. Pas de femme, pas de dot.

– Et cé serait qva, cette dot ?

– Oh ! unique. D'abord il y aurait tout l'argent qu'elle recevra de la synagogue. Notre synagogue alloue des sommes considérables aux filles sans dot. Il y a des legs importants faits à cette intention.

Les yeux de Yankelé brillaient.

– Ah ! vous êtes des gentlemen, vous autres Espagnols !

– Et puis je crois bien que je ferais don à mon gendre de mes propriétés de Jérusalem.

– Vous avez des propriétés on Terre Sainte ?

– De tout premier ordre, avec des titres incontestables. Et, bien entendu, je vous donnerais également quelque province de ce pays-ci.

– Qva ?

– Pourrais-je faire moins ? Pour ma chair et mon sang ? Ah ! me voici arrivé. Il est trop tard pour vous inviter à entrer. Bon Shabbat. N'oubliez pas votre rendez-vous, demain, à l'heure du repas, avec le rabbin Hareng du Remords.

– Bon Shabbat, balbutia Yankelé.

Et, le cœur gros, il rentra en se traînant chez lui, à Dinah's Buildings, Tripe Yard, Whitechapel, où sa mémoire s'est conservée jusqu'à nos jours.

Le rabbin Hareng du Remords était un prédicateur sans chaire, qui n'avait pas de synagogue attitrée. Il avait un certain talent de panégyriste et allait dire les prières mortuaires dans les maisons en deuil. Gros et replet, avec un ventre débordant et une grande barbe rousse, c'était un homme dont les paroles de consolation tiraient les larmes des yeux. Il était connu pour être aussi indulgent envers lui-même dans sa vie privée que peu généreux en matière de charité. On ne confondait cependant pas les rôles : comme orateur funèbre il donnait satisfaction. Il était ponctuel, ne faisait pas attendre l'assistance et

montrait très adroitement qu' « il y avait encore du baume en Galaad ».

Il avait environ cinq façons de le montrer, les variantes dépendant des circonstances. Si, comme cela arrivait très fréquemment, la personne décédée lui était inconnue, il s'informait dans le vestibule : « Homme ou femme ? Garçon ou fille ? Marié ou célibataire ? Des enfants ? Jeunes ou âgés ? »

Quand il avait obtenu ces réponses, il était prêt. Il savait exactement laquelle de ses adresses de consolation il allait délivrer ; elles étaient suffisamment vagues et générales pour convenir aux circonstances les plus variées, et même lorsqu'il se méprenait sur les réponses qu'on lui faisait dans le vestibule, et dissertait sur le chagrin de la veuve déjà disparue d'un veuf, le résultat n'était pas nécessairement déplorable. Quant aux passages par trop impossibles, on pouvait dire que c'était la faute de l'auditoire qui avait mal entendu. Quelquefois – très rarement – il risquait une ou deux phrases supplémentaires qui cadraient avec l'occasion, mais avec une grande circonspection, car un orateur qui jouit d'une réputation d'improvisateur ne saurait être suffisamment sur ses gardes lorsqu'il parle sous l'impulsion du moment.

Sorti du genre obituaire, il faisait piètre figure ; en tout cas, son unique tentative de monter en chaire dans une synagogue anglaise lui valut son surnom. Le thème choisi était le remords, qu'il commenta avec soin :

– Par exemple, l'autre jour, en traversant le London Bridge, je rencontrai une marchande de poissons qui vendait des harengs saurs. Je lui dis : « Combien ? » Elle me dit : « Deux

pour trois sous. » Je lui dis : « Oh, c'est atrocement cher ! Je peux facilement en avoir trois pour deux sous. » Mais elle ne voulut pas céder et je partis, pensant rencontrer une autre vendeuse de l'autre côté de l'eau. Je me pourlèchais déjà les lèvres à l'idée des harengs gros et gras que j'allais trouver. Mais en arrivant sur l'autre rive, je ne vis aucune marchande. Je résolus de revenir vers la première dont, en somme, les harengs étaient réellement bon marché ; je n'avais d'ailleurs marchandé que pour la forme. Quand j'arrivai la commère venait de vendre son dernier poisson. J'étais si vexé que j'aurais pu m'en arracher les cheveux de dépit. Eh bien, voilà ce que j'appelle le remords.

Depuis ce temps-là tous les paroissiens l'avaient surnommé rabbin Hareng du Remords.

L'amour du rabbin pour la concrétisation des idées abstraites n'en fut pourtant nullement ébranlé et une certaine parabole se retrouvait dans ses cinq manières d'oraison.

– Si vous avez une paire de vieilles culottes, envoyez-les au rabbin.

Il faut d'ailleurs ajouter que, semblable en cela à bien des prédicateurs, le rabbin Hareng du Remords ne prêchait pas d'exemple. Il vivait généreusement sur la générosité des autres, mais personne ne pouvait se vanter d'avoir reçu de lui un farthing de plus que ce qui lui était dû ; quant aux *schnorrers* (à qui, à les croire, on devrait des sommes considérables), ils le considéraient comme un banqueroutier frauduleux. Lui, de son côté, gardait une dent contre le reste du monde, trouvant que ses travaux étaient insuffisamment rémunérés. Et il disait,

plaintivement : « Je gagne si peu ! N'étaient-ce les jeûnes, je ne pourrais vivre. » À la vérité, les jeûnes religieux avaient une valeur bien plus grande pour lui que pour Yankelé : ses repas étaient si copieux que les économies émanant de cette source se montaient à un chiffre respectable.

Comme l'avait fait observer Yankelé, il était marié, et sa femme lui avait donné un enfant qui était mort dans sa septième année : ce fut la seule douleur poignante de sa vie. La jalousie l'empêcha d'appeler, pendant les jours de deuil, un ministre officiant concurrent, bien qu'aucun de ses cinq sermons de consolation ne lui parût de circonstance. Il en perdit l'appétit pendant quelques mois.

Jamais personne n'avait été invité à partager ses repas – sauf les ayants-droit qualifiés par la loi religieuse. Pourtant sa femme cuisinait généralement pour trois, ne considérant pas son époux comme une simple unité. Elle-même ne se comptait que pour une moitié.

L'appréhension de Yankelé était donc justifiée lorsque, revêtu des plus beaux atours d'un de ses semblables, il se présenta à la porte de la maison du rabbin Hareng du Remords, un quart d'heure avant l'heure du déjeuner de Shabbat, avec la ferme intention d'y prendre part.

L'oukase de da Costa n'avait-il pas été : « Pas de dîner, pas de mariage » ? Aussi le repas inaccessible prenait les apparences d'un dîner de fiançailles. L'adorable visage de Deborah da Costa le tantalisait comme un mirage.

La journée était sombre et froide, mais plus sombre et plus froid encore était son cœur. L'appartement du rabbin se trouvait Steward Street, dans le quartier de Spitalfields ; c'était un logement élégant, situé au rez-de-chaussée, car le locataire

ne se refusait jamais rien, sauf la joie de faire la charité. À l'entrée, un porche, sorte d'arc gothique effilé, soutenu par deux piliers. Yankelé monta les trois marches, respirant avec autant de difficulté que si elles eussent été trois cents, et se demandant s'il arriverait seulement à franchir le seuil. Il fut, un moment, tenté de rentrer tranquillement déjeuner chez lui et de raconter à da Costa qu'il avait célébré le Shabbat à la table du rabbin. Comment Manasseh saurait-il jamais la vérité ? Il n'avait pris aucune mesure pour contrôler l'épreuve ; une telle négligence méritait un châtiment. D'autre part, il se rappelait que Manasseh avait confiance en lui. Manasseh le tenait pour un homme d'honneur, et la hauteur d'âme du protecteur éveilla en écho un sentiment chevaleresque chez le parasite.

Il décida de tenter l'affaire ; il serait toujours temps de dire qu'il avait réussi, après avoir échoué.

Vibrant à la fois de noble ardeur et de crainte, Yankelé souleva le marteau. Il ne s'était tracé aucune ligne de conduite, se fiant à la chance et à l'esprit d'à-propos de sa race.

Madame Hareng du Remords entrouvrit la porte.

– Jé désire voir lé rabbin, dit Yankelé, posant un pied à l'intérieur.

– Il est occupé, répondit son interlocutrice, une petite femme maigre qui avait été potelée et jolie. Il cause avec un monsieur.

– Oh ! Jé peux attondre !

– Mais le rabbin va bientôt se mettre à table.

– J'attondrai qu'il ait fini, répondit Yankelé, obligeant.

– Oh ! Mais le rabbin reste longtemps à table.

– Ça né fait rien. Pliss il restera, mieux cé séra.

La pauvre femme resta perplexe :

– Je vais prévenir mon mari.

Yankelé passa un moment angoissant dans le vestibule.

– Mon mari désire connaître l'objet de votre visite.

Yankelé, comme inspiré, et, par surcroît, véridique :

– Jé veux mé marier.

– Mais le rabbin ne marie pas !

– Pourqva pas ?

– Il porte seulement les paroles de consolation dans les maisons en deuil.

– Eh bien, jé né mé marierai pas sons lvi ! murmura Yankelé lugubrement.

La petite femme s'en retourna, déconcertée, vers son seigneur et maître. Le rabbin Hareng du Remords parut immédiatement, les yeux luisant de curiosité et de cupidité. Il avait beau porter la calotte, il incarnait à la perfection celui qui aime faire bonne chère.

– Bon Shabbat, monsieur ! De quoi s'agit-il ? D'un mariage ?

– C'est assez long à raconter et comme votre femme mé dit que votre déjeuner est prêt, jé né veux pas vous retenir maintenont.

– Non, non, j'ai encore quelques minutes. Que puis-je faire pour vous ?

– Jé m'en voudrais dé vous faire demeurer dons cé vestibule, on plein couront d'air.

– Oh ! Cela ne me fait rien. Je ne sens rien.

– C'est là qu'est lé donger ; vous né vous apercevez dé rien et un beau jour vous vous trouvez immobilisé, perclus dé rhumatismes, et lé rémords sur la conscionce.

Yankelé ajouta ces derniers mots en les soulignant de son inévitable œillade.

– Votre existonce est précieuse. Si vous mourez, qui consolera la communauté ?

La remarque était pour le moins ambiguë, mais le rabbin la prit dans son sens le plus flatteur ; ses petits yeux rayonnèrent.

– Je vous demanderais bien d'entrer, mais j'ai une visite.

– Ça né fait rien ; cé que j'ai à vous dire n'est pas dé l'ordre privé. Un étronger peut écouter.

Encore indécis, le rabbin répéta :

– Vous voulez que je vous marie ?

– Jé svis venu pour mé marier.

– Mais jamais on n'a fait appel à mes services en vue d'un mariage !

– Il est jamais trop tard pour bien faire, comme on dit.

– Étrange, étrange, murmura le rabbin, réfléchissant.

– Qu'y a-t-il d'étronge ?

– Que vous veniez juste aujourd'hui. Pourquoi n'êtes-vous pas allé voir le rabbin Sandman ?

– Lé rabbin Sondman ! répéta Yankelé avec mépris. À qva bon aller chez lvi ?

– Pourquoi pas ?

– Tous les *schnorrers* ils vont chez lvi, répondit Yankelé sans ambage.

– Hum !

Et méditatif :

– Après tout, il y a peut-être une place pour un marieur un peu plus chic. Entrez, je puis vous donner cinq minutes si vous consentez à causer devant un étranger.

Et, précédant Yankelé, il se dirigea vers le salon. Le jeune *schnorrer* suivit, tressaillant de joie. Les digues extérieures venaient de céder et son cœur battait, plein d'espoir. Mais au premier coup d'œil dans la pièce, il chancela et tomba presque. Debout, le dos tourné contre la cheminée, dominant toute la chambre de sa stature, se trouvait Manasseh Bueno Barzillaï Azevedo da Costa.

– Tiens ! Yankelé, bon Shabbat ! dit ce dernier, affable.

– Bon Shabbat ! bégaya Yankelé.

– Comment, vous vous connaissez ? s'écria le rabbin.

– Oh ! oui. Un de vos amis aussi, je présume ?

– Non, il vient me voir pour la première fois... à propos de quelque chose.

– Jé croyais que vous né connaissiez pas lé rabbin, M. da Costa ? ne put s'empêcher de demander Yankelé.

– Je ne le connaissais pas. J'ai eu le plaisir de faire sa connaissance, il y a une demi-heure à peine. Je l'ai rencontré dans la rue alors qu'il quittait la synagogue, et il m'a fort aimablement invité à déjeuner chez lui.

Yankelé en resta bouche bée. Certes, les grands airs de Manasseh l'amusaient secrètement. Mais, par moments, la magnificence aisée de cet homme lui en imposait et, malgré lui, arrachait son admiration. Comment, au nom du Ciel, l'Espagnol avait-il pu vaincre d'un seul coup ? En regardant la table, il vit que le couvert était mis. Trois couverts ! C'était lui qui aurait dû faire le troisième. Le procédé de Manasseh était-il équitable ? C'était un véritable handicap. Il avait maintenant infiniment moins de chances d'être invité. Un troisième peut-être, mais un quatrième ? Sans parler de la pénurie des provisions. Aussi, consterné, demanda-t-il :

– Vous n'avez pas l'intontion dé rester à déjeuner ?

– J'ai donné ma parole, répondit Manasseh, et je m'en voudrais de désappointer le rabbin.

– Oh ! Non, non ! Je ne m'en formaliserais aucunement, remarqua le rabbin Hareng du Remords, cordialement. Je pourrais très facilement vous rendre visite après le déjeuner.

– Je ne reçois jamais après le déjeuner, répondit Manasseh, majestueux. Je dors.

Le rabbin n'osa protester davantage. Il se tourna vers Yankelé et demanda :

– Et ce mariage ? De quoi s'agit-il ?

– Jé né pvis rien dire devont M. Manasseh da Costa, répondit Yankelé pour gagner du temps.

– Pourquoi ? Vous m'aviez dit que quiconque pouvait entendre.

– Au contraire. J'ai dit qu'un étronger pouvait ontondre, mais M. da Costa n'est pas un étranger. Il est beaucoup trop au couront.

– Alors que faire ?

– Jé peux attondre jusqu'après lé déjeuner, dit Yankelé avec bonhomie. Moi, jé né dors pas.

Avant que le rabbin ait pu répondre, sa femme entrait, tenant un mets rôti qu'elle posa sur la table. Son mari lui lança un regard furibond ; mais, sans s'apercevoir de rien, et aussi ponctuelle qu'un mouvement d'horlogerie, elle apporta une bouteille noire, remplie de schnaps. Son affaire à elle était d'apporter le repas. C'était l'affaire de son mari de se débarrasser de Yankelé. Si elle s'était mise en retard, il eut également été irrité. Elle était non seulement épouse, mais bien aussi bonne à tout faire.

Voyant l'état avancé des préparatifs, Manasseh da Costa prit place à table, et madame Hareng du Remords, sur un coup d'œil de son mari, prit place également. Le rabbin lui-même s'assit en haut de la table, le plat devant lui. Il servait toujours, étant la seule personne à laquelle il pouvait se fier pour jauger ses capacités. Yankelé était resté debout. L'odeur de la viande et des pommes de terre imprégnait l'atmosphère d'une attirante poésie. Soudain, le rabbin leva la tête et, séducteur, s'adressant à Yankelé :

– Voulez-vous faire comme nous ?

Le sang du jeune *schnorrer* ne fit qu'un tour. Son cœur sursauta de joie. Il posa la main sur l'unique chaise vacante et, aimablement :

– Ma foi, jé veux bien.

– Eh bien, rentrez chez vous et prenez votre repas.

La circulation de Yankelé se ralentit, s'arrêta presque. Un frisson courut le long de sa moelle épinière. Il lança un regard implorant à Manasseh qui, riant sous cape, demeura imperturbable.

– Oh ! Jé né crois pas dévoir partir maintenont. Qui férait lé troisième pour la prière ?

Et d'un ton de reproche prophétique, il ajouta :

– Pvisque jé svis ici, cé sérait un péché dé né pas rester.

Le rabbin, ayant une certaine affinité avec les choses religieuses, était acculé ; il ne pouvait décemment refuser de profiter de cette occasion, les grâces exigeant la présence de trois personnes de sexe masculin.

– Oh ! Je serais très heureux si vous pouviez rester. Malheureusement, nous n'avons que trois assiettes à viande.

– Qu'à céla né tienne, jé mé contonterai di plat.

– Alors, très bien.

Et Yankelé, le cœur battant plus fort que jamais, prit le quatrième siège en lançant un regard de triomphe à Manasseh, qui continuait, imperturbable, à rire sous cape.

L'hôtesse, se méprenant sur les signaux optiques de son mari, se leva pour retirer du fin fond du chiffonnier un couteau et une fourchette. Cependant l'hôte amoncelait sur sa propre assiette pommes de terre aux couleurs artistiques et viande bien ferme – moins par impolitesse que par habitude invétérée ; puis il divisa le reste entre Manasseh et la petite femme, en portions inégales correspondant, approximativement, à leur taille respective. Puis il passa le plat vide à Yankelé.

– Vous voyez, il ne reste rien, remarqua-t-il simplement, nous n'attendions pas même un visiteur.

– Premier venu, premier servi, observa Manasseh avec son expression de sphinx.

Yankelé restait muet et désemparé, l'œil vague, la cervelle aussi vide que le plat. Il avait perdu. Un tel dîner était une plaisanterie. Il ne pouvait espérer que Manasseh, malgré tous les arguments qu'il ne manquerait pas de faire valoir, se tînt pour satisfait. Il demeura silencieux pendant une ou deux minutes, comme dans un rêve, la musique des couteaux et des fourchettes tintant, moqueuse, à ses oreilles, son palais affamé tourmenté par la délicieuse saveur. Puis il se secoua et tout son être fut tendu vers ce but : trouver une idée. Manasseh discourait de la littérature néo-hébraïque avec son hôte.

– Nous eûmes l'intention de fonder un journal à Grodno, disait le rabbin, mais les fonds...

– Vous êtes né à Grodno ? interrompit Yankelé.

– Oui, mâchonna le rabbin, mais j'ai quitté cette ville il y a quelque vingt ans.

Sa bouche était pleine, ce qui ne l'empêchait pas de jouer du couteau.

– Ah, continua Yankelé, enthousiaste. Alors vous dévez être lé fameux prédicateur dont tout lé monde parlait ! Jé né mé souviens pas dé vous moi-même, j'étais tout onfont, mais on dit que nous n'avons plus dé tels orateurs dé nos jours.

– À Grodno, mon mari tenait un commerce d'eau-de-vie, intervint l'hôtesse.

Il y eut quelques secondes d'un silence embarrassé. Le rabbin y mit fin, au grand soulagement de Yankelé, en observant :

– Oui, mais ce gentleman (excusez-moi si je vous appelle ainsi, monsieur, mais je ne connais pas votre nom véritable) fait sans doute allusion à ma réputation de jeune *magguid*. Je n'avais pas cinq ans que je prêchais déjà devant des centaines d'auditeurs, et ma manipulation des textes, mes démonstrations prouvant que les Saints Livres ne voulaient pas dire ce qu'ils disaient, tiraient des larmes des yeux d'octogénaires familiers avec la Torah depuis leur plus tendre enfance. On disait n'avoir jamais vu un tel enfant prodige depuis Ben Sira.

– Mais pourquoi avez-vous renoncé à cette profession ? l'interrogea Manasseh.

– C'est la profession qui renonça à moi, expliqua le rabbin, en déposant couteau et fourchette afin d'exposer plus à son aise sa vieille complainte. On ne peut être un enfant *magguid* qu'un petit nombre d'années. Jusqu'à neuf ans, j'attirais

encore les foules, mais ma renommée diminuait d'année en année, et quand j'atteignis ma treizième année, le discours que je prononçai à l'occasion de ma Bar Mitzvah ne causa pas plus de sensation que les nombreux autres par moi rédigés pour de jeunes initiés. Je fis encore quelques tentatives ; elles furent vaines. J'étais fini. Mon âge était contre moi. Comme il est écrit : « J'ai été jeune et maintenant je suis vieux. » En vain je délivrai les adresses les plus éloquentes qui aient jamais été entendues à Grodno. Je donnai, en vain, des conférences psychologiques, avec exemples tirés de la vie quotidienne : le public volage préférait des attractions plus jeunes. De guerre lasse, je renonçai, et en fus réduit à vendre des eaux-de-vie.

– Quel dommage ! Quel dommage ! proféra Yankelé. Après avoir gagné une telle rénommée dons l'étude dé la Torah !

– Mais que voulez-vous que fasse un homme ? Il ne reste pas éternellement enfant. Oui, j'ai tenu une boutique de vodka. Quelle déchéance ! « Mais il y a toujours du baume en Galaad. » En fin de compte, après avoir perdu beaucoup d'argent, j'ai dû émigrer en Angleterre, où, ne trouvant aucun autre travail, je suis redevenu prédicateur.

Puis, négligeant la carafe d'eau, le rabbin se versa un plein verre de schnaps.

– Jé n'ai jamais ontondu parler dé votre boutique dé vodka, dit Yankelé, seule votre prémière rénommée a survécu.

Le rabbin but d'un trait le verre d'eau-de-vie, fit claquer sa langue et reprit son couteau et sa fourchette. Manasseh étendit son bras, saisit la bouteille que son hôte ne lui

passait pas et se servit copieusement. À son tour, le rabbin, sans en avoir l'air, recula la bouteille et la mit hors de portée de Manasseh, tout en fixant Yankelé auquel il demanda :

– Êtes-vous en Angleterre depuis longtemps ?

– Non, dépvis peu.

– Gabriel, le chantre, souffre-t-il toujours de ses névralgies ?

Yankelé prit un air grave :

– Non. Il est mort.

– Ah ! Mon Dieu ! Sa santé était déjà chancelante quand je l'ai connu, et chaque année il sonnait plus difficilement de sa corne de bélier. Et comment va son jeune frère, Samuel ?

– Il est mort !

– Comment ? Lui aussi ? Bah ! Il était si bien bâti ! Et Mendelssohn, le maçon, a-t-il eu d'autres filles encore ?

– Il est mort.

– Pas possible !

Le rabbin en laissa tomber fourchette et couteau.

– J'ai encore eu de ses nouvelles il y a quelques mois à peine.

– Il est mort.

– Mon Dieu ! Mon Dieu ! Mendelssohn mort !

Après un moment d'émotion, il reprit son repas un instant interrompu :

– Mais ses garçons et filles vont bien, j'espère ? L'aîné, Salomon, était l'un des jeunes gens les plus pieux que je connaisse, et sa troisième fille, Neshamah, promettait de devenir une rare beauté.

– Ils sont morts !

Cette fois le rabbin devint pâle comme un livre. Il posa son couteau et sa fourchette, mécaniquement.

– Morts, répéta-t-il à voix basse, frappé de stupeur. Tous ?

– Tous. Lé même choléra il a omporté toute la famille.

Le rabbin enfouit sa figure entre ses mains.

– Alors la pauvre femme de Salomon est veuve. J'espère qu'il lui a laissé de quoi vivre ?

– Non, répondit Yankelé, mais ça n'a pas d'importonce.

– Comment cela ? Cela a une très grande importance.

– Elle est morte.

– Rebecca Schwartz morte ! s'écria le rabbin.

Lui-même avait autrefois aimé la jeune fille et, ne l'ayant pas épousée, éprouvait toujours de la tendresse pour elle.

– Oui, Rebecca Schwartz, répéta Yankelé, inexorable.

– Du choléra aussi ?

– Non : elle a eu lé cœur brisé.

Le rabbin Hareng du Remords repoussa son plat en silence et, les coudes sur la table, la figure dans les mains, le menton reposant sur la bouteille de schnaps, se perdit en méditation.

– Vous né mongez pas, rabbin, insinua Yankelé.

– J'ai perdu l'appétit.

– Quel dommage ! Laisser refroidir et s'abîmer dé la bonne vionde ! Mongez donc !

Le rabbin entêté secoua la tête négativement.

– Alors, il faut que jé la monge ! Dé la bonne vionde chaude ! cria Yankelé avec indignation.

– Comme vous voudrez, répondit le rabbin, très las.

Et Yankelé se mit à manger, avec une rapidité comparable seulement à celle de l'éclair, ne s'arrêtant que tout juste pour

lancer une œillade à l'insondable Manasseh et un regard chargé de convoitise à l'inaccessible bouteille de schnaps qui, telle une cariatide antique, supportait le menton du rabbin.

Un moment après, ce dernier leva les yeux et, avec un soupçon naissant :

– Vous êtes certain que toutes ces bonnes gens sont mortes ?

– Que mon song coule comme cé schnaps, protesta Yankelé en délogeant la bouteille dont il se versa aussitôt une copieuse rasade, s'ils né sont pas bel et bien morts.

Le rabbin retomba dans son attitude mélancolique et méditative, jusqu'à ce que sa femme apparût avec un grand plat en porcelaine rempli de compote de prunes et de reinettes. Elle apporta également quatre assiettes, de sorte que Yankelé acheva le repas en qualité d'hôte incontestable et incontesté. Peu à peu l'amphitryon se ressaisit et se fit un jeu d'engloutir deux platées, ne rompant l'opprimant silence qu'à son corps défendant, pour dire la prière.

Lorsque la bénédiction fut terminée, il se tourna vers Manasseh :

– Et quel est ce moyen que vous me proposiez en vue d'obtenir une bonne clientèle de sépharades ?

– Je m'étonnais, en effet, de ne vous voir faire aucun effort pour porter la parole de consolation parmi les Juifs portugais. Mais après ce que je viens d'entendre sur le taux de mortalité à Grodno, je vous conseille fortement d'y retourner.

– Non, répondit le rabbin avec une égale gravité, ils ne peuvent oublier que j'ai été, autrefois, enfant. Je préfère les Juifs portugais. Ils sont tous aisés : ils ne meurent

peut-être pas si souvent que les Russes, mais ils meurent mieux, pour ainsi dire. Vous me donnerez des lettres d'introduction, et je crois également comprendre que vous parlerez de moi à vos illustres amis.

– Vous croyez comprendre ! Vous ne comprenez pas. Je n'en ferai rien.

– Mais vous-même me l'aviez suggéré ?

– Moi ? Jamais de la vie. J'avais entendu parler de vous et de votre mission consolatrice auprès des veuves et des orphelins et, vous rencontrant dans la rue pour la première fois, l'idée me vint de vous demander pourquoi vous ne visitiez pas ma communauté où vous pourriez gagner beaucoup plus d'argent. J'ai exprimé mon étonnement de ne pas vous avoir vu donner dans cette voie dès votre arrivée. Et vous m'avez invité à dîner. Vous m'en voyez encore tout surpris. C'est tout, mon brave homme.

Il se leva pour s'en aller. Le rabbin, tout meurtri qu'il était, ne sut que répondre à cette répartie hautaine.

– Venez-vous de mon côté, Yankelé ? demanda Manasseh évasivement.

Le rabbin se tourna vivement vers son deuxième hôte.

– Quand voulez-vous que je vous marie ?

– Vous vénez dé lé faire.

– Moi ?

C'était le coup final.

– Voï, parfaitemont. N'est-ce pas, monsieur da Costa ? demanda-t-il, son cœur battant violemment.

– Certainement, répondit Manasseh sans hésitation.

Yankelé était radieux. Seuls deux des personnages du quatuor comprirent la raison de ce rayonnement.

– Vous voyez, rabbin ! cria Yankelé, exultant. Bon Shabbat !

– Bon Shabbat, dit Manasseh.

– Bon Shabbat, murmura le rabbin, comme frappé d'hypnose.

– Bon Shabbat, ajouta timidement sa femme.

– Félicitez-mva ! dit Yankelé, dès qu'ils furent sortis.

– Pourquoi ?

– Mais voyons, parce que jé svis votre fitir geondre !

– Oh ! pour cela ! Certainement, je vous félicite de tout mon cœur.

Les deux *schnorrers* se serrèrent la main.

– Je croyais que vous désiriez être complimenté pour votre manœuvre.

– Pourqva pas ? Jé lé mérite pas ?

– Non ! répondit Manasseh d'un ton professoral.

– Non ?

Le cœur de Yankelé allait de nouveau défaillir.

– Pourqva pas ?

– Pourquoi avez-vous tué tant de monde ?

– Il faut que quelqu'un meure, afin que jé pvisse vivre.

– Vous m'avez déjà fait cette même remarque précédemment, observa Manasseh, sévère. Un bon *schnorrer* n'aurait pas tué tant de monde pour un déjeuner. C'est un gaspillage d'excellente matière première. Et puis vous avez menti.

– Commont savez-vous qu'ils né sont pas morts ? plaida Yankelé.

Le Roi hocha la tête, réprobateur :

– Un *schnorrer* de première classe ne ment jamais, posa-t-il en règle absolue.

– J'aurais pu mé permettre dé dire la vérité si vous n'étiez pas vénu déjeuner vous-même.

– Que voulez-vous dire ? Comment ? Je suis venu pour vous encourager et vous montrer combien facile était votre tâche.

– Au contraire, vous l'avez rondue pliss difficile. Il n'y avait pliss rien à monger.

– Peut-être, mais d'autre part, il faut aussi concéder que, le rabbin ayant déjà invité une personne, vous pouviez imaginer qu'il ne serait pas si dur d'en venir à bout.

– Oh ! Mais il né faut pas jiger les autres d'après vous. Vous n'êtes pas un *schnorrer* : vous êtes un miracle.

– J'aimerais bien aussi avoir un miracle pour gendre, grommela le Roi.

– Si vous aviez à *schnorrer* un geondre, vous trouvériez un miracle, dit Yankelé, consolant. Comme c'est lé geondre qui *schnorre* dé vous, c'est lvi qui trouve lé miracle.

– C'est exact, voilà pourquoi je crois que vous pourriez vous tenir pour satisfait sans dot.

– C'est vrai, jé pourrais. Mais c'est vous qui né voudrez pas monquer à votre promesse. Vous mé donnérez, sons doute, une partie dé la dot lé matin du mariage ?

– Ce matin-là, vous recevrez ma fille, sans faute. Cela doit suffire pour un jour.

– Voï, mais quond jé touchérai l'argeont que votre fille récévra de la synagogue ?

– Quand la synagogue le lui aura donné, bien entendu.

– Combien séra-ce ?

– Peut-être cent cinquante livres, dit pompeusement Manasseh.

Les yeux de Yankelé brillaient.

– Peut-être moins, ajouta Manasseh.

– Beaucoup moins ? Combien moins ?

– Cent cinquante livres, répéta non moins pompeusement da Costa.

– Alors il sé peut que jé né reçvave rien du tout ?

– Certainement, si elle ne reçoit rien. Je vous ai promis l'argent qu'elle recevra de la synagogue, si elle a de la chance dans le *sorteo*.

– Lé *sorteo* ? C'est qva ?

– La dot dont je vous ai parlé. On tire au sort. Ma fille a autant de chances que toute autre jeune fille. En la gagnant vous êtes dans les conditions requises pour gagner cent cinquante livres. C'est une jolie somme. Ils ne sont pas si nombreux, les pères qui feraient de si gros sacrifices pour leur fille, conclut Manasseh, magnanime.

– Et votre propriété dé Jérusalem ? demanda Yankelé, changeant de point de vue. Jé né veux pas aller vivre là-bas. Lé Messie il n'est pas oncore arrivé.

– Oh ! Vous y vivriez avec difficulté !

– Alors vous né vous opposez pas à cé que jé la vonde ?

– Ma foi non. Si vous êtes aussi avide de lucre, si vous n'avez aucun véritable sentiment juif...

– Quond j'ontrérai on sa possession ?

– Le jour du mariage, si vous voulez.

– Autont on finir tout dé svite, ajouta Yankelé, se retenant pour ne pas se frotter les mains d'allégresse. Comme dit lé Talmud : « Un grain dé poivre aujourd'hvi vaut mié qu'un panier plein dé potirons démain. »

– C'est entendu. Je l'apporterai à la synagogue.

– Vous l'apportérez à la synagogue ? Vous voulez dire l'acte dé tronsfert ?

– L'acte de transfert ? Croyez-vous que je gaspille mes deniers en frais de notaire ? Non, j'apporterai la propriété elle-même.

– Mais commont allez-vous faire ?

– Où voyez-vous la difficulté ? demanda Manasseh avec un mépris chargé de langueur. Sûrement, un enfant même peut porter à la synagogue une cassette de terre de Jérusalem !

– Une cassette dé terre ! Votre propriété dé Jérusalem c'est seulemont une cassette dé terre ?

– Eh bien ? Vous ne vous attendiez pas à ce qu'elle consistât en une cassette de diamants ? Pour un vrai Juif, une cassette de Terre Sainte vaut tous les diamants du monde.

– Mais votre propriété, c'est une dupérie !

– Oh non ! Sur ce point, vous pouvez être tout à fait rassuré. Elle est authentique. Je sais qu'il y a en circulation beaucoup de contrefaçons, de fausse terre de Palestine, et nombreux sont nos morts qui, ensevelis avec quelques-unes de ces mottes, reposent pourtant en terre profane. Mais j'ai eu soin de m'adresser à un rabbin d'une extrême piété. D'ailleurs il ne possédait rien d'autre valant la peine d'être *schnorré*.

– Jé né pourrai sons doute jamais on rétirer pliss d'une couronne, émit Yankelé, indigné.

– C'est également mon avis ; aussi je suis convaincu que jamais mon gendre ne songera à vendre ma Terre Sainte pour une méchante pièce de cinq shillings. Je

ne retire pas ma promesse. Mais je suis désappointé, amèrement désappointé. Si j'avais su que cette terre ne dût pas recouvrir vos os, elle serait descendue dans la tombe avec moi, selon mes dernières volontés, telles qu'inscrites dans le testament à côté duquel elle se trouve dans mon coffre-fort

– Bon, bon, c'est ontondu, jé né la vondrai pas, répondit Yankelé, boudeur.

– Vous me soulagez. Comme dit la Mishzah : « Celui qui prend une femme pour de l'argent engendre des enfants pervers. »

Abattu, à voix basse, Yankelé demanda :

– Et cette province on Ongleterre ?

Il n'y avait jamais cru, mais malgré son incrédulité et son découragement, il lui restait un vague espoir que quelque chose pourrait être sauvé. La catastrophe ne serait peut-être pas complète.

– Vous choisirez vous-même, répondit Manasseh gracieusement. Nous allons prendre une carte de Londres à grande échelle, et je délimiterai, au crayon rouge, le domaine dans lequel je *schnorre*. Vous pourrez alors y choisir le quartier que vous voudrez, mettons deux grandes rues et une douzaine de petites allées et chemins de traverse ; vous les entourerez au crayon bleu, et je m'engage, à partir du jour de votre mariage, à n'y plus *schnorrer*. Je n'ai pas besoin de faire ressortir quelle valeur a déjà cette province. Le soin jaloux avec lequel vous l'administrerez en fera doubler, tripler le revenu. Un tribut de dix pour cent me suffira.

Yankelé marchait, mesmérisé, somnambulique.

– Ah ! nous voici arrivés, s'écria Manasseh, s'arrêtant net. Ne voulez-vous pas entrer pour voir votre fiancée et lui présenter vos vœux ?

Une lueur de joie colora le visage du jeune promis, dissipant la mélancolie. Après tout, il y avait toujours la ravissante fille de da Costa – satisfaction solide et substantielle celle-là –, et il était heureux qu'elle ne fût pas comprise parmi les divers articles de la dot.

La fiancée sans le savoir ouvrit la porte.

– Ah ! Ah ! Yankelé, s'écria Manasseh, son cœur de père enflammé à la vue de cette beauté, non seulement vous serez Roi, mais aussi un Roi riche. Comme il est écrit : « Qui est riche ? Celui qui a une jolie épouse. »

Chapitre V

Dans lequel le Roi dissout le Mahamad.

Manasseh da Costa (l'assignation solennelle avait amputé ses redondants prénoms) avait été cité à comparaître devant le Mahamad, la future union de sa fille avec un Juif polonais ayant gonflé d'horreur et de courroux la poitrine des Anciens de la synagogue : un Juif qui ne prononçait même pas l'hébreu comme eux !

Le Mahamad était un Conseil des Cinq non moins craint que le notoire Conseil des Dix. De même que le tribunal vénitien, qui a justement monopolisé l'attention de l'histoire, était élu, chaque année, par l'aristocratie,

le Conseil des Anciens était choisi annuellement par les aînés de la communauté. Les « *gentlemen* du Mahamad », comme on les appelait, administraient les affaires de la communauté hispano-portugaise, et leur oligarchie serait certes devenue proverbiale pour tout ce qui est arbitraire et inquisitorial, n'était l'oubli total dans lequel elle est tombée. Le Mahamad se figurait être le centre de la création. Une fois même il refusa de reconnaître la haute autorité du Lord Maire de Londres. Un sépharade ne vivait, ne se mouvait, n'existait qu'avec la « permission du Mahamad ». Sans son consentement, il ne pouvait avoir sa place légitime au soleil. Sans la « permission du Mahamad », il ne pouvait se marier ; avec elle, il pouvait facilement divorcer. Il est vrai qu'il pouvait mourir sans la sanction du Conseil des Cinq, mais c'était le seul grand acte de la vie qui n'était pas soumis à sa surveillance, et il ne pouvait certainement être enterré qu'avec la « permission du Mahamad ». Le *hakham* lui-même – le sage ou Grand Rabbin de la communauté – ne pouvait marier ses ouailles sans la « permission du Mahamad ». Et cette autorité était non seulement négative et passive, mais bien aussi positive et active.

Pour être *yahid* – membre reconnu de la communauté – il fallait se soumettre à un joug beaucoup plus blessant que celui de la Torah, sans parler du paiement de la *finta*, ou capitation. Malheur à celui qui refusait d'être *Gardien des captifs* – celui qui rachetait les otages enchaînés des corsaires maures ou les prisonniers de guerre détenus par les Turcs –, ou *Président de la communauté*, ou *Parnas de la Terre Sainte*, ou l'un quelconque des nombreux dignitaires de cette complexe organisation. De fréquentes et lourdes

amendes – au profit des pauvres – les frappaient « avec la permission du Mahamad ». Malheur au pauvre diable qui, s'oubliant à la synagogue, allait jusqu'à « offenser le Président ou insulter grossièrement toute autre personne », comme disait délicieusement le règlement. Des pénalités sans cesse répétées frappaient impitoyablement le contrevenant. Privation de Mitzvah, défense de couvrir le rouleau de la Loi ou d'ouvrir l'Arche, relégation ignominieuse aux sièges placés derrière le pupitre, retrait de la franchise, défense de se raser pendant un certain nombre de semaines. Et si, acceptant le poste d'administrateur, le *yahid* défaillait dans l'exécution régulière et ponctuelle de ses devoirs, il n'en était pas moins frappé d'amende et puni. Une amende de quarante livres, poussant à bout Isaac Disraëli, collectionneur de « curiosités littéraires », le fit sortir du giron de la synagogue et rendit possible cette curiosité politique : la carrière de Lord Beaconsfield. Les pères de la synagogue qui rédigeaient leur constitution dans le castillan le plus pur, à l'époque où Pepys dissertait sur le manque de décorum de leur petite synagogue de King Street, avaient pour but de cimenter et non de désagréger la communauté. En somme, le Mahamad exerçait une tyrannie sans borne. Sa constitution, d'une rigidité de fer, rédigée aux temps bienheureux du bon Roi Charles, régissait la colonie d'exilés hollando-espagnols qui, tel un camp en pays ennemi, avait besoin d'un régime militaire. La chrétienté environnante profitait de cette intolérance ; beaucoup de familles, et des plus brillantes, franchissaient les portes du ghetto pour vivre une vie moins règlementée. Les pages de Debrett en font foi. Athènes est toujours une dangereuse rivale pour Sparte.

D'ailleurs le Mahamad lui-même ne se mouvait que dans les limites les plus strictes des ordonnances. L'instinct législatif des Hébreux avait déjà produit le code de conduite le plus gigantesque et le plus minutieux du monde ; continuant à agir sur ces Juifs du XVIIIe siècle, il les avait entraînés à y ajouter un code d'administration locale de deux cent pages, en langue portugaise. C'était un réseau de règlements, ou *haskamoth*, prévoyant et examinant toutes les contingences possibles des choses de la synagogue, depuis les disputes des membres au sujet des meilleurs sièges jusqu'aux dimensions de leurs tombes au Carreira, depuis la distribution des Miztvah parmi les riches, jusqu'à celle des pains azymes parmi les pauvres. Si les rouages et les poulies de la vie communale n'étaient mises en mouvement qu'avec la « permission du Mahamad », le Mahamad ne se mettait en mouvement qu'avec la « permission des *haskamoth* ».

Le Conseil s'était réuni en « Mahamad plénier ». Le doyen des Anciens en personne était présent, en vertu de son privilège ; il faisait le sixième membre, sans compter le chancelier ou secrétaire qui, assis à la droite du Président, se trémoussait en feuilletant nerveusement le registre des procès-verbaux portugais. C'était un petit homme à la fois fanfaron et pompeux ; des traces de tabac à priser maculaient sa lèvre supérieure que surmontait un nez qui avait dû tremper dans du vin rouge. Il avait, développé à l'excès, le sentiment de sa propre importance, mais les racines de cet orgueil puisaient dans l'humilité, car il ne se sentait grand que parce qu'il était le serviteur de la grandeur. Il existait « avec la permission du Mahamad ».

Comme fonctionnaire il était, théoriquement, inaccessible. Si vous l'approchiez sur un sujet quelconque, il entrouvrait défensivement la paume de ses mains, et soupirait : « Il faut que je consulte le Mahamad. » On raconte qu'un membre de la communauté lui ayant demandé l'heure, il avait soupiré automatiquement : « Il faut que je consulte le Mahamad. » Cette consultation était de pure forme ; en fait, le secrétaire avait plus d'influence que le Grand Rabbin, qui n'avait pas même le droit de recommander un quémandeur par la bizarre raison que le respect que l'on avait pour lui pouvait indûment influencer le Conseil en faveur de son candidat. Comme il était impossible qu'aucun des *gentlemen* du Mahamad maîtrisât les statuts pendant l'exercice de son mandat annuel – la plupart ne comprenaient d'ailleurs pas le portugais – on en référait invariablement au secrétaire, qui était perpétuel, plein de dictons et de précédents, de sorte qu'il interprétait la loi avec une impartiale inexactitude – « avec la permission du Mahamad ». Dans son for intérieur, il était persuadé que le soleil se levait et que la pluie tombait « avec la permission du Mahamad ».

La chambre du Conseil était vaste et décorée de panneaux où flamboyaient, en lettres d'or, les noms des pieux donateurs ; les caractères étaient aussi épais que les reproductions de saints dans un cimetière et, la place manquant, débordaient dans le vestibule. Autour de cette table du Conseil s'étaient assises la fleur et la chevalerie de la juiverie espagnole, grands seigneurs qui s'étaient frottés aux plus hauts princes du temps, faisant résonner leurs épées à côté des leurs. Ils en avaient même conservé la majestueuse courtoisie castillane, avec ce qu'elle avait

de pointilleux et de cérémonieux. Les hommes réunis cet après-midi avaient gardé les coutumes de leurs ancêtres dont pourtant le souvenir s'effaçait, à mesure que s'estompait l'or des inscriptions gravées sur les panneaux ; ils avaient surtout conservé avec un soin jaloux les salutations et circonlocutions cérémonieuses, ainsi qu'une dignité austère dans les débats. La *haskamah* les définissait comme « hommes capables, respectables et craignant Dieu ». Ils étaient riches : cela leur donnait du maintien et de la confiance en soi. Sa Majesté Britannique ne remplissait pas le trône avec plus de grâce que le Président du Mahamad, assis en haut de la longue table, le doyen des Anciens à sa gauche, le chancelier à sa droite et ses conseillers autour de lui, ne remplissait son fauteuil capitonné.

Le pinceau d'or d'un rayon du soleil couchant filtrait à travers les fenêtres normandes, comme pour ajouter, en lettres de feu, aux inscriptions des murs, les noms des assistants... « avec la permission du Mahamad ».

– Faites entrer da Costa, ordonna le Président, quand l'agenda exigea la présence du grand *schnorrer*.

Important, le chancelier s'agita, se trémoussa, ouvrit finalement la porte, et fit signe avec son doigt dans le vide. Mais de Manasseh, point. Dans le vestibule, en ses lieux et places, le bedeau arrivait se hâtant.

– Où est da Costa ? demanda le chancelier. Appelez da Costa.

– Da Costa ! répéta la voix sonore du bedeau avec cette intonation spéciale aux huissiers des tribunaux.

Le corridor résonna : du vide, et toujours pas de Manasseh. « Il était ici il y a un instant ! » déclara le bedeau

stupéfait. Il parcourut tout le corridor ; arrivé dans la rue, que vit-il ? Le Roi des *schnorrers* causant, calme et digne, avec une personne de qualité.

– Da Costa ! cria de nouveau le bedeau, la voix moins autoritaire, mais plus nerveuse.

Le mendiant ne tourna même pas la tête.

– Monsieur da Costa, dit le bedeau, trop près maintenant de l'imposant personnage pour se permettre des familiarités.

Cette fois l'ouïe du mendiant sembla restaurée :

– Oui, mon brave homme, dit-il en faisant quelques pas au-devant de l'ambassadeur. Ne vous en allez pas, Grobstock, ajouta-t-il par-dessus son épaule.

– Ne m'avez-vous pas entendu appeler ? bougonna le bedeau.

– Je vous ai entendu appeler da Costa mais, bien entendu, j'ai cru qu'il s'agissait d'un de vos camarades de taverne, répliqua Manasseh avec sévérité.

– Le Mahamad vous attend.

– Faites savoir aux *gentlemen* du Mamahad, dit Manasseh avec une emphase chargée de reproche, que je me ferai un plaisir d'être à eux dans un instant. Non, je vous prie, mon cher Grobstock, ne partez pas, et il reprit sa place à côté du financier. Alors votre femme est allée prendre les eaux à Tunbridge Wells ? Par ma foi, c'est un régime excellent pour combattre les vapeurs. J'ai l'intention d'envoyer ma femme à Buxton ; le directeur de notre hôpital y a sa maison de campagne.

– Mais on vous demande, murmura Grobstock, ne cherchant qu'à s'échapper.

Il passait par là et le *schnorrer*, se chauffant sous la voûte, l'avait harponné.

– Oh ! Il ne s'agit que d'une séance du Mahamad à laquelle je dois être présent. C'est plutôt ennuyeux qu'autre chose, mais *Devoir oblige*.

Le visage de Grobstock se transformait en un soleil dans lequel s'enchâssaient deux yeux dilatés. Il s'écria :

– Je croyais que le Mahamad était votre Conseil suprême.

– Oui, nous ne sommes que cinq, expliqua Manasseh d'un air détaché.

Grobstock restait bouche bée, incrédule, et le chancelier arrivé en personne piétinait d'impatience, pâle et consterné.

– Vous faites attendre les *gentlemen* du Mahamad, cria-t-il, impérieux et essoufflé.

– Vous avez raison, Grobstock, répondit Manasseh, avec un soupir de résignation. Ils ne peuvent continuer sans moi. Allons, excusez-moi ? Je suis heureux de vous avoir revu. Nous continuerons notre bavardage un de ces soirs chez vous, n'est-ce pas ? Votre hospitalité m'a laissé une impression agréable.

– Ma femme sera absente tout ce mois-ci, répondit Grobstock faiblement.

– Ha ! Ha ! Ha ! Manasseh se mit à rire d'un air fripon. Merci de me l'avoir rappelé. Je ne manquerai pas de vous aider à mettre son absence à profit. La mienne sera probablement aussi partie à Buxton. Deux célibataires ! Ha ! Ha ! Ha !

Et offrant sa main, il serra gracieusement celle de Grobstock en guise d'adieu. Puis, lentement, prenant

son temps, il marcha dans le sillage du chancelier fiévreusement impatient ; son bâton marquait lentement la cadence sur les dalles.

– Bonjour, Messieurs ! dit-il, affable, en entrant dans la chambre du Conseil.

– Vous nous avez fait attendre, répondit le Président, tranchant.

Sa suavité royale avait disparu. C'était un personnage bouffi, au teint bruni, élégamment vêtu ; s'appuyant sur son trône de velours, il tapotait la table de ses doigts endiamantés.

– Pas aussi longtemps que vous m'avez fait attendre, moi, répondit Manasseh calme, mais susceptible. Si j'avais su que vous me laisseriez geler dans le corridor, je ne serais pas venu, et n'était mon ami, le trésorier de la Grande Synagogue, venu juste à temps pour me tenir compagnie, je ne serais pas resté.

– Vous êtes un impertinent, monsieur, gronda le Président.

– Je pense, monsieur, que c'est vous qui me devez une excuse, maintint Manasseh, inflexible. Et connaissant la courtoisie et l'usage du monde qui ont toujours distingué votre famille, je ne puis m'expliquer votre présente attitude que par l'ignorance dans laquelle vous êtes du tort qui m'a été causé. Sans aucun doute votre chancelier m'a cité à comparaître trop tôt.

Le Président, calmé par l'air digne du mendiant, lança un coup d'œil interrogatif au chancelier qui, confus et rougissant sous l'outrage, tremblait d'indignation.

– C'est l'usage de-de-de citer les intéressés avant le co-co-commencement du Conseil, bégaya-t-il avec chaleur.

Nous ne pouvons savoir le temps que prendra le règlement des affaires antérieures.

– Dans ce cas, dit Manasseh, je demanderais respectueusement au doyen des Anciens de bien vouloir soumettre, à la prochaine réunion de son auguste Conseil, une résolution par laquelle les personnes citées à comparaître devant le Mahamad auront le pas sur toute autre affaire.

Le doyen des Anciens, désemparé, regarda fixement le Président du Mahamad, non moins dérouté.

– Néanmoins, continua Manasseh, je n'insisterai pas sur ce point maintenant. De même je n'attirerai pas l'attention du comité sur la façon négligente dont le document qui me vise a été rédigé. Si j'avais été un chicaneur, j'aurais pu ne pas répondre à la dénomination Manasseh da Costa.

– Mais, protesta le chancelier, c'est pourtant bien votre nom.

– Si vous voulez bien jeter un coup d'œil sur la liste des indigents, répondit Manasseh, superbe, vous y verrez que mon nom est Manasseh Bueno Barzillaï Azevedo da Costa. Mais vous faites attendre les *gentlemen* du Mahamad.

Et, d'un geste magnanime, dissipant le passé, il s'assit sur la première chaise vacante, au bas de la table, et y posant les coudes, la tête entre les mains, il fixa attentivement le Président qui se trouvait en face de lui. Les conseillers étaient tellement stupéfaits que cette nouvelle hardiesse fut à peine remarquée. Mais le chancelier, blessé dans ses sentiments les plus intimes, s'écria, courroucé :

– Levez-vous, monsieur. Ces sièges sont destinés aux *gentlemen* du Mahamad.

– Et étant des *gentlemen*, compléta Manasseh écrasant, ils s'en voudraient de laisser plus longtemps debout un vieillard.

– Si vous étiez un *gentleman*, riposta le chancelier, vous retireriez cet objet de votre tête.

– Si vous n'étiez pas un Épicurien, vous comprendriez que rester couvert n'est pas un manque de respect envers le Mahamad, mais bien une marque de respect pour la Loi, qui est au-dessus du Mahamad. Le riche peut se permettre de négliger notre sainte religion, mais le pauvre n'a que la Loi : c'est son seul luxe.

La voix de Manasseh tremblotait si pathétiquement que les conseillers en furent quelque peu remués et vaguement confus. Le Président sentait que la réprimande solennelle qu'il allait infliger avait déjà perdu de son acuité ; il se doutait même un peu que c'était plutôt lui qui venait d'être blâmé. Irrité, il se tourna vers le chancelier et le pria de garder le silence.

– Il est bien intentionné, interposa Manasseh, indulgent. On ne peut s'attendre à découvrir en lui les instincts affinés des *gentlemen* du Mahamad.

Et il conclut :

– Puis-je vous demander, monsieur, de bien vouloir examiner l'affaire pour laquelle j'ai été cité. J'ai plusieurs rendez-vous avec mes clients.

Les doigts endiamantés du Président recommencèrent à jouer un *allegretto* ; il fulminait intérieurement, furieux de ne pouvoir le faire extérieurement.

– Est-il vrai, monsieur, demanda-t-il en fin de compte d'une voix qu'il s'efforça de rendre terrible, que vous

envisagiez la possibilité de donner votre fille en mariage à un Juif polonais ?

– Non ! répondit Manasseh, cassant.

– Non ? articula le Président.

Murmure d'étonnement. Toute l'affaire s'écroulait.

– Comment ! Votre fille l'a admis elle-même en parlant à ma femme, dit le conseiller qui se trouvait à la droite du mendiant.

Manasseh se tourna vers lui et, l'index tendu, le corps et la chaise inclinés dans la direction de son nouvel interlocuteur :

– Ma fille va épouser un Juif polonais ; je n'envisage plus la possibilité.

– Oh ! Alors vous refuserez votre consentement, répondit le conseiller, reculant son siège de façon à échapper à la promiscuité envahissante du mendiant.

– En aucune façon, répartit Manasseh étonné, rapprochant encore sa chaise. J'ai déjà consenti. Je n'envisage pas la possibilité de donner mon consentement. Ce mot tendrait à prouver que mon attitude n'est pas encore définitive.

– Trêve d'arguties, maraud ! cria le Président, dont le visage basané s'empourpra. Ne savez-vous pas que l'union que vous projetez est dégradante et déshonorante pour vous, votre fille et la communauté qui a tant fait pour vous ? Quoi ! Une sépharade épouser un *tedesco* ! Quelle honte !

– Et croyez-vous que je ne ressente pas cette humiliation aussi profondément que vous ? Croyez-vous que je n'aie pas souffert, moi, témoin de la passion d'un *tedesco* pour ma fille ? Je suis venu ici comptant sur votre sympathie, et vous m'offrez des reproches ? Croyez-vous peut-être, monsieur –

et il se tourna à nouveau vers le conseiller placé à sa droite qui, désirant à tout prix éviter ce voisinage opiniâtre, avait à demi tourné sa chaise, n'offrant que son dos à l'index argumentateur – croyez-vous peut-être, monsieur, que parce que j'ai donné mon consentement, je ne suis pas de cœur avec vous ? Croyez-vous que je ne puisse déplorer avec vous cette tache sur notre écusson commun ? Peut-être croyez-vous – et il fit adroitement pivoter sa chaise, l'amenant en position de combat de l'autre côté du siège du conseiller, le doublant comme un simple cap – que parce que vous n'avez pas de sympathie pour moi dans mes tribulations, je n'en n'éprouve pas pour vous ? J'ai donné mon consentement parce que c'était la meilleure solution pour ma fille. Mais, au fond de mon cœur, je l'ai répudiée, de sorte qu'on peut la considérer comme une orpheline, et comme telle remplissant les conditions requises pour recevoir la dot léguée par Rodriguez Real, paix à son âme.

– Il ne s'agit pas de plaisanter, tonna le Président, perdant toute dignité en voulant trop en avoir.

– Non, certes, acquiesca Manasseh, sympathique, en faisant volte-face à droite, de façon à faire front au Président qui, tempétueux, continua :

– Savez-vous, monsieur, les peines et amendes auxquelles vous vous exposez en persistant dans cette voie ?

– Je ne risque rien, répondit le mendiant.

– Ah ! Vraiment ! Alors vous croyez que le premier venu peut piétiner, en toute impunité, nos vénérables *haskamoth* ?

– Nos vénérables *haskamoth* ! répéta Manasseh, avec surprise. Que disent ces règlements au sujet d'une sépharade épousant un *tedesco* ?

L'audace de cette question stupéfia les conseillers au point de les rendre muets. Manasseh dut répondre lui-même :

– Ces règlements ne disent rien. Le sujet n'y est pas traité !

Il y eut un moment de stupeur. On eut dit qu'il avait désavoué le Décalogue.

– Mettez-vous en doute le premier principe de notre constitution ? demanda enfin le Président, sinistre, la voix basse et voilée. Niez-vous que votre fille soit une traîtresse ? Est-ce que ?...

– Demandez à votre chancelier, interrompit Manasseh avec calme. C'est un Épicurien, mais il doit connaître vos statuts ; il vous dira que nulle part la conduite de ma fille n'est visée, a fortiori blâmable.

– Silence, monsieur ! Monsieur le chancelier, lisez-nous la *haskamah*.

Le chancelier se tortilla sur son siège, pâlissant et rougissant alternativement. Tous étaient suspendus à ses lèvres, angoissés. Il se remua, toussa, prisa, se moucha lentement puis, en fin de compte, bégaya :

– Il n'y-y-y a-a-pas d'*haskamah* spéciale à ce sujet.

Manasseh, immobile, triompha avec modestie.

Le conseiller maintenant devenu son voisin de droite rompit un silence oppressant. C'était sa première intervention.

– Naturellement, rien n'a été codifié contre cela. Le législateur ne concevant pas comme possible un pareil acte n'a pas cru devoir légiférer à ce sujet. Il y a des choses instinctives chez tout bon sépharade. Avons-nous jamais prévu le cas d'un mariage avec un chrétien ?

Manasseh vira de bord d'un nouveau demi-point du compas et, fixant son inévitable index vers son nouvel antagoniste : « Mais certainement. Section XX. Paragraphe II. » Et dans un sonore portugais qui roulait dans sa bouche, tel un réquisitoire solennel, il récita l'*haskamah* qu'il connaissait par cœur. Il ajouta :

– Si nos législateurs avaient eu l'intention de prohiber les mariages entre les deux communautés germaines, ils n'auraient manqué de le faire.

– À côté de la Loi écrite, il y a la tradition, intervint le chancelier qui s'était ressaisi. Il en est ainsi de notre sainte religion. Il en est ainsi de notre constitution.

– Oui, assentit vivement le Président. Il y a certes des précédents.

– Il y a le cas de l'un de nos trésoriers au temps de George II, continua le petit chancelier, s'épanouissant sous le soleil approbateur et encourageant du Président, et il nomma l'ancêtre d'une duchesse en vogue. Il désirait épouser une beauté juive allemande…

– Ce qui lui fut refusé, ajouta le Président.

– Hum ! toussa le chancelier. Il… il n'y fut autorisé qu'en se soumettant à des conditions humiliantes. Les Anciens interdirent aux membres de la chambre du Jugement et aux chantres d'assister au mariage. Défense de célébrer la cérémonie dans la synagogue. Défense de prier pour la santé du fiancé. Défense d'inviter le fiancé à lire la Loi.

– Mais les Anciens n'imposeront pas de telles conditions à mon gendre, dit Manasseh, louvoyant entre les chaises de façon à amener son index presque sur la poitrine du doyen des Anciens, à la hauteur duquel il était

arrivé au cours de ses progrès argumentatifs. En premier lieu, il n'est pas des nôtres. Son désir de se joindre à nous est un compliment. Si quelqu'un a violé la tradition, c'est ma fille. Elle n'est pas du sexe masculin, comme dans l'exemple du trésorier donné par le chancelier. Elle n'est pas un agent actif, elle n'a pas été à la recherche d'un *tedesco*. Elle a été l'objet d'un choix. Vos précédents masculins ne sauraient l'atteindre.

– Certes, mais nous pouvons vous atteindre, vous, riposta le trésorier du Conseil, en riant lourdement.

Il était assis entre Manasseh et le chancelier.

– Vous voulez parler d'amendes ? demanda Manasseh d'un ton méprisant. Très bien, infligez-moi une amende – si vous pouvez vous le permettre. Vous savez fort bien que je suis un étudiant, un fils de la Loi, qui a uniquement pour ressources ce que vous lui allouez. Si vous voulez payer cette amende, c'est votre affaire. Il y a toujours de la place dans le tronc des pauvres. Je suis toujours heureux d'entendre parler d'amendes. Il serait préférable, Messieurs, que vous vous incliniez devant l'inévitable. N'en ai-je pas pris mon parti, moi aussi ? Il n'y a aucune *haskamah* qui puisse empêcher mon gendre d'avoir tous les privilèges d'usage – en fait, le véritable but de ma visite était de vous demander de donner à mon gendre la Mitzvah du fiancé pour le Shabbat qui précédera son mariage. Le Paragraphe I, Section III, vous donne le pouvoir d'admettre dans la communauté toute personne sur le point d'épouser la fille d'un *yahid*.

De nouveau le sonore portugais résonna dans la salle, faisant frémir les conseillers, frappés de terreur devant

cette langue qu'ils ne comprenaient pas. Ce ne fut qu'un quart de siècle plus tard que les *haskamoth* furent traduit en anglais, et à partir de ce moment leur autorité fut déchue.

Le chancelier se ressaisit le premier. En contact quotidien avec ces saints textes archaïques, la crainte qu'ils auraient pu lui inspirer s'était émoussée. Et puis l'irritation impuissante du Président le stimulait.

Il dit tranquillement :

– Mais vous n'êtes pas un *yahid*. Le Paragraphe V de la même section dit : « Celui dont le nom figure sur la liste des indigents cesse d'être un *yahid*. »

– Une excellente ordonnance, dit Manasseh avec ironie. Le vote pour tous, sauf les *schnorrers*.

Ignorant totalement le point soulevé par le chancelier et s'adressant, en camarade, au doyen des Anciens, contre le coude duquel il se tenait toujours :

– Il est vraiment curieux de voir combien vous, Anciens, méconnaissez notre situation, à nous autres qui recevons la charité. Nous sommes les piliers de la synagogue. Qu'est-ce qui maintient l'homogénéité de la communauté ? Les amendes. Qu'est-ce qui assure le respect de la constitution ? Les amendes. Qu'est-ce qui oblige chacun à faire son devoir ? Les amendes. Qu'est-ce qui régit ce Mahamad même ? Les amendes. Et qui procure un débouché à toutes ces amendes : les pauvres. Parbleu ! Croyez-vous que vos membres toléreraient un seul instant vos pénalités s'ils ne savaient pas que l'argent est placé en « actes charitables » ? « La charité est le sel du riche », dit le Talmud, et en effet, ce sel est la sauvegarde de votre communauté.

– Finissons-en, monsieur, finissons-en ! cria le Président, qui perdait toute notion des règles du bon ton en usage dans la vieille chambre du Conseil, bon ton que Manasseh essayait de préserver de son mieux. Oubliez-vous à qui vous parlez ?

– Je parle au doyen des Anciens, dit Manasseh d'un ton blessé, mais si vous préférez que je m'adresse à vous...

Et, pivotant autour du doyen, il atterrit près du fauteuil présidentiel.

– Silence, faquin ! tonitrua le Président, se dérobant spasmodiquement au contact par trop intime. Vous n'avez pas la parole ici. Comme le chancelier le rappelait, vous n'êtes pas même un *yahid*.

– Alors les lois ne s'appliquent pas à moi ! riposta tranquillement le mendiant. Seul un *yahid* a des privilèges ou des obligations. Aucune *haskamah* ne fait mention des *schnorrers* ni ne vous donne une autorité quelconque sur eux.

– Au contraire, dit le chancelier, voyant le Président à nouveau démonté, ils sont obligés d'assister aux services de semaine. Cet homme n'y assiste presque jamais.

– Je n'y assiste jamais, corrigea Manasseh, d'une voix plaintive. C'est un des nombreux privilèges dont j'ai dû me priver afin de pouvoir accepter vos charités : je ne puis courir le risque d'apparaître devant mon Créateur sous la défroque d'un mercenaire.

– Et qu'est-ce qui vous empêche de prendre votre tour de garde dans le cimetière ? ricana le chancelier.

Le Président du Mahamad se trouvait maintenant coincé entre deux antagonistes qui oscillaient de-ci, de-là, discutant, se querellant. Son visage s'assombrissait

d'instant en instant et ses doigts battaient une charge de plus en plus furieuse.

– Ce qui m'en empêche ? Mon âge. Ce serait un péché que de passer une nuit au cimetière. Si les détrousseurs de cadavres survenaient, ils auraient des chances de trouver un cadavre dans la tour d'observation. Mais je fais mon devoir – je paye un remplaçant.

– Ah bon ! s'exclama le trésorier. Je me souviens qu'en effet vous êtes venu me demander de l'argent pour sauver un vieillard du cimetière ! Je comprends maintenant !

– Oui, commencèrent deux autres, et je...

– À l'ordre, Messieurs, à l'ordre, interrompit le Président désespéré.

L'après-midi était déjà fort avancé, le soleil se couchait et le crépuscule répandait des ombres claires-obscures.

– Ne discutez pas avec cet homme. Écoutez, mon garçon, nous refusons de sanctionner le mariage ; il ne sera pas célébré par nos ministres, et nous ne pensons pas un seul instant à admettre votre gendre comme membre de la communauté.

– Alors admettez-le sur la liste des indigents.

– Estimez-vous heureux que nous ne vous en rayions pas ! Et par Dieu, cria le Président, frappant la table du poing, si vous ne cessez ce tapage sur-le-champ, nous vous enverrons hurler ailleurs.

– Serais-je sous le coup d'une excommunication ? demanda Manasseh en se levant.

Son œil était menaçant.

– Il faut mettre fin à ce scandale, affirma le Président en se levant précipitamment, imitant involontairement son adversaire.

– L'un quelconque des membres du Mahamad pourrait y mettre fin en un clin d'œil, vous-même si vous vouliez.

– Si je voulais ?

– Si vous vouliez épouser ma fille. N'êtes-vous pas célibataire ? Je suis convaincu qu'elle ne refuserait aucun d'entre vous – sauf le chancelier. Seulement aucun d'entre vous ne désire véritablement préserver la communauté de ce déshonneur, aussi ma fille doit-elle se marier du mieux qu'elle peut. Et pourtant, c'est une créature magnifique, qui ne déparerait pas même une maison de Hackney.

Manasseh parlait si sérieusement que le Président n'en était que plus furieux.

– Qu'elle épouse ce Polonais, tempêta-t-il, et vous serez séparés de nous dans la vie et dans la mort. Vivant, vous prierez en dehors de nos murs ; mort, vous serez enterré de l'autre côté de la palissade.

– Excommunication pour le pauvre ; permission d'épouser la *tedesco* de son choix pour le riche.

– Sortez, drôle. Vous avez entendu notre ultimatum.

Mais Manasseh ne faiblit pas et, avec un calme plus impressionnant que la fureur présidentielle :

– Vous allez entendre le mien. N'oubliez pas, monsieur le Président, que vous et moi sommes descendants d'une même maison. N'oubliez pas que le pouvoir qui vous a fait peut vous défaire aux prochaines élections. N'oubliez pas que si je ne suis pas électeur, j'ai une influence immense ; il n'y a pas un *yahid* auquel je ne rende visite hebdomadairement ; il n'y a pas un *schnorrer* qui ne me suivrait dans mon exil. N'oubliez pas qu'il existe une autre communauté – oui, cette communauté ashkénaze

que vous méprisez. Je m'entretenais avec son trésorier il y a un instant seulement – une communauté qui croît chaque jour en grandeur et en richesse, alors que vous vous endormez dans votre paresse.

Sa haute taille dominait la chambre, sa tête paraissait toucher le plafond. Les conseillers semblaient comme éblouis par une succession d'éclairs.

– Blasphémateur ! Renégat effronté ! vociféra le Président, étouffant de rage.

Et il se précipita sur la cloche qu'il tira sauvagement.

– Je ne quitterai cette chambre que quand je voudrai.

Et Manasseh, croisant les bras, se laissa tomber lourdement dans le premier fauteuil.

Alors s'éleva un cri à la fois d'horreur et de consternation ; chacun, comme mû par un ressort, bondit, menaçant. Dans le siège présidentiel, Manasseh trônait, impassible ; il ne bougea ni ne pâlit.

– Non pas, Messieurs, restez assis, dit-il simplement.

Le Président, entendant le tapage, se retourna et, à la vue du *schnorrer*, chancela tout en s'accrochant au manteau de la cheminée. Les conseillers étaient comme hypnotisés et les yeux du chancelier erraient hagards sur les murailles, comme s'il s'attendait à voir les noms en lettres d'or sortir de leurs panneaux. Terrifié par les énergiques tintinnabulations, le bedeau entra précipitamment, regarda instinctivement le trône, attendant des ordres, puis, pétrifié, fixa ahuri da Costa, tandis que le Président, respirant convulsivement, ouvrant la bouche comme une carpe, essayait, mais en vain, d'émettre un ordre d'expulsion.

– Ne me regardez pas avec un tel ébahissement, Gomez, cria Manasseh, sur un ton impérieux. Ne voyez-vous pas que le Président désire un verre d'eau ?

Le bedeau jeta un coup d'œil vers le Président et, voyant son état, sortit en toute hâte chercher le dit verre.

C'en était trop ! Usurper son autorité après avoir usurpé son fauteuil ! Le pauvre Président s'affola. Pendant quelques secondes il essaya de prononcer un juron qui atteindrait à la fois ses indolents et passifs conseillers ainsi que le mendiant, mais il ne laissa échapper qu'un cri étrange et inarticulé, puis s'écroula. Manasseh s'élança et le reçut dans ses bras. Pendant un moment il le tint enlacé. Le silence était terrible, interrompu seulement par le murmure indistinct des lèvres inconscientes. Puis, criant avec colère :

– Allons, Messieurs, remuez-vous un peu, ne voyez-vous pas que le Président se trouve mal ?

Et, aidé par les conseillers frappés de panique, il traîna son fardeau et l'allongea sur la table. Puis, habile, il entrouvrit la chemise présidentielle. Pour faire place au Président, il envoya promener par terre, peut-être par malice, le livre des minutes.

Le bedeau revint, portant le verre d'eau qu'il laissa presque choir.

– Courez chercher un docteur, commanda Manasseh, et jetant négligemment l'eau dans la direction du chancelier, il demanda si quelqu'un avait de l'eau-de-vie.

Pas de réponse.

– Allons, allons, monsieur le chancelier, dit-il, sortez votre fiole.

Et le fonctionnaire, confondu et interdit, d'obéir. Puis s'adressant au Mahamad :

– Quelqu'un d'entre vous a-t-il son équipage à la porte ?

Personne. Aussi Manasseh envoya-t-il le doyen des Anciens chercher une chaise à porteurs. Il ne restait plus qu'à attendre le docteur.

– Voyez-vous, Messieurs, combien instable est tout pouvoir terrestre, dit le *schnorrer*, solennellement, tandis que le Président haletait, le souffle rauque, sans entendre cette impressionnante leçon de morale.

Il ajouta :

– Il disparaît en un instant, comme Lisbonne a été engloutie. Maudits soient ceux qui méprisent les pauvres. Combien juste est le dicton de nos sages : « La porte qui ne s'ouvre pas au pauvre, s'ouvre au médecin. »

Dans la nuit tombante, ses yeux brillaient d'un éclat surnaturel. Subjugée, l'assemblée pliait sous ses paroles, comme le roseau sous le vent, ou un roi coupable devant un prophète sans peur.

Le docteur décida que le Président avait eu une légère crise d'apoplexie, entraînant une paralysie temporaire du pied droit. Le malade, ayant repris connaissance, fut transporté chez lui et le Mahamad dissous dans l'agitation. Manasseh quitta le dernier la chambre du Conseil ; il ferma la porte à clef d'un mouvement vindicatif. Puis, plongeant sa main dans la poche de sa culotte, il en retira une couronne qu'il donna, bonhomme, au bedeau.

– Il faut que vous ayez votre gratification habituelle, je suppose.

Le bedeau était profondément ému ; dans un mouvement d'honnêteté irrésistible, il murmura :

– Le Président ne me donne qu'une demi-couronne.

– Oui, mais il se peut qu'il ne puisse assister à la prochaine réunion, et je serai peut-être absent, moi aussi.

Chapitre VI

Dans lequel le Roi enrichit la synagogue.

Il y avait foule à la synagogue des Portes du Ciel – fidèles, orphelins, *schnorrers*, tous étaient réunis pour célébrer le Shabbat. Mais le Président du Mahamad était absent. Il se ressentait encore quelque peu des effets de son attaque et estimait qu'il était plus prudent de prier chez lui. Il n'y avait pas eu séance au Conseil des Cinq depuis que Manasseh l'avait dissous, de sorte que la question du mariage de mademoiselle da Costa était restée pendante, position dans laquelle il n'était d'ailleurs pas rare de trouver les questions discutées par les organes sépharades. Devant la passivité des autorités, Manasseh trouva peu de difficultés à imposer sa volonté aux administrateurs subalternes, moins au courant que lui-même des précédents constitutionnels. Sa fille obtenait le dais sépharade et le fiancé la cérémonie complète – sans en omettre un iota. C'était le jour du Shabbat, le dernier avant le jour du mariage. Yankelé allait être appelé à la lecture de la Loi comme un véritable Portugais ; il fit sa

première apparition dans la synagogue des ancêtres de sa fiancée dûment pénétré de la solennité du lieu. À la vérité, la coutumière grandiloquence de son futur beau-père l'autorisait à ne pas prendre trop au sérieux ses glorieuses descriptions : la grandeur inattendue du temple l'impressionna cependant. Il se félicita d'avoir revêtu ce qu'il avait de mieux. Son chapeau de castor, son pantalon vert et son pourpoint brun s'alliaient heureusement aux piliers massifs, aux candélabres rayonnants, à la voûte imposante. Quant à da Costa, il n'avait absolument rien changé à son accoutrement ; il remplissait de dignité ses vêtements élimés, les rembourrait de majesté et s'enveloppait de son manteau couleur tabac comme d'une robe de pourpre. Ses superbes guenilles avaient une allure quasi officielle ; aux yeux des fidèles, elles semblaient aussi familières, aussi impressionnantes que le surplis noir et le rabat blanc du ministre officiant. Cela paraissait tout naturel qu'il fût, le premier, appelé à lire la loi, abstraction faite de ce qu'il était *cohen*, de la famille d'Aron, le Grand Prêtre. Peut-être cette descendance n'était-elle pas étrangère au caractère altier de sa démarche…

Lorsque le ministre entonna avec vigueur : « L'homme de bien, Manasseh, fils de Judas le Prêtre, va lire la Loi », tous les yeux se tournèrent avec curiosité vers le futur beau-père. Celui-ci se leva sans hâte et, replaçant sur son épaule gauche le châle de prières qui glissait, se dirigea à pas lents et mesurés vers l'autel. Les rouleaux sacrés de la Loi déroulés, il chanta avec éclat les bénédictions puis se tint à la droite du ministre pendant que ce dernier continuait la lecture de son paragraphe. Il y avait, parmi les

fidèles, bon nombre d'hommes du monde : pas un n'aurait mieux honoré la table du sacrifice. Il était beau de voir comme il se tenait devant les Saintes Écritures ; on eût dit l'entrevue de deux souverains. La cérémonie atteignit cependant la plus grande solennité lorsque, la lecture du paragraphe achevé, l'officiant annonça les donations de Manasseh à la synagogue. Cette partie financière était incorporée dans une longue formule de bénédictions, telle une pièce de monnaie enveloppée dans un morceau de papier. C'était d'ailleurs toujours un moment palpitant d'intérêt, même lorsqu'il s'agissait de personnalités peu considérables ; la générosité de chacun formait le thème de spéculations avant et de commentaires après. On avait le sentiment que Manasseh s'élèverait à la hauteur des circonstances et irait jusqu'à offrir sept shillings et six pence. Les plus astucieux disaient qu'il répartirait le montant en deux ou trois dons afin de se donner un air de munificente largesse. Les plus astucieux avaient tort et raison, selon leur habitude.

Le maître-lecteur commença, selon la vieille formule : « Que celui qui a béni nos pères... », et il fit une pause à l'endroit où l'hébreu laisse un blanc pour la somme. Il traîna sur le « qui consacre... », prolongeant la dernière note qui vibra comme un diapason. Il y eut un arrêt sensationnel. Avait-il oublié le montant offert ou voulait-il, à la onzième heure, obtenir confirmation de la somme déjà annoncée ? On vit parfois, sous la pression de la publicité imminente, certain ladre, pris de panique, augmenter *in extremis* sa contribution.

– Qui consacre...

L'assemblée toute entière était suspendue aux lèvres du prêtre. Ce dernier, interrogateur, tendit l'oreille vers la bouche de Manasseh, son visage exprimant une perplexité inaccoutumée. Les fidèles les plus rapprochés de l'autel purent observer un court dialogue entre le *schnorrer* et le maître-lecteur, celui-ci étonné et agité, celui-là calme et majestueux. Si le retard avait dérangé le lecteur, il avait également attisé la curiosité de l'assemblée. Et de répéter :

– Qui consacre... *cinco livras*...

Puis de continuer, sans s'arrêter, très rapide :

– Pour œuvres de charité, pour la vie de Yankov ben Yitzchok, son gendre, etc...

Mais bien peu parmi les assistants entendirent autre chose que « *cinco livras* ». Cinq livres sterling !

Un frisson traversa l'édifice. Les uns dressaient l'oreille, incrédules, les autres chuchotaient. Un *yahid* se leva même et se dirigea vers la tribune du doyen des Anciens, dignitaire qui représentait le Président du Mahamad, « empêché ».

– Je n'ai pas bien entendu. Combien a-t-il dit ? demanda-t-il.

– Cinq livres, répondit le doyen, brièvement.

Il suspectait le mendiant d'irrévérencieuse ironie.

Mais ô stupeur ! La bénédiction à peine terminée, le maître-lecteur recommençait l'étrange mais traditionnelle formule :

– Que celui qui a béni nos pères...

La vague de curiosité monta, monta plus haut que jamais.

– Qui consacre...

La vague s'arrêta, immobile, en équilibre.

– *Cinco livras*...

La vague déferla et alla se briser en un murmure presque profane. Imperturbable, le lecteur continuait :

– Pour l'huile, pour la vie de sa fille Deborah.

Quand il eut achevé, un silence poignant régna.

Allait-on recommencer *da capo* ?

– Que celui qui a béni nos pères...

La vague de curiosité s'enfla une fois de plus, montant et descendant au gré du flux et du reflux des bénédictions financières.

– Qui consacre... *cinco livras*... pour les cierges.

Cette fois le tressaillement, le chuchotement, l'émoi allèrent presque jusqu'à se transformer en un bourdonnement. Tous les regards étaient dardés sur le mendiant. Debout, imperturbable, il rayonnait, flamboyant de gloire. Les orphelins, entassés dans leur pupitre, inattentifs pendant un instant, allongèrent leur petit cou vers l'autel. Les plus gros financiers eux-mêmes ne jouaient pas à la charité à coups de cinq livres. Dans la galerie supérieure, chez les dames, l'excitation était intense ; les occupants regardaient avidement à travers le grillage. Une dame, matrone de quarante étés, richement habillée et endiamantée, s'était levée et essayait frénétiquement de se hausser sur la pointe des pieds afin de pouvoir atteindre le sommet du treillis. La plume de son chapeau s'agitait comme un signal de détresse. C'était la femme de Manasseh. Ce gaspillage d'argent l'affolait, chaque offrande la frappait comme une flèche empoisonnée. Elle essaya, mais en vain, d'attirer l'attention de son époux. L'air semblait épais de

robes, de toques, de crinolines flambant sous son nez, sans qu'elle pût faire le moindre geste de sauvetage. Des garde-robes entières disparaissaient à chaque bénédiction. Elle ne parvint qu'avec la plus grande difficulté à se maîtriser, à ne pas crier après son prodigue seigneur et maître. À ses côtés, Deborah, radieuse, essayait, en vain d'ailleurs, de la pacifier, l'assurant que Manasseh n'avait aucunement l'intention de payer.

– Qui consacre…

Pour la quatrième fois la bénédiction recommençait.

– *Cinco livras*… pour la Terre Sainte…

L'émotion s'accrut.

– Et pour la vie de cette assemblée.

La voix du maître-lecteur continuait à bourdonner, monotone, interminable.

La quatrième bénédiction s'achevait, lorsque l'on vit le bedeau monter vers l'autel et parler à voix basse au ministre officiant. Seul Manasseh l'entendit.

– Le doyen des Anciens fait dire qu'il faut cesser ; cela devient une comédie. Cet homme est un *schnorrer*, un mendiant impudent.

Le bedeau redescendit les marches. Après une courte discussion à voix basse avec da Costa, le lecteur éleva de nouveau la voix. Le doyen des Anciens fronça les sourcils et, de colère, empoigna son châle de prières. C'était une cinquième bénédiction ! Le doyen des Anciens était loin, proches étaient Manasseh et sa volonté de fer. Il fallait choisir ; la voix monotone du lecteur continuait :

– Qui consacre… *cinco livras*… pour la vie des captifs, et pour la vie du doyen des Anciens.

Ce dernier se mordit furieusement les lèvres : le coup était droit et la revanche délicate. Ses coreligionnaires allaient se figurer qu'il avait envoyé le bedeau dans le but de solliciter cette bénédiction. Il était, en effet, d'usage, entre riches – petites aménités de la synagogue – de s'offrir des bénédictions les uns aux autres.

Et le flot des contributions charitables montait toujours. L'excitation était à son comble. Les enfants de chœur eux-mêmes en oubliaient les tiraillements de la faim. Chaque dignitaire, administrateur, gardien, depuis le Président du Mahamad jusqu'à l'humble gardien des bains fut honoré d'une bénédiction spéciale. Les principaux clients hebdomadaires de Manasseh furent presque repayés en nature à l'occasion de cette unique solennité. La plupart des fidèles additionnaient et la somme montait, montait...

Soudain, tout fut cris et confusion dans la galerie des dames. Le bedeau monta rapidement afin d'imposer son autorité. Madame da Costa s'était évanouie et avait été emportée. Le bruit en vint aux oreilles de Manasseh : il ne bougea pas. Debout et immobile à son poste, il distribuait bénédictions et donations.

– Qui consacre... *cinco livras*... pour la vie de sa femme, Sarah !

Et un sourire fin et sardonique courut sur le visage du mendiant.

Les plus anciens habitués se demandaient si le record allait être dépassé. Les bienfaits de Manasseh s'accumulaient et leur total approchait, au milieu d'une excitation croissante, la somme la plus élevée jamais atteinte par un seul homme

en une seule fois. Les conjectures se donnaient libre cours. Impuissant, frémissant de colère, le doyen des Anciens n'était pas le seul à craindre quelque farce sacrilège, mais la masse s'imaginait que le *schnorrer* avait fait quelque héritage. D'aucuns prétendaient qu'il avait toujours eu des moyens et profitait de l'occasion pour restituer à la synagogue les fonds qu'il en avait soutirés. Et la fontaine des charités coulait toujours.

Le chiffre maximum venait d'être atteint et dépassé. Le pauvre maître-lecteur était fatigué, épuisé par la répétition tant de fois renouvelée de la monotone formule. Manasseh aurait pu envelopper toutes les contributions dans une bénédiction prononcée une fois pour toutes. Il n'en avait eu garde ; bien au contraire, il avait paru, chaque fois, s'apercevoir, à l'instant même, d'un oubli. Lorsque le Lévite qui allait succéder à notre *schnorrer* fut appelé à lire la Loi, la synagogue était plus riche de cent livres sterling. Manasseh avait couronné cette solennelle célébration du mariage royal en offrant la dernière bénédiction au plus pauvre des *schnorrers* présents, glorification suprême de son ordre. Ce fut, à la vérité, une munificence princière, une grâce souveraine. Plus encore : avant que le service fût terminé, Manasseh pria le doyen d'autoriser une rogation spéciale eu faveur d'un malade. Trop heureux de pouvoir user de représailles, l'honorable dignitaire refusa net ; lorsqu'il apprit que Manasseh désirait appeler les bénédictions du Ciel sur le président du Mahamad, il s'affaissa sans gloire.

Mais le véritable héros de la journée fut Yankelé. Il brillait par personne interposée, mais d'une lumière plus

brillante encore que celle de l'Espagnol : n'avait-il pas le double attrait de l'étranger et du fiancé ? Il était le point de mire de tous les regards.

Et ses yeux clignaient, clignaient...

Le jour suivant, Manasseh se mit en devoir de recueillir les cent livres.

C'était un dimanche ; il comptait bien rencontrer la plupart de ses clients chez eux. Grobstock, en raison de la proximité de son domicile, fut le premier favorisé. Le hasard fit que l'honorable financier, directeur de la Compagnie des Indes Orientales, se trouvât derrière l'une des fenêtres supérieures de son hôtel. Il vit venir son si persévérant ami et réussit à s'échapper par l'escalier de service : ce fut prudent car, incrédule, Manasseh fouilla la maison de fond en comble, avec sa manie d'agir comme s'il était muni d'un mandat de perquisition.

Le Roi se consola en se présentant chez un personnage qui ne pouvait facilement s'esquiver : le Président du Mahamad. Celui-ci vivait, solitaire et splendide, à Devonshire Square. Lorsque Manasseh entra dans la bibliothèque, le convalescent classait ses collections de gravures. Manasseh da Costa s'était fait annoncer comme « un des Messieurs s'occupant de la synagogue », et le Président, plein de dévouement à la chose publique, ne s'était pas dérobé. Quand il aperçut le *schnorrer*, son visage bouffi se contracta, il respira péniblement et porta sa main au côté.

– Vous !

– Attention, mon cher monsieur, attention, dit Manasseh, plein d'anxiété, en prenant un siège. Vous êtes

encore faible. Pour en venir à ce qui m'amène – car je ne veux pas accaparer trop longtemps un homme indispensable à la communauté, sur lequel la main du Tout-Puissant s'est déjà appesantie pour son traitement des pauvres…

Il vit que ces paroles avaient porté : une fois dans l'affliction, ces riches piliers de la synagogue étaient profondément superstitieux. Il continua plus doucement :

– Pour en venir à ce qui m'amène, il est de mon devoir de vous informer (car je suis le seul homme qui puisse en être certain) que, pendant votre absence, la synagogue a fait une mauvaise créance.

– Une mauvaise créance !

Une lueur méchante passa dans les yeux du Président.

Une ancienne coutume autorisait des prêts aux fidèles, sur les fonds de la synagogue, mais le Président s'était toujours élevé contre cet usage. Il gémit :

– Cela ne serait pas arrivé si j'avais été là !

– Certes non, admit Manasseh. Vous auriez arrêté les frais dès le début. Le doyen des Anciens a bien essayé, mais sans succès.

– Le sot ! Il n'a aucune énergie. Combien est-ce ?

– Cent livres.

– Cent livres !

Quelle tache pour son administration !

– Qui est le débiteur ?

– Moi !

– Vous ! Vous avez emprunté cent livres sterling ! Vous, vilain singe !

– Silence, monsieur ! Comment osez-vous ? Je quitterais votre maison immédiatement si je pouvais le faire sans,

au préalable, recevoir vos excuses. Je n'ai jamais au cours de mon existence emprunté cent livres. Bien plus, je n'ai jamais emprunté un farthing. Je ne suis pas un emprunteur. Si vous êtes un gentleman, vous me ferez des excuses.

– Je regrette de vous avoir mal compris, murmura le Président. Mais comment, alors, devez-vous cet argent ?

– Comment ? répéta Manasseh, impatient. Ne comprenez-vous pas que j'en ai fait don à la synagogue ?

Le Président le regarda, bouche bée.

– J'ai fait différentes donations à l'occasion du mariage de ma fille.

Le Président fit entendre un soupir de soulagement et son ébahissement fit même place à de l'amusement.

– Oh ! Est-ce tout ? Je reconnais là votre satanée effronterie. Enfin, le dommage n'est pas grand, la synagogue ne perd rien.

– Que dites-vous ? demanda Manasseh sévèrement. Je ne paierais pas ce que je dois ?

– Comment le pourriez-vous ?

– Comment le pourrais-je ? En m'adressant à vous et à d'autres tels que vous pour payer à ma place.

– Allons, allons, trêve de balivernes ! Nous n'en tiendrons pas compte. Il n'y a pas de mal.

– Et voilà le Président du Mahamad, le chef de notre ancien et pieux Conseil ! Comment, monsieur ! Des paroles prononcées solennellement à la synagogue ne compteraient pas ? Je faillirais à un engagement sacré ! Voulez-vous donc que nos institutions s'écroulent sous le mépris général ? Voulez-vous, une fois encore, appeler sur vous le châtiment de Dieu ?

Le Président pâlit. La tête lui tournait.

Le Roi continua, implacable :

– Non, monsieur, implorez son pardon, et rachetez ma dette en signe de remords. Comme il est dit : « Et le repentir, et la prière et la charité conjureront le décret fatal. »

– Pas un penny ! cria le Président.

Et, furieux, rassemblant ce qui lui restait encore de lucidité, il marcha à grands pas vers le cordon de la sonnette. Puis il s'arrêta net au souvenir de la scène analogue qui s'était déroulée dans la chambre du Conseil.

– Oh ! Inutile de sonner pour appeler... une syncope. Donc la synagogue sera profanée. Donc, même la bénédiction qu'en toute loyauté et clémence j'ai appelée sur le Président du Mahamad, pour que l'Éternel, béni soit-il, daigne établir sa santé ébranlée, sera nulle !

Le Président se laissa choir sur son fauteuil.

– Combien avez-vous offert pour ma santé ?

– Cinq livres.

Le Président tira avec précipitation un portefeuille, en sortit un billet de la Banque d'Angleterre et, épuisé, parvint à dire :

– Donnez cela au chancelier.

– Je suis puni, dit Manasseh, plaintivement, tout en plaçant le billet sur son sein. J'aurais dû offrir dix livres pour le rétablissement de votre santé.

Et il sortit en faisant une profonde révérence.

Il soutira de façon analogue plusieurs contributions à des célébrités sépharades. Maintenant qu'ils avaient admis dans leur sein un Juif étranger, il s'agissait de se bien conduire. Quel effet déplorable sur Yankelé si un

sépharade faisait une offrande sans la payer ! Il n'y a que la première impression qui compte ; on ne saurait trop faire attention. Il ne s'agissait pas de laisser circuler dans le monde polonais des bruits outrageants. À ceux qui lui reprochaient son extravagance, da Costa répondait qu'après tout il n'avait qu'une fille. Et puis, quelle influence son attitude avait eue sur les recettes du samedi ! Pas un seul des fidèles appelés à la Loi après lui n'avait osé offrir une demi-couronne. Il avait fait adopter, pour la journée au moins, l'étalon-or. Et savait-on ce qu'une sainte émulation pourrait faire à l'avenir ?

Chaque client qui cédait à ses sollicitations raffermissait la position de Manasseh : notre Roi des mendiants dressait une liste des donateurs et en faisait miroiter les noms devant les réfractaires. Tous ne cédaient pas devant lui. Un certain Rodriguez, qui habitait Finsbury Circus, fut même franchement grossier.

– Si ma voiture attendait en bas, vous auriez vite fait de sortir votre billet de dix livres pour la synagogue, ricana Manasseh, hors de lui.

– Certainement, admit Rodriguez en riant.

Et Manasseh de prendre congé, plein de mépris.

De telles rebuffades eurent une fâcheuse influence sur le produit de sa quête, cette première journée. Il n'obtint que trente livres, y compris quelques obligations dépréciées de rente portugaise qu'il avait bien voulu, par pure bonté naturelle, accepter au pair.

Dégoûté par la ladrerie des hommes, le génie de da Costa imagina des mesures plus radicales. Après avoir soigneusement serré dans son coffre le résultat de sa

collecte dominicale, et presque tout son argent de poche – il avait pour principe de ne jamais avoir d'argent sur lui, excepté celui qu'il recueillait en route – il se dirigea vers Bishopsgate Within pour prendre la diligence de Clapton. La journée était belle et ensoleillée. Il avançait, sans hâte, aidé de son éternel bâton, fredonnant un air religieux, plein d'allégresse. L'étroit trottoir était noir de citoyens à casquette, encadré d'un côté par des voitures de marchands des quatre saisons, de l'autre par des maisons hétéroclites surmontées d'enseignes baroques.

Quand il arriva devant l'auberge, la diligence venait de partir. Nullement affecté, da Costa commanda une chaise de poste d'un ton arrogant, critiqua les chevaux et, grand Seigneur, disparut bientôt au galop de deux fringants coursiers. Le cor sonnait une fanfare.

Peu à peu les maisons s'espacèrent, la procession des voitures, des coches, des chaises devint moins dense ; enfin la fraîche verdure printanière apparut. L'équipage s'arrêta devant « The Red Cottage », une jolie villa dont des cascades de plantes grimpantes dissimulaient la façade. Le goût qui avait présidé au tracé des parterres, les grottes, les statues de marbre où l'on pouvait retrouver le plus pur style italien, frappèrent Manasseh de surprise. Le maître de céans, entendant les appels du cor, crut qu'il recevait la visite d'une personne de qualité ; il fit savoir qu'il était entre les mains du coiffeur, mais que, néanmoins, il descendrait dans une petite demi-heure. Cette information confirmait ce que Manasseh avait entendu de cet homme – un certain Belasco, émule des petits-maîtres, amateur de gilets de satin et de souliers enrubannés dernier cri. On disait même qu'il

se servait de lorgnettes quand il se montrait au Vauxhall. Manasseh ne l'avait jamais vu. À quoi bon aller si loin de Londres ? Mais le vestibule, les dépendances et l'escalier l'impressionnèrent favorablement. Les appartements lui plurent encore davantage : ils étaient lambrissés de chêne et remplis d'objets d'art, luxueux et coûteux. Les murs du salon étaient recouverts de fresques, et un brillant lustre à sept branches descendait gracieusement du plafond.

Ayant suffisamment examiné l'ameublement, Manasseh perdit patience et, sans plus de façon, s'en fut à la chambre à coucher de Belasco.

– Excusez-moi, monsieur Belasco, dit-il en entrant par la porte entrouverte, mais mon affaire est urgente.

Le jeune dandy, qui était assis devant le miroir, répondit sans lever les yeux :

– Faites attention, monsieur, vous fîtes presque faire un faux mouvement à mon coiffeur.

– Loin de moi le dessein de troubler un artiste, répliqua Manasseh sèchement, et pourtant je me permets d'espérer que mon interruption ne diminuera pas d'un cheveu l'élégance de votre coiffure. Mais le fils de Benjamin Belasco ne niera pas que le sujet que je viens lui exposer soit d'une nature plus urgente que ne l'est sa propre toilette.

– Non, non, monsieur ! Qu'est-ce qui peut-être plus urgent ?

– La synagogue !

– Bah ! Que me baillez-vous là, monsieur ?

Et pour la première fois, avec circonspection, il leva les yeux sur le pittoresque personnage.

– Qu'est-ce que la synagogue me veut ? Je paie ma *finta*, ainsi que tous les billets que m'envoient ces fripons. Et, pardieu, ce sont des sommes terriblement élevées !

– Mais vous n'y allez jamais !

– Non, en effet. Un homme du monde ne peut être partout. Raouts et rigodons accaparent tout mon temps.

– Quel dommage ! dit Manasseh, pensif et ironique. Vous nous manquez. Pensez donc ! Quel spectacle peu édifiant que cette foule si négligée ; personne pour lui donner le bon ton.

Les yeux bleus du visage pâle se soulevèrent avec une lueur d'intérêt.

– Ah ! les lourdauds ! répondit-il. Mais vous-même, votre vêtement indique que vous appartenez à l'école des excentriques. Moi, je m'en tiens à la vieille tradition de l'élégance.

– Vous feriez mieux de vous en tenir à la vieille tradition de la piété. Votre père était un saint en Israël. Vous êtes un pécheur en Israël. Retournez au sein de la synagogue. Proclamez votre retour en offrant une contribution aux finances du Temple. L'administration a fait une mauvaise affaire et je recueille des fonds pour la rembourser.

Le jeune incroyable bâilla.

– Je ne sais qui vous pouvez bien être ; évidemment, pas un des nôtres. En ce qui concerne la synagogue, je veux bien réformer son costume, mais je veux être pendu si je consacre un shilling de plus à ses finances. Que votre canaille, vos commerçants paient la note. Mes moyens ne me le permettent pas.

– Vos moyens ne vous le permettent pas !

– Non, vous voyez, j'ai des goûts tellement extravagants.

– Mais je donne un débouché à votre extravagance. Est-il luxe plus grand que celui de faire le bien ?

– Sacrebleu, monsieur, je vous prierai de vous retirer. Ne voyez-vous pas que vous déconcentrez mon coiffeur ?

– Je ne demeurerai pas un instant de plus sous ce toit artistique mais profane, répondit Manasseh, en se dirigeant vers la porte. Je désire cependant adresser un dernier appel. Au nom de feu votre père, pour le repos de son âme, renoncez à vos errements.

– Allez vous faire pendre, et mêlez-vous de vos affaires, répliqua le jeune lion. Mon argent va aux hommes de génie et de goût ; il ne sera pas gaspillé au profit d'une plèbe de boutiquiers.

Le *schnorrer* se haussa de toute sa hauteur ; ses yeux lançaient des éclairs.

– S'il en est ainsi, adieu.

Et d'une voix terrible, il siffla :

– *Vous ferez le troisième pour la prière.*

Il disparut. Le dandy, oubliant jusqu'à son catogan, bondit sous l'effet de la terrifiante et mystérieuse menace.

– Que voulez-vous dire ?

– Ceci, répondit da Costa, réapparaissant. Depuis la genèse du monde, deux hommes seulement ont emporté leurs vêtements avec eux dans le monde futur. L'un, Korah, fut englouti ; l'autre, Elijah, disparut dans les airs. Il est inutile de préciser la direction dans laquelle ira le troisième.

La superstition n'était qu'endormie dans le cœur du jeune beau. Manasseh en fit habilement vibrer la corde.

– Réjouissez-vous, ô jeune homme, de votre force, continua le mendiant. Mais un jour viendra où seuls les veilleurs feront votre toilette. Vous serez vêtu de blanc, et le diable ne saura jamais le dandy que vous aurez été.

– Mais qui êtes-vous ? Pourquoi vous remettrai-je, à vous, l'argent de la synagogue ? demanda le beau Belasco, de mauvaise grâce. Avez-vous des papiers ?

– Est-ce pour m'insulter que vous m'avez rappelé ? Ai-je l'air d'un valet ? Non, rentrez votre bourse, je ne veux pas accepter votre or vil. Laissez-moi partir.

En fin de compte, Manasseh se laissa convaincre et accepta dix souverains.

– C'est pour votre père que je les accepte, dit-il en les empochant. La seule chose que j'accepterai de vous sera le coût de mon voyage. J'ai dû venir ici en chaise de poste, et la synagogue ne doit pas y perdre.

Le beau Belasco ajouta avec joie la somme supplémentaire et reprit son siège devant le miroir, la conscience rassurée et chatouillée d'agréables sensations. Manasseh s'attardait. S'excusant à moitié, Belasco remarqua :

– Vous voyez, on ne peut tout faire. Pour être prince des élégants, on a besoin de tout son temps.

Et, d'un geste large et circulaire, il montra les murs de sa chambre, entièrement tapissés de garde-robes :

– Mes culottes de daim sont le résultat de neuf essayages différents. Avez-vous remarqué comme elles me vont ?

– Elles font à peine justice à votre éminente réputation, répondit Manasseh.

Le visage de Belasco ne serait pas devenu plus pâle s'il avait été question de tremblements de terre ou de démons :

– Elles me vont à ravir !

– Oui, mais sont-elles tout à fait à la mode ? Et ce pantalon de nankin que j'aperçois là-bas ? Je me souviens, si je ne me trompe, en avoir vu de semblables l'an passé.

– Mon tailleur m'a assuré qu'ils m'étaient exclusifs. C'est une forme que je lance : bouffants, pour aller avec les chemises à jabot.

Manasseh restait sceptique. Piqué, Belasco le pria d'inspecter toutes ses armoires et de mettre de côté tout ce qui lui semblait être démodé ou manquer d'originalité. Après beaucoup d'hésitations, Manasseh finit par consentir et préleva quelques cravates, chemises, perruques, sur l'immense collection.

– Ah ! C'est tout ce que vous pouvez trouver ! dit Belasco gaiement.

– Oui, c'est tout, répondit Manasseh tristement. C'est tout ce que je puis trouver qui justifie votre renommée : ces objets dénotent le poli et le génie inventif de leur propriétaire. Tout le reste n'est que clinquant. N'importe qui pourrait les porter...

– N'importe qui ? répéta le pauvre Belasco, atterré.

– Oui. Même moi.

– Merci ! Merci ! Vous êtes un honnête homme. J'aime les critiques quand elles sont impartiales et désintéressées. Je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance. Ces chiffons à mon valet.

– Non, pourquoi les donner à un infidèle ? demanda Manasseh, comme frappé d'une pensée subite. Laissez-moi en disposer au profit de la synagogue.

– Si cela ne vous dérange pas trop ?

– Est-il quelque chose que pour l'amour du Ciel je me refuserais de faire ?

Puis il ouvrit brusquement la porte donnant sur la pièce voisine : à genoux et renfrogné se trouvait le valet qui écoutait. Il dit tranquillement :

– Descendez tout ceci.

Trop heureux d'en être quitte à si bon compte, les bras chargés de gilets et de satin blanc, l'homme s'empressa.

Manasseh rassembla le reste et agita la tête d'un air désespéré :

– Jamais je ne pourrai tout faire entrer dans ma chaise de poste. Il va falloir que vous me prêtiez votre carrosse.

– Ne pourriez-vous pas revenir les chercher ? demanda Belasco, timidement.

– Pourquoi gaspiller l'argent de la synagogue en frais de voiture ? Non, si vous voulez être assez aimable pour me prêter votre laquais, il m'aidera à déballer, et votre équipage sera de retour dans une heure ou deux.

Carrosse à deux chevaux, cocher, valet, laquais, passèrent au service de Manasseh. Lorsque le gros de la garde-robe du beau Belasco fut casé dans les deux voitures, Manasseh prit place ; puis le cocher et le rutilant laquais à perruque poudrée montèrent sur le siège, et la procession s'ébranla au son du cor. Manasseh s'inclina gracieusement devant le maître du « Red Cottage », dont il apercevait, sortant d'une manchette de dentelles, la main qui s'agitait par une fenêtre masquée sous le feuillage. Après une promenade des plus agréables, da Costa fit arrêter les véhicules devant les lions de pierres qui défendaient l'entrée de la maison de Nathaniel Furtado. Le riche revendeur donna

volontiers quinze livres pour le brocard et les dentelles du jeune merveilleux, sans préjudice du don d'une guinée à valoir sur la mauvaise créance de la synagogue. Sur ce, Manasseh renvoya, non sans une généreuse gratification, la chaise de poste, et se fit cérémonieusement véhiculer dans le carrosse maintenant allégé jusqu'à la maison de Rodriguez, Finsbury Circus.

– Je viens chercher mes dix livres, annonça Manasseh en lui rappelant sa promesse.

Rodriguez rit, pesta, rit de nouveau et jura que la voiture était louée et serait payée sur les dix livres.

– Louée ? répéta Manasseh avec ressentiment. Ne reconnaissez-vous pas les armoiries de mon ami, le beau Belasco ?

Rodriguez dut s'exécuter. Puis, se séparant du carrosse, le Roi se rendit à pied à Fenchurch Street, chez son cousin Barzillaï, l'ex-planteur de la Barbade, maintenant négociant aux Antilles.

Barzillaï, craignant d'être humilié devant ses employés, entraînait toujours son parent à la taverne voisine, *Franco's Head*, et le régalait de liqueurs des meilleures marques.

– Mais vous n'aviez pas le droit de donner de l'argent que vous ne possédiez pas. C'est de la malhonnêteté, cria Barzillaï courroucé.

– Allons donc ! dit Manasseh posant son verre avec une force telle que le pied en vibra. Et vous-même ? N'avez-vous pas été appelé à lire la Loi après moi ? N'avez-vous pas offert d'argent ?

– Certainement, mais j'avais cet argent.

– Comment ? Sur vous ?

– Non, certes non. Je ne prends pas d'argent sur moi le jour du Shabbat.

– Justement. Moi non plus.

– Mais l'argent se trouvait chez mes banquiers.

– Le mien aussi. Vous êtes mes banquiers, vous et vos pareils. Vous tirez sur vos banquiers, je tire sur les miens.

Après cette réfutation, Manasseh eut peu de mal à soutirer deux livres et demie.

– Et maintenant, ajouta-t-il, vous devriez vraiment faire quelque chose pour diminuer la mauvaise créance de la synagogue.

– Comment ? Mais je viens d'y contribuer.

– Pardon. C'est au cousin que vous avez donné cet argent, afin de lui permettre de faire honneur à ses engagements. C'était personnel. À présent, j'intercède en faveur de la synagogue. Vous êtes mon cousin, mais vous êtes également sépharade : c'est une de ces distinctions sur lesquelles je me vois obligé de revenir si souvent ! Vous me devez la charité d'abord comme cousin, et ensuite comme *schnorrer*.

Ayant réussi à extorquer une autre guinée au négociant dont le visage s'était rembruni, Manasseh se rendit tout droit au bureau de Grobstock, pour relancer le défaillant.

Mais l'astucieux financier, averti de sa visite, ne se montra pas, et ce fut l'après-midi seulement que Manasseh l'aborda au café Sampson, dans Exchange Alley. Là se rassemblaient les courtiers. Apprentis et étudiants s'y réunissaient également ; ils exerçaient leur verve aux dépens des ministres. Toutes sortes de gens, depuis les dandys jusqu'aux hommes de loi, allaient y flâner, essayant de glaner des « tuyaux » pour s'enrichir rapidement. Manasseh

découvrit sa proie dans la première stalle, la tête enfouie dans un journal.

– Pourquoi me pourchassez-vous constamment ? murmura le négociant Antillais, démonté.

– Plaît-il ?

Manasseh n'en pouvait croire ses oreilles.

– Je vous demande pardon ?

– Si votre propre communauté ne peut venir à votre aide, continua Grobstock en élevant la voix avec la hardiesse d'un animal aux abois, que n'allez-vous chez Abraham Goldsmid, ou son frère Ben, ou Van Oven, ou Oppenheim ? Ne sont-ils pas tous plus prospères que je ne le suis ?

– Monsieur, dit da Costa avec rage, vous êtes un financier habile, que dis-je, fameux. Personne mieux que vous ne sait quand il faut acheter ou vendre, parier à la hausse ou à la baisse. Quand le gouvernement fait un emprunt, mille spéculateurs sont trop heureux de se laisser guider par vous. Que diriez-vous si je me permettais de m'immiscer dans vos affaires financières ? Si je vous disais : « Exercez cette option, abandonnez celle-là » ? Vous me conseilleriez de me mêler de mes affaires, et vous auriez parfaitement raison. Eh bien, *schnorrer* est *mon* affaire. Allez, faites-moi ce crédit, je sais fort bien à quelles portes aller frapper. À chacun son métier : restez à vos valeurs et ne vous occupez pas de mon département. *Vous* êtes Roi de la finance, mais je suis Roi des *schnorrers*.

Le ressentiment de Grobstock fut atténué par les compliments touchant ses capacités financières. Être placé au même niveau que le mendiant était, en effet, une faveur inattendue.

– Une tasse de café ? demanda Grobstock à da Costa.

– Vraiment, je ne devrais pas. Après la façon dont vous m'avez reçu ! Encore si je venais *schnorrer* pour moi ! Mais je désire seulement vous donner l'occasion de contribuer aux finances de notre Temple.

– Tiens, tiens ! Votre communauté si vantée serait en difficulté ?

– Monsieur, nous sommes la plus riche communauté du monde. Nous ne voulons rien de personne, protesta Manasseh indigné tout en prenant, sans y prêter attention, la tasse de café commandée par Grobstock. La difficulté provient tout simplement de ce qu'en l'honneur du mariage de ma fille, j'ai fait don de cent livres à la synagogue. Je n'ai pas encore réussi à recueillir la totalité de cette somme, et pourtant j'ai consacré à ce travail un jour et demi de mon temps si précieux.

– Mais pourquoi venir à moi ?

– Comment ? Vous me posez de nouveau cette question ?

– Je... je... veux dire, pourquoi contribuerais-je à la synagogue portugaise ?

Une telle stupidité était désolante ; Manasseh marqua son déplaisir en hochant la tête, les yeux tournés vers le Ciel, comme pour prendre la divinité à témoin. Grobstock comprenait vraiment lentement !

– C'est précisément vous qui devriez contribuer, plus qu'aucun Portugais.

– Non ?

Grobstock se demanda s'il était bien éveillé.

– Oui, vous. L'argent n'est-il pas dépensé en l'honneur d'un Juif allemand ? C'est une glorieuse revanche de votre communauté.

– En voilà trop !

– Trop ? Pour fêter l'admission parmi nous du premier de votre secte ? Je suis désappointé, profondément désappointé. Je croyais que vous applaudiriez ma généreuse conduite.

– Je me moque de ce que vous croyez !

Grobstock était sincèrement exaspéré, mais également content de lui-même : ne faisait-il pas face à l'insidieux *schnorrer* ? S'il pouvait seulement maintenir cette fermeté, il s'émanciperait peut-être pour toujours. Oui, il serait fort et résolu, et jamais plus Manasseh n'oserait le venir « taper ». Et il mugit :

– Je ne donnerai pas un liard !

– Si vous faites une scène, je me retire. On vous regarde. À vous entendre on vous prendrait, moi, pour un créancier, vous, pour un banqueroutier.

– Qu'ils aillent tous au diable et vous aussi !

– Blasphémateur ! Me conseiller de demander au diable une contribution pour la synagogue ! Je n'ai pas l'intention de discuter avec vous. Alors vous refusez de contribuer à ce fond ?

– Je refuse.

– Pas même les cinq livres que j'ai offertes en l'honneur de Yankelé – un des vôtres ?

– Quoi ? Moi, payer en l'honneur de Yankelé, un sale *schnorrer* !

– Est-ce ainsi que vous parlez de vos hôtes ? Oubliez-vous que Yankelé a partagé votre pain ? Peut-être parlez-vous également ainsi de moi quand j'ai le dos tourné. Prenez garde ! Rappelez-vous le dicton de nos sages. L'Éternel n'a-t-il pas dit de l'orgueilleux : « Vous et moi

ne pouvons vivre dans ce monde » ? Allons, assez de tergiversations, assez d'atermoiements. Vous me refusez ces cinq malheureuses livres ?

– Absolument.

– Très bien.

Manasseh appela le garçon.

– Qu'allez-vous faire ? demanda Grobstock, inquiet.

– Vous allez voir.

Le garçon parut ; Manasseh lui glissa le prix de sa tasse de café dans la main. Grobstock rougit en silence, humilié. Manasseh se leva.

Mais le pauvre financier était d'une faiblesse insigne, incurable. À la onzième heure, il eut un remords :

– Vous vous rendez compte vous-même de l'extravagance de...

– N'essayez pas de vous justifier. J'en ai fini avec vous. J'en ai fini avec vous, philanthrope ; vous pouvez crotter vos pourpoints ou les couvrir de tabac à priser, cela m'indiffère. En tant que financier, je vous respecte, il se peut que je vienne vous consulter ; en tant que philanthrope, jamais.

– Si je puis faire quelque chose pour vous...

– Voyons, dit Manasseh réfléchissant, rentrant en lui-même. Ah ! oui ! Une idée. J'ai recueilli soixante livres. Si vous vouliez les placer pour moi ?

– Certainement, certainement, interrompit Grobstock, empressé et conciliant.

– Bon. Avec votre connaissance incomparable du marché, vous pourriez facilement, en un ou deux jours, parachever la somme nécessaire. Peut-être même y a-t-il un grand coup sur le tapis, un tuyau dont vous avez connaissance !

Grobstock hocha vaguement la tête. Toute cette scène était loin d'être à son goût. Il n'était pas courtier.

– Mais si je perds ?

– Impossible. Oubliez-vous qu'il s'agit de l'argent de la synagogue ? Croyez-vous que le Tout-Puissant souffrira que son argent soit perdu ?

– Alors pourquoi ne pas spéculer vous-même ?

– Pourquoi ? Il faut que l'honneur du Tout-Puissant soit sauvegardé. Comment ! Il serait moins bien servi qu'un souverain terrestre ? Croyez-vous que j'ignore vos relations avec la Cour ? L'Éternel a le droit de pouvoir compter sur les hommes les mieux qualifiés. J'étais tout désigné pour recueillir les fonds – vous pour les placer. L'argent sera chez vous demain.

– Non, ne vous dérangez pas, répondit Grobstock faiblement. Je n'ai pas besoin de l'argent pour opérer.

– Je vous remercie de la confiance que vous me témoignez. Vous voilà de nouveau vous-même. Je retire ce que j'ai avancé. Je continuerai à fréquenter en vous le philanthrope non moins que le financier. Je... je regrette d'avoir payé mon café.

Sa voix tremblait.

Grobstock était ému. Il sortit une pièce de six pence et repaya son hôte avec intérêt. Manasseh glissa la pièce dans sa poche et, non sans avoir répété ses recommandations, se retira.

Pendant qu'il y était, Grobstock résolut, dans sa vanité, d'étonner le *schnorrer*. En fait, il était en train d'exécuter une manœuvre magnifique. Pourquoi le triton de Manasseh ne flotterait-il pas à côté de son propre véron ?

Les soixante livres sterling en devinrent six cents.

Quelques jours après ce mariage royal, dont la munificence est restée proverbiale parmi les *schnorrers* dégénérés de nos jours, Manasseh frappa de mutisme le chancelier en lui apportant un sac contenant cent souverains. Plus encore. Considérant, à juste titre, que le produit de la spéculation devait faire retour à la synagogue dont il avait risqué l'argent, il versa, scrupuleux et donquichottesque, les cinq cent livres au Mahamad. Il ne fit qu'une stipulation. L'argent serait employé à l'achat d'une rente viagère (appelée Fondation da Costa) destinée aux membres pauvres et méritants de la communauté. Comme fondateur, il se réservait une voix prépondérante dans le choix.

Le Conseil accepta ces conditions avec empressement. Une junte spéciale fut convoquée pour élire l'heureux bénéficiaire. Le choix du donateur tomba sur Manasseh Bueno Barzillaï Azevedo da Costa, dès lors universellement reconnu et consacré Roi des *schnorrers*.

Chez le même éditeur

Roberto Arlt, *L'Écrivain raté*
Charles Baudelaire, *De l'essence du rire*
Charles Baudelaire, *Conseils aux jeunes littérateurs*
Camillo Boito, *Senso*
Mikhaïl Boulgakov, *Cœur de chien*
Thomas de Quincey, *Confessions d'un mangeur d'opium anglais*
Ricardo Güiraldes, *Don Segundo Sombra*
Thomas Hardy, *Loin de la foule déchaînée*
Henry James, *L'Élève*
Franz Kafka, *Le Verdict*
Yasunari Kawabata, *Nuée d'oiseaux blancs*
Heinrich von Kleist, *Sur le théâtre de marionnettes*
Pétrarque, *L'Ascension du Mont Ventoux*
Marcel Proust, *Lettres à Reynaldo Hahn*
Marcel Proust, *Sur la lecture*
Raymond Queneau, *Philosophes et voyous*
Joseph Roth, *Les Fausses Mesures*
Joseph Roth, *Léviathan*
Robert Louis Stevenson, *Les Porteurs de lanternes*
Junichirô Tanizaki, *Le Tatouage et autres récits*
Anton Tchekhov, *L'Homme à l'étui*
Anton Tchekhov, *Trois années*
Anton Tchekhov, *Le Violon de Rothschild*
Virginia Woolf, *La Mort de la phalène*
Stefan Zweig, *Le Bouquiniste Mendel*

L'intégralité de notre catalogue sur le site :
https://editions-sillage.fr/

Dépôt légal : 4e trimestre 2015